



Engineer au Chemins de Fer de l'Est

Édité pour publication par
Olivia and Jean Gwinn Riboud
with Jean Paul de la Chapelle

Paul Riboud

(1872-1972)

**Organisation et Notes de Bas de Page par
Jacques Riboud**

LEGENDAS

Legendes

1 - Legende des ...
2 - ...
3 - ...
4 - ...
5 - ...
6 - ...
7 - ...
8 - ...
9 - ...
10 - ...
11 - ...
12 - ...
13 - ...
14 - ...
15 - ...

LEGENDES Album I

- Ces légendes ne prétendent pas donner des indications précises sur les images qu'elles commentent, seulement un schéma qui guide celui qui cherche à se renseigner.

On trouvera des informations complémentaires sur Paul Riboud (P.R.) dans les trois albums où j'ai rassemblé les principaux documents de sa main qu'il a laissés ainsi que les photos retirées du registre au format inhabituel dans lequel il les avait collées.

- J'y ai ajouté les légendes qu'il avait écrites dans un cahier séparé après les avoir fait agrandir.

- On pourra aussi consulter les mémoires d'Yvonne Latour, établir avec un soin méticuleux qui donnent toutes garanties.

- Les trois albums P.R. se trouvent dans les archives de Praz (bibliothèque du salon).

1 - P.R. le jour de l'entrée dans sa quatre vingt quinzième année, au cours d'une fête donner 14, Av. George Mandel.

3 - Photo du portrait du grand-père de P.R. paternel, actuellement à Praz.

5 - Mémorial.

7 - Mon grand-père César 1851 à 31 ans, le daguerréotype est à Praz.

9 - Un "Congé de libération" qui ne prouve pas que César a fait 7 ans de service M. seulement qu'il était libéré de toute obligation.

11 - Passeport qui jette quelque lueur sur les conditions de vie de l'époque.

13 - Carte d'électeur de César.

15 - 17 - Documents.

19 - César à l'époque de son mariage (1868)?.

21 - Ma grand-mère, même époque.

23 - Lettre de condoléances de Charles Seguin à la mort du frère de Paul (diphtérie dite croup) très peu de temps avant la découverte de Pasteur qui l'aurait sauvé.

25 - Un tableau composé par P.R. à noter 9 et 10 les parents de Louise.

27 - Lettre des parents de P.R. à l'occasion de son mariage.

29 - Auguste Ponçan et sa mère (sœur de César) 1865.

31 - Au centre Auguste Ponçan.

33 -

34 - Jules Riboud frère de Paul.

36 - La pension Boileau.

37 - Cahier de composition de Paul, quatre ans.

37 - Paul (le cadet) avec son frère.

41 - Paul à 11 ans.

43 - Paul avec sa mère, 15 ans.

45 - Paul avec ses parents, 18 ans.

47 - Des souvenirs à l'occasion du mariage de Philippe Landrin, fils d'un camarade de lycée et de l'X de Paul.

49 - 51 - A l'X 1891.

53 - Ecole du Génie à Versailles.

55 - Souvenirs gastronomique de P.R. qui était tout, sauf un amateur de bonne chère.

57 - Ingénieur des Ponts à Privas. Rencontre avec Louise Paris

à l'occasion d'une vente de Charité (Louise extrême gauche).

58 - P.R. 1900 portant les traces d'une grave fièvre typhoïde.

59 - Lettre de Marcel Gros, chef de P.R. et mon parrain, à l'occasion du mariage de Paul et Louise Paris.

60 - Texte de René Lecourt à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de mariage des parents.

61 - Texte de "Tante Nini" son épouse qui reflète bien son caractère enjoué et caustique.

63 - Louise R.

65 - Marcel Gros au mariage 12 décembre 99 et envoi du texte aux parents de Paul, qui n'assistaient pas au mariage, apparemment une manifestation du caractère de ma grand-mère.

67 - Voyage de noces.

69 - Portrait fait à cette époque, car donné par la petite fille de M. Gros.

71 - Lettre de P.R. après le départ de Privas pour son nouveau poste à Soissons (1901).

73 - Lettre des parents de Paul à l'occasion de cette nomination. 75 - Installation à Soissons.

77 - 79 - 81 - Lettres (1901).

83 - Portrait P.R. à 33 - 35 ans.

85 -

87 -> 91 - Lettres de 1901 à 1903.

93 - Un texte de P.R. sur un épisode de la vie de son père, su laquelle nous avons peu de détails.

95 - Naissance d'Yvonne.

97 - Mon grand-père César à 85 ans.

98 - Auguste Ponçan.

99 - Lettre d'Auguste Ponçan à son oncle César à l'occasion de la naissance d'Yvonne.

101 - Lettre de mon parrain M. Gros à l'occasion de mon baptême.

102 - Lettre du même à Paul à propos de sa nomination à un nouveau poste de la Cie des Chemins de Fer de l'Est.

103 - Paul, ingénieur des Ponts à Soissons avait dans ses attributions l'établissement d'un tracé et la construction d'une voie secondaire - un mode de transport par fer destiné à desservir les petites localités en plein développement,... avant de buter sur l'automobile. Ce tracé a provoqué des jalousies et a déclenché une polémique qui a pratiquement contraint Paul à quitter l'administration des Ponts pour entrer au Chemins de Fer de l'Est.

Paul en avait gardé un profond ressentiment à l'égard de la politique et de son monde.

106 - Portrait de Paul en 1910, la famille est à Troyes après avoir quitté Soissons en 1908.

107 - Auguste Ponçan.

109 - Le même avec un insupportable perroquet que Yvonne et moi nous rappelons fort bien.

111 - Lettre de ma grand-mère au chevet de Auguste Ponçan peu de temps avant sa mort.

113 - 115 - Livre de comptes de P.R.. A noter l'absence d'aucune rubrique pour les impôts et la colonne "Economie" symbole de la mentalité dominante de l'époque.

117 - Lettre - Août 1914, Paul est mobilisé sur place, Mobilisation.

119 - 121 - “

123 - Une lettre de P.R. qui reflète l'angoisse d'un père devant le peu d'aptitude de son fils pour le calcul.

125 - Portrait.

127 - La famille sur la terrasse à Praz 1917.

128 - Portrait.

129 - Lettre - Problèmes de ravitaillement. Les Devolaine et Delaly étaient des amis proches des parents - qu'ils avaient accueillis à leur arrivée à Soissons.

130 - Printemps 1918, La Grosse Bertha - Relevé des points de chute par P.R. et établissement de la zone de dispersion. D'où trajet que Paul m'impose entre la rue Moncey où nous habitons et le collège Rollen avenue Trudaine. Quand il m'arrive de passer place St Georges, je me rappelle le temps où elle était off-limit.

- A propos de la Grosse Bertha, je rappelle que c'est une erreur des pointeurs d'un gros canon qui a envoyé son projectile au-delà de l'objectif et fait découvrir le rôle de la résistance de l'air.

131 - L'aquarelle en question est dans le petit salon à Vieux Moulin : Vue de Venise, le canal. Louis prenait des leçons de peinture chez Dauphin.

133 - Paul, Directeur de la Cie Août 21.

135 - La fresque peinte par A. Herter en souvenir de son fils tué en France en 1917 dans les rangs du corps expéditionnaire U.S.. Le tableau représente le départ des troupes de la gare de l'Est à la mobilisation août 14. Il se trouve actuellement dans le hall de la gare.

137 - Portrait de P.R. par A. Herter, 1925, offert en souvenir.

138 - Portrait de P.R. à son bureau 1934 rue d'Alsace. Quand j'étais petit P.R. m'emmenait le dimanche matin à son bureau.

Je faisais mes devoirs en face de lui.

141 - L'épée d'académicien de Caquot, grand ami de Paul. Ingénieur des Ponts en poste à Troyes alors que Paul entrait à la Cie de l'Est dans la même ville. Cérémonie dans le buffet de la nouvelle gare de l'Est.

143 - J'ai fait ce portrait quelques jours avant que Paul quitte la Cie (mai 1935). Il porte les lunettes noires imposées depuis le décollement de la rétine en 30 - 31. Je suis allé le chercher à son bureau. Nous sommes rentrés ensemble rue Danton, pour la première heure d'une retraite prématurée qui devait durer...37 ans.

145 - Sa carrière.

147 - Avec Louise à Praz.

148 - Groupe 1953.

149 - Avec Nicole 1937.

150 - Lettre, la guerre, l'occupation, Paul et Louise sont à Chindrieux 1942.

153 - La libération, 1944 et l'"épuration".

155 - 1945 Paul m'accompagne à Bordeaux 15 décembre pour mon retour aux U.S. en Liberty ship.

157 - 50 ème anniversaire de mariage, rue Danton.

159 - Allocution de René Lecourt.

161 - Textes de Nini.

163 - 1948 avec Jean-Jacques, 2 ans.

Jacques Riboud Comments and Footnotes to the Album

- These captions do not claim to give precise indications on the images they comment on, only a diagram which guides the one who seeks information.
- Additional information on Paul Riboud (P.R.) can be found in the three albums where I have gathered the main documents from his hand that he left as well as the photos removed from the register in the unusual format in which he had pasted them.
- I added the captions he had written in a separate notebook after having them enlarged.
- We can also consult the memoirs of Yvonne Latour, drawn up with meticulous care which gives all guarantees.
- The three P.R. albums are in the Praz archives (salon library).

1 - P.R. on the day of entering his ninety-fifth year, during a sleeping party 14, Av. George l'andel.

3 - Photo of the portrait of the paternal P.R.'s grandfather, currently in Praz.

5 - Memorial.

7 - My grandfather Cesar 1851 is 31 years old, the daguerreotype is in Praz.

9 - A "Change of liberation" which does not prove that Cesar made 7 years of service M. only that he was released from any obligation.

11 - Passport which sheds some light on the living conditions of the time.

13 - Elector card of Cesar. 15 - 17 - Documents.

19 - Cesar a. the time of his marriage (1868) ?

21 - My grandmother, same period.

23 - Letter of condolences from Charles Seguin to the death of Paul's brother (diphtheria elite croup) very shortly before the discovery of Pasteur who would have saved him.

25 - A table composed by P.R. to note 9 and 10 Louise's parents.

27 - Letter from P.R.'s parents on the occasion of his marriage. 29 -Auguste Pom; an and his mother (sister of Cesar) 1865.

31 - In the center Auguste Ponc;; an. 33 -

34 - Jules Riboud brother of Paul. 36 - The Boileau pension.

37 - Paul's composition notebook, four years old. 37 - Paul (the younger) with his brother.

41 - Paul is 11 years old.

43 - Paul with his mother, 15 years old.

45 - Paul with his parents, 18 years old.

47 - Memories on the occasion of the wedding of Philippe Landrin, son of a high school friend and of Paul's X.

49 - 51 - A l'X 1891.

53 - School of Engineering at Versailles.

55 - Gastronomic memories of P.R. who was everything, except a lover of good food.

57 - Engineer des Ponts in Privas. Meeting with Louise Paris
on the occasion of a charity sale (Louise extreme left). 58 - P.R. 1900 bearing the traces of a severe typhoid fever.

59 - Letter from Marcel Gros, head of P.R. and man godfather, to
the occasion of the marriage of Paul and Louise Paris.

60 - Text by Rene Lecourt on the occasion of the parents' 50th wedding anniversary.

61 - Text by "Aunt Nini" his wife who reflects well his cheerful and caustic character.

63 - Louise R.

65 - Marcel Gros at the wedding December 12, 99 and sending the text to Paul's parents, who were not attending the wedding, apparently a manifestation of my grandmother's character.

67 - Honeymoon.

69 - Portrait made at this time, because given by the granddaughter of M. Gros.

71 - Letter from P.R. after the departure of Privas for his new post in Soissons (1901).

73 - Letter from Paul's parents on the occasion of this appointment. 75 - Installation in Soissons.

77 - 79 - 81 - Letters (1901).

83 - Portrait P.R. is 33 - 35 years old.

85 -

87-> 91 - Letters from 1901 to 1903.

- 93 - A text by P.R. on an episode from his father's life, about which we have few details.
- 95 - Birth of Yvonne.
- 97 - My grandfather Cesar is 85 years old. 98 - Auguste Pon <;: an.
- 99 - Letter from Auguste Pon <;: to his uncle Cesar on the occasion of Yvonne's birth.
- 101 - Letter from my godfather M. Gros on the occasion of my baptism.
- 102 - Letter from the same to Paul concerning his appointment to a new post at Cie des Chemins de Fer de l'Est.
- 103 - Paul, engineer of the Bridges in Soissons had in his attributions the establishment of a track and the construction of a secondary way - a mode of transport by rail intended for to serve small towns in full development, ... before coming up against the automobile. This trace caused jealousy and triggered a controversy which practically forced Paul to leave the administration of the Bridges to enter the Paths of Eastern Iron. Paul had retained a deep resentment with regard to the politics and his world.
- 106 - Portrait of Paul in 1910, the family is in Troyes after leaving Soissons in 1908.
- 107 - Auguste Pon <;: an.
- 109 - The same with an unbearable parrot that Yvonne and I remember very well.
- 111 - Letter from my grandmother to Auguste Pon's bedside <;: shortly before his death.
- 113 - 115 - Account book of P.R. .. Note the absence of any heading for taxes and the column "Economy" symbol of the dominant mentality of the time.
- 117 - Letter - August 1914, Paul is mobilized on the spot, Mobilization.
- 119 - 121 - "
- 123 - A letter from P.R. which reflects the anguish of a father at his son's lack of aptitude for calculation.
- 125 - Portrait.
- 127 - The family on the terrace at Praz 1917. 128 - Portrait.
- 129 - Letter - Supply problems. The Devolaine and Delaly were close friends of the parents - whom they had welcomed on their arrival in Soissons.
- 130 - Spring 1918, La Grosse Bertha - Survey of drop-off points by P.R. and establishment of the dispersal zone. Hence the route that Paul imposes on me between rue Moncey where we live and the College Rollen avenue Trudaine. When I happen to pass Place St Georges, I remember the time when it was off-limit.

- Regarding the Big Bertha, I remind you that it is an error of the pointers of a big gun which sent its projectile beyond the objective and made discover the role of the air resistance.

131 - The watercolor in question is in the small living room at Vieux Moulin: View of Venice, the canal. Louis was taking painting lessons at Dauphin's.

133 - Paul, Director of the Cie August 21.

135 - The fresco painted by A. Herter in memory of his son killed in France in 1917 in the ranks of the US expeditionary force The painting represents the departure of the troops from the Gare de l'Est at the mobilization in August 14. It is found currently in the hall of the station.

137 - Portrait of P.R. by A. Herter, 1925, offered as a souvenir.

138 - Portrait of P.R. at his office 1934 rue d'Alsace. When I was little P.R. took me on Sunday. I was doing my homework in front of him.

141 - The sword of academician of Caquot, great friend of Paul. Engineer of Bridges stationed in Troyes while Paul entered the Cie de l'Est in the same city. Ceremony in the buffet from the new Gare de l'Est.

143 - I painted this portrait a few days before Paul left the Company (May 1935). He wears the dark glasses imposed since the detachment of the retina in 30 - 31. I went to look for him

at her office. We came back together rue Danton,

for the first hour of a premature retirement that was to last ... 37 years.

145 - His career.

147 - With Louise in Praz. 148 - Group 1953.

149 - With Nicole 1937.

150 - Letter, the war, the occupation, Paul and Louise are Chindrieux: 1942.

153 - The liberation, 1944 and the "purification".

155 - 1945 Paul accompanies me to Bordeaux December 15 for my return to the U.S. in a Liberty ship.

157 - 50th wedding anniversary, rue Danton. 159 - Speech by Rene Lecourt.

161 - Texts by Nini.

163 - 1948 with Jean-Jacques, 2 years old.

Portrait et

Mon frère Jules François Riboud est né le 3 nov 1869 a été baptisé le lendemain à l'Eglise S^t Ambroise, ayant pour parrain François Beninge, mon grand père maternel, et pour marraine ma tante Anne Riboud (la tante Poucan).

Je suis né B^d Voltaire le 16 décembre 1872 et ai été baptisé le lendemain 17 dans la même église, mon parrain étant Joseph Kochuan dont je n'ai jamais rien su (sinon qu'il m'a laissé en souvenir une obligation) et ma marraine Fannie Beninge Sœur

puisque c'est mon autre tante Hortense alors âgée de 19 ans qui m'a emmené peu de jours après à Cantenot où elle habitait avec ses parents. Par suite d'une erreur matérielle l'employé de l'état

civil chargé d'enregistrer ma naissance à la mairie du XI^{arr} a écrit, à la suite de mon nom et de quelques autres de la même page du registre, le mot novembre au lieu de décembre ^{après le} ~~la date du~~ chiffre 16. Et je traîne avec moi depuis ce moment la deux dates de naissance; l'erreur commise n'a été découverte que lorsque j'ai dû produire un acte en règle; comme elle ne pourrait guère me gêner je me suis abstenu de rien faire pour obtenir qu'un jugement inévitable malgré l'évidence du fait, la fasse disparaître.

Erreur
destinée
depuis
pas une
Baptême
qui est
C'est bien
la tante
qui est
à mon
Baptême

Lorsque je suis revenu à Paris 13 Rue Communes où mes parents s'étaient venus habiter, (c'était probablement à la fin de 1876) j'y ai trouvé mon frère qui est mort deux ans plus tard de la diphtérie qu'on appelait alors le croup et devant laquelle les médecins étaient ~~ad~~ impuissants. De ce qui fut pour mes parents une grande épreuve (une lettre de Marc Seguin à mon père que j'ai conservée en porterait témoignage) je n'ai gardé aucun souvenir; on m'avait sans doute éloigné pour éviter la contagion et jamais je n'ai voulu aborder un si douloureux sujet, mais je me rappelle très bien mon frère, et je garde un culte, après tant d'années, à sa mémoire comme à celle d'un être d'exception qu'il eût sans doute été s'il avait vécu, et le beau visage de presque adolescent qu'on voit sur une photographie de 1878, à côté duquel paraît bien pâle le visage d'enfant quelconque de son jeune frère, m'est toujours présent à l'esprit.

De mes premières années d'écolier à l'École Boileau Rue du Roi Dore', et du cher M Veyher (?) mon professeur une autre photographie celle de notre classe conserve la trace. Je suis entré au lycée Charlemagne en 8^e à Pâques 1882 comme externe y suis resté soit externe soit demi pensionnaire et boursier jusqu'en 1891. Généralement bon élève j'ai eu, en sixième, une défaillance qui m'a laissé sans prix à la distribution ce dont je retiens encore aujourd'hui l'humiliation silencieuse. Silencieuse aussi a été mon affection pour quelques uns peu nombreux de mes professeurs: celui de français (de Selves) au

début, celui de Mathématiques (un Ardéchois au teint jaune avec qui j'ai correspondu pendant les vacances suivantes) en cinquième, en seconde celui de littérature (M Poim), en spéciales Dybouski professeur de physique et chimie, et, surtout, Edouard Lucas, l'auteur des "Récréations Mathématiques", mort accidentellement à l'automne 1891 d'un érysipèle "traumatique", consécutif à la blessure que lui avait faite au cou un fragment de vaisselle cassée. N'étant pas sur la liste des candidats reçus à l'X j'étais rentré en spéciales au début d'octobre et y serais sans doute resté un an encore si M Lucas avait reçu, car j'étais son élève préféré dans une classe peu nombreuse et au demeurant assez faible, et il me voyait en moi bien à tort sans doute un futur normalien. Lors que les démissions de plusieurs mieux placés eurent fait de moi le 264^{ième} sur 269 admis, je suis allé prendre conseil de M Jousselin qui avait été le chef de bureau de mon père modeste employé principal de l'Exploitation du P. L. M. retraite depuis 1887 (avec une pension de 1700^f), et aussi de M Cauvin le patron généreux de la maison Cauvin-Yvôse (bâches et prélatés) et, grâce à eux, j'ai eu la sagesse d'abandonner les spéciales pour entrer à l'X parmi les derniers "gigons", j'ai laissé derrière moi tous les autres "taupins", de Charlemagne dont quatre (et parmi eux Paul Landrin), ont été reçus l'année suivante.

Boursier au lycée, j'ai désiré ne pas l'être à l'X

pour un motif qui, plus tard, m'a paru fort peu valable;
mes parents s'y sont prêtés sans discussion, je leur ai coûté
ainsi 2000^{fr} or plus le prix (que je n'ai pas retenu) du trousseau.
Ces deux années, bien qu'elles aient été mes seules années
d'internat, ne m'ont laissé aucun mauvais souvenir, pendant
le bachelage des conscrits je n'ai eu à subir que l'insignifiante
brigade de mon ancien Ceroy-Beaulieu me faisant manger
des frites dans un cabot crasseux; j'ai eu, dans la salle 34,
d'agréables Cocons dont un "Stan", et deux "postards", avec
un "crofale", de tout repos, et le piston d'un autre ^(nous) ne ~~pas~~ a pas
gênés, Bourcel et moi, pour travailler. La stupide "Heure à
Reitet", qui ne pèse comme un remords ne m'a pas fait
aller en "tôle"; j'ai vivement ressenti l'émotion de tous
lorsque le capitaine Mayer - qui était aussi "mon" capitaine
et m'avait à cet égard essayé une tunique - a été tué en duel
par le Marquis de Morès. Les habituelles et parfois dange-
reuses "distractions", du "Soufflet", m'ont laissé indifférent.
J'ai eu la chance - car j'en crois que c'en était une - de faire
à l'infirmerie en 1892 un séjour de quelques semaines pour
soigner une entorse. Entre les deux années d'école j'ai
passé au Ternrouma chez Marc Seguin, colon d'un
domaine de 500 hectares qu'Auguste Poucau l'a dédit à
père, un grand mois de vacances qui m'a permis - c'était
pendant l'été de cette même année 1892, - d'apercevoir quelque
chose de l'œuvre alors en plein essor, grâce aux Français, en

Algérie et en Tunisie. Et je suis sorti "Bottier".

Les nécessités d'une collaboration bien éphémère et sans gloire à la "Revue historique de l'armée" m'ayant conduit en 1954 à feuilleter, à la Bibliothèque de l'X, quelques documents d'archives, j'y ai relevé les suivants que je n'avais pas conservés et dont ma mémoire n'avait à peu près rien retenu.

Promo
1891

Numéros de Sortie et nombre de points

Sur les 269 entrés de ma

1. 2328 M.	26. 1989	55. 1730
2. 2213 M.	27. 1909	56. 1728
3. 2175 P.C.	28. 1909	57. 1718
4. 2126 M.	29. 1900 G.M.	58. 1713
5. 2094 M.	30. 1897 G.M.	59. 1709
6. 2088 M.	31. 1885 G.M.	60. 1708
7. 2074 P.C.	32. 1885 G.M.	
8. 2067 P.C.	33. 1882 G.M.	202. 1083
	34. 1878 P.T.T.	
9. 2040 P.C.	35. 1867 M.E.	
10. 2039 P.	36. 1850 M.E.	
11. 2030 P.C.	37. 1849 P.T.T.	
12. 2026 G.M.	38. 1841	
13. 2023 G.M.	39. 1819	
14. 2019 G.M.	40. 1810	
15. 2010 P.C.	41. 1800	
16. 2009 P.C.	42. 1796	
17. 1996 P.C.	43. 1780	
18. 1988 P.C.	44. 1778	
19. 1985 P.C.	45. 1775	
20. 1972 G.M.	46. 1765	
21. 1965 P.C.	47. 1755	
22. 1965 P.C.	48. 1751	
23. 1964 P.C.	49. 1751	
24. 1955 P.C.	50. 1749	
25. 1931 P.C.	51. 1748	
	52. 1737	
	53. 1737	
	54. 1736	

promotion, 65 qui avaient
hâte de gagner leurs grades
dans l'armée, sont sortis de l'X
"petits chapeaux", après 1 an
et n'ont pas été classés, des 202
autres les 60 premiers et le

dermier ont eu les points du tableau ci-
contre; le major qui l'était déjà à
l'entrée les domine nettement puis qu'il
y a 5% d'écart entre lui et le second
(mon cher cocon de Salle Sourcel); on
voit ensuite par la faiblesse des différences
le rôle que le hasard, un malaise du
candidat, l'humeur de l'examinateur
peuvent jouer en pareil cas; j'ai eu 318
points de moins que le major et 1 seulement
de plus que mon suivant 302 de plus qu'
le 304e (devenu plus tard le général

(Les numéros barrés sont ceux des disparus du plus récent annuaire) Duchêne chef d'état major du M^{al} Béthoin)

le détail du calcul ne concernant m'a rappelé qu'y intervenaient (pour un quart) les points obtenus au passage d'une Division à l'autre, et à des degrés divers les "colles"; les examens de fin d'études n'ont été dans mon cas, avec la moyenne 16, que de 58% du total et je n'ai certainement pas justifié, par la suite, ma note 17 en Chimie et les 204 points qu'elle m'a valu.

Des 269 conscrits de 1891 224 ont aujourd'hui disparu dont 18 seulement "morts pour la France", à la Guerre ou en déportation. et des 60 premiers il ne reste plus que 9; c'est la proportion de l'ensemble: 1/6.

J'ai vécu avec mes parents rue Communes pendant les 12 années comprises entre la mort de mon frère et mon entrée à l'X. Nous habitions au quatrième étage un petit appartement de 3 pièces et une cuisine groupées autour de l'antichambre, avec débarras au 6^e et cave, d'un loyer de 800+ par an, chiffre qu'on jugerait aujourd'hui insupportable; la cuisine et la salle à manger devaient chacune par une fenêtre sur une cour. qu'un mur bas séparait de celle beaucoup plus vaste d'une maison de la Rue des Filles du Calvaire; je couchais dans une alcôve qu'une porte vitrée séparait de la salle à manger. Sur la rue deux assez grandes pièces éclairées chacune par 2 fenêtres étaient l'une la chambre à coucher de mes parents (avec le lit dans une alcôve) et en même temps l'atelier de couture de ma mère, l'autre le salon où elle recevait ses clientes en semaine et où mes parents pouvaient recevoir le dimanche des invités. Un water closet prenant jour sur le palier était accessible de l'antichambre. Le même palier desservait deux autres logements d'une pièce l'un sur rue contigu à notre salon et que j'occuperai plus tard, l'autre sur cour, avec W.C. commun. Ma mère occupait normalement 2 ouvrières qui ont été long

temps

Les deux demoiselles Lambrecht (j'ai retenu leur nom) d'abord l'aînée est restée vieille fille la cadette s'est mariée et a suivi son mari en Algérie d'où elle a pendant de nombreuses années donné de ses nouvelles, - et une apprentie, une "arpète" comme on disait alors en argot parisien, pour faire les courses. Il m'est d'ailleurs arrivé à moi jeune garçon d'aller livrer une robe, dans un de ces grands cartons à courroies qu'on ne voit plus guère, à quelque cliente un peu lointaine, comme celle dont me sont restés présents, après 70 ans passés, la rue, le nom même et... le parfum. A ces "pratiques" de moralité moins qu'incertaine et qu'on s'arrangeait pour recevoir à part, s'en ajoutaient d'autres toute différentes : M^{me} Cauvin a gravi plusieurs fois vers moi et étage pour venir "essayer" et ce n'était, à la vérité, de la part de cette grande bourgeoise, qu'une marque de la bienveillance qu'elle voulait avoir pour la femme de l'employé du P. L. M. qui tenait punctuellement le compte des bâches louées par son mari à la Compagnie (!) Cet atelier de couture où l'on chantait tout en travaillant ferme et souvent tard le soir, m'a vu l'a fermé lorsque je suis entré à l'X ; sans doute pensait-elle que mon avenir serait désormais assuré et que les économies du ménage (quelque 100 000 francs or. le mettaient à l'abri du besoin.

Entré à Charlemagne comme je l'ai déjà dit, à Pâques 1882, j'ai de la suite à S^t Paul S^t Louis le catéchisme de l'abbé Dignat prêtre florissant que je vois encore assez sévère probablement parce que j'étais un élève assez

(1) Beaucoup plus tard lorsque j'étais à la C^{ie} de l'Est j'ai vu M^{me} Cauvin Sénateur (je crois) et Conseiller général de la Somme qui nous a plusieurs fois invités à dîner chez lui Rue de Milan où, jeune homme, j'étais allé le voir, et plus tard encore, sa fille M^{me} de la Moissonnière qui possédait à S^t Louis de Rouen un magnifique domaine nous y a tous reçus

médiocre, apprenant mal ce qu'il fallait retenir
par cœur, et ne le comprenait pas; j'ai néanmoins
fait comme tous les autres ma première communion
~~le~~ un matin de l'année suivante⁽¹⁾ avec la cérémonie de
consécration l'après-midi; seule ma mère y avait
assisté et je ne me souviens pas qu'il y eût en chez nous
ce jour-là un déjeuner nombreux de famille. Mon
père, qui avait peu à peu complété par la lecture une
instruction primaire très courte, avait peut-être
assez confusément les tendances "positivistes" des
Saint-Simoniens. Mes parents n'allaient jamais à
la messe et je n'y allais moi-même que pendant les
vacances pour accompagner mes cousins et cousines
à Flancher les Mines, à Luxeuil, à Escarbotin où
avaient élu domicile les descendants de mon oncle Jules
Reboin qui ne devait pas être beaucoup plus zélé catho-
lique que mon père, mais lui dont la femme Adèle Garot
était très pieuse (presque chaque année elle allait faire
le pèlerinage d'Einiedeln en Suisse) et lui ^(assez) longtemps
survécu.

Studieux je crois n'avoir eu que très rarement besoin
de remontrances pour faire ma besogne d'écolier. Je travaillais
le soir à la table commune dans la salle à manger sous la
suspension à pétrole qui nous éclairait seule (nous ne
connaissions le gaz que par les béc "papillon" de l'escalier).

pendant que mon père lisait son journal - le "Rappel", entre autres - ou qu'il faisait les factures que ma mère lui dictait, et tenait ses comptes; une phrase qui le plus souvent terminait ces factures m'est restée en mémoire: "Façon, boutons, baleines et diverses... 35^{fr}". Le dimanche nous allions ensemble "sur les grands boulevards", jusqu'à la brasserie Gruber où nous buvions un verre de bière en lisant l'Illustration ou le Monde Illustré. En été nous parcourions la forêt de Fontainebleau à la recherche des "girolles"; un collègue de mon père, au TLM M d'Abbadie, charmant homme, nous invitait ^(parfois) à déjeuner chez lui, à St Mandé puis à Montgeron, où nous retrouvions sa femme et sa fille Pauline, très belle jeune fille parfaitement élevée qu'un assez tôt mariage a conduite plus tard à tomber dans les bras de son médecin, et à mourir prématurément. (tuberculeuse) Mon père faisait presque chaque année une cure à Cauterets pour y soigner sa laryngite; j'ai gardé le souvenir d'un ou deux voyages à Lyon chez ma tante Ponçan, de deux ou trois visites à mes grands parents avec ma mère à Lantenot d'où nous gagnions à pied, par Melisey, Plancher les Mines ^(et aussi) de quelque brève excursion à Feuillère, aux gorges du Tier, mais ce sont les séjours prolongés de presque tous les ans chez les Reboud ou les Stacoffe qui ont surtout rempli, l'été, mes loisirs de jeune garçon, et je garde beaucoup de reconnaissance aux cousins germaines plus âgés que moi l'aîné de 28 ans, le dernier de 15 ans qui m'ont reçu chez eux et ont ainsi permis

au petit parisien fils de l' "oncle Césaire", de faire avec leurs enfants
des contemporains, sur les routes, dans les bois, tant de promenades
salutaires. Il me semble que je suis allé pres que chaque année
à Plancher les Mines; je voyagais seul, de nuit, de Paris à
Belfort en 2^e classe (l'employé principal n'était pas tout à fait
du prolétariat), un omnibus m'amenait ensuite à Champagny,
au petit matin, j'y trouvais une carriole qui assurait chaque jour
le service en s'arrêtant sur la route à chaque "bouillon"; j'avais
une chambre, d'ordinaire, chez Paul Reboud, homme excellent
entre tous, beaucoup moins brillant que Julien son frère
cadet mais plus affectueux et qui, surtout, avait épousé en
1883 Marie Foucaud (j'étais à son mariage à Luxeuil) avec
qui quelque affinité de sentiments, sans doute, m'a fait entretenir
pendant de longues années une correspondance que j'ai eu le
tort de ne pas conserver (!) Quand j'avais fini mes devoirs de
vacances, et sauf lorsque le mauvais temps m'amenait à faire
auprès de Marie Foucaud quelque lecture à haute voix,
j'allais en promenade sur les pentes du Ballon, au Saut
de la Croix, à la Chêtraie, avec Henri Stacoffe et d'autres
cousins de mon âge. A Luxeuil où je retrouvais Marie mon
aînée de quelques mois morte religieuse de la tuberculose) à
21 ans, la sœur Marthe exactement de mon âge tuberculeuse
elle aussi mais qui sut assez bien se soigner pour survivre
jusqu'en 1941 et leurs frères, les Bains avec le petit orchestre, les
baigneurs étaient une grande attraction; et aussi le petit jardin
dont je retrouve encore le parfum quand je respire à Châtenois
l'odeur des gros eglisiers. Mon cousin germain "l'oncle Ernest", ~~qui~~
~~avait épousé Marie Robin~~ avait épousé Marie Robin fille d'un
chapelier de Luxeuil où il était venu de Plancher créer une autre
fonderie de cuivre que son laboureur avait fait prospérer. On était
plein pour moi, là aussi, de bienveillance et de bonté. A Escartotin

(1) J'en ai retrouvé une partie en classant toutes les lettres qui s'étaient accumulées à
Paris et à Châtenois (26.5.1961) PP

où se tout dans une jeune expatriée les Stacoffe j'ai fait
connaissance avec le bord de la mer à Eu, à Ouville, au Tréport
et j'ai appris avec Henri à monter à bicyclette; leur fille aînée
Marie est morte à 29 ans tuberculeuse; de telles morts dans des
milieux très aisés ne se renouvelaient plus aujourd'hui. Toutes
ces familles issues de la même souche que mon père lui ont
toujours montré beaucoup de déférence sans doute parce que la
mort de son frère en 1880 et l'éloignement de la tante Suzanne
à Lyon puis à Caluire faisaient de lui le "doyen". Mes parents
ont souvent reçu les uns ou les autres à dîner. Vieux Commines
et souvent aussi; Julien le plus parisien de ces franc-comtois m'a
emmené le soir au Café-concert à Bataclan, à l'Eldorado...
Je n'ai, depuis, jamais cessé d'entretenir avec eux ^{tous} ces relations
familiales. Je ne saurais en dire autant avec les membres
de ma famille maternelle; Saez deux de mes tantes j'ai depuis
très longtemps perdu de vue les ^(autres) cédants de mes grands-
parents; je crois que ceux-ci ne savaient pas ^(pres) écrire
et que, pour ce motif peut-être, ma mère leur en avait ^(pres) fait;
je n'ai pas le souvenir de l'émotion que je voudrais aujourd'hui
avoir eue à la mort de ma grand-mère en mars 1890 et de mon
grand-père ~~Stacoffe~~ deux ans après, mais je sais ce qui a
été ma tristesse lors du pèlerinage que j'ai fait beaucoup plus
tard à Caudebec où la maison (dont j'ai gardé un croquis
au crayon de 1891) avait disparu, comme avaient disparu
leurs tombes dans le cimetière de St Germain.

Au Lycée Charlemagne, qui s'enorgueillissait d'avoir été
fréquenté par des hommes devenus célèbres, les classes étaient
en général d'une trentaine d'élèves, enfants de commerçants
ou d'artisans du Marais ou de la banlieue de la ligne de
Vincennes. L'enseignement spécial (sans latin) venait d'y
être introduit, mais les Latins (dont j'étais) les appréciaient
des "épiciers", et les fréquentaient peu, quoique d'origine.

Souvent tout aussi modeste, on n'y parlait pas de religion, deux juifs, l'un fils de photographe (Teschel) l'autre futur dentiste (Block), ont été mes condisciples; cette ambiance ne pouvait donc exercer sur moi aucune influence propre à compenser l'indifférence religieuse de mes parents; l'externat ne favorisait d'ailleurs pas les échanges d'idées éloignées des devoirs à faire et des leçons à apprendre. On faisait toutefois un peu de politique; j'étais, comme mon père, républicain et je fus, lorsque Boulanger surgit, anti-boulangiste, très far (encore aujourd'hui!) d'avoir, un jour où j'allais en vacances chez les Stacoffe, crié "à bas Boulanger", au passage devant mon wagon sur le quai de je ne sais plus quelle gare de la Somme, du général et de ses "supporters", comme on les appellerait maintenant; Un de mes camarades (Flageul) était, ouvertement, boulangiste et nous ^{vous} nous-mêmes ^{souvent j'} jetâmes à la tête des arguments "massue", dont les uns ^{me} étaient surtout fournis par mon père, contempteur de "Bastinquet", lesteur sous l'Empire du "Napoléon le Petit", les priant en Belgique, que je conserve précieusement avec son titre écrit de sa main. Aussi ^(mon père et moi) nous allâmes ensemble ^{place} de la Concorde lors des funérailles de Victor Hugo. Plus tard à l'X j'ai été avant la lettre, comme je l'ai déjà noté à propos du Capitaine Meyer, anti-audidrey fésard (comme la majorité des X d'alors).

Bravailleurs, ne sachant pas perdre un peu de mon temps en bavardages, assez timide et gêné peut-être par la modestie de mon origine pour faire les premiers pas, à une époque où l'inexistence des sports et l'absence d'uniforme laissaient subsister des différences notables de costume entre nous, j'ai eu, au Lycée, peu de camarades qui fussent des amis. Ma mémoire que j'interroge en ce moment fait reparaître devant,

mes yeux quelques noms et quelques visages que plus de
soixante ans n'ont pu effacer : Mouser avec qui j'ai
fait presque toutes mes classes jusqu'à la Rhétorique, nous
échangeâmes d'ordinaire les premières places, et les prix ;
officier de marine il a épousé à Tahiti une française
que j'ai vue avec lui à son premier voyage en France chez
ses parents B^d Voltaire (son père était chef de bureau à la
préfecture de la Seine), c'est en débarquant à Marseille
que cette jeune et jolie femme avait fait connaissance
avec le chemin de fer — Portalier docteur en droit puis
longtemps maître de danse à l'Opéra où je l'ai revu
dans "Les deux Pigeons", et qui nous a conduits ~~non loin~~
dans les coulisses du théâtre, un soir où nous sortions
du dîner annuel des anciens élèves du lycée — Flagaud
(qui était avec nous ce soir là), avocat, membre du conseil
de l'ordre très mondain, plein de cordialité ; nos relations
se sont établies un jour, sur son invitation, il y a bien
longtemps déjà, nous avons connu chez lui son gendre
et le docteur Baccal qui a fait suite de sa charmante
fille une divorcée ; je me reproche d'avoir depuis deux ou
trois ans laissé ces relations se distendre — Cholet que
nous avons retrouvé, avec beaucoup de plaisir pour moi
et pour lui, peut-être en Algérie, trente ans au moins
après nous être quittés (rencontre sans lendemain) — deux
fils de de Césaire Étienne et Mathieu de maîtres aussi
simples que le nom de leur père était illustre ; à ceux qui
comme moi ont assisté à la Sorbonne à une conférence du
grand homme du Canal de Suez déjà préoccupé de recueillir des
fonds pour le Panama mais encore dans sa gloire, la présence

d'ailleurs assez éphémère de ceux de ses fils parvenus, nous a
du être un sujet de fierté; je ne les ai jamais revus (~~et~~ la belle
fille de l'un d'eux (Huaël je crois) se trouve par le plus grand
hasard en contact depuis quelques jours avec notre Douvniq
pour la décoration d'un livre) — René Herscher, jeune bourgeois
très soigné, très fin, que j'admiraais d'aller pendant les
vacances à l'étranger et de parler avec enthousiasme de
l'ascension du Mont Rose; je ne l'ai jamais revu, lui non
plus, mais j'ai connu beaucoup plus tard son frère Eugène
membre de la promotion 1887 qui avait été un brillant élève
de Charlemagne — Paul Landrin de qui j'ai longuement
parlé dans la Chronologie de nos cinquante ans parce qu'il
fut mon seul ami — Charpentier, fils d'un gros marchand
de bois du quai de la Ropée; charmant, d'une santé un
peu fragile il m'avait inspiré une véritable affection; je
recopiais pour lui les cours qu'il avait manqués; j'ai plusieurs
fois dîné chez ses parents alors en deuil d'un fils, brillant
soldat, mort en Algérie des suites d'un accident de cheval, et mes
parents l'ont reçu, à ma demande, à notre table me comblant;
nous nous sommes séparés après la Rhétorique et je n'ai
jamais su quelle carrière il avait pu faire; les lycées rassemblent
des éléments trop dispersés, les disciplines au départ sont
trop différentes, et les associations d'anciens élèves, quand elles
existent, ne recueillent qu'un nombre trop faible d'adhésions
pour qu'il soit possible d'y suivre sans les revoir eux-mêmes ceux
qu'on a connus. J'ai présidé un an sur l'insistance de Flageul
et sans enthousiasme, comme à regret, l'association de Charlemagne
et n'ai rien tenté pour en accroître l'influence; si je l'avais tenté
je me serais heurté, sans aucun doute, à l'extrême diversité des
origines, des goûts, des formations, des valeurs morales, qu'aucune

tradition forte n'avait pu guider et ne pouvait par suite réunir

Il ne reste à écrire ici un dernier nom de camarade de classe à Charlemagne, ce nom est depuis cinquante huit ans gravé sur une tombe du cimetière d'Hyères, à la suite de rien que précède la deuxième prison d'Yvonne. Les deux frères Pierrehuques étaient fils d'un pharmacien de la Rue Vieille du Temple mort avant que je les connaisse, dont la veuve avait conservé la pharmacie en épousant en secondes noces le neveu de son premier mari, lui aussi pharmacien et du même nom. Nous sommes restés leur sœur et moi fiancés de fait pendant cinq ans, le maire du IV^e arrondissement nous a mariés le lundi 5 juillet 1897, et le lendemain l'abbé Bellon prêtre très instruit, peut-être un peu sceptique, ami de la famille, nous a mariés à l'Eglise St Croix de la Bretonnerie. Au déjeuner qui suivit, à l'Hôtel Continental, assistaient notamment Paul Reboult et sa femme, des cousins près de la Rue Communes à l'Hôtel des Filles du Calvaire, des Staeoffe et Paul Landrin. Dans la nuit du vendredi 22 au Samedi 23 avril 1898 alors qu'un enfant était attendu pour les derniers jours du mois, une crise d'éclampsie, que le médecin traitant n'avait eu rien soupçonner, éclata; un chirurgien de Lyon (le Dr Polisson) appelé par téléphone vint aussitôt et tenta de sauver la mère en sacrifiant l'enfant par une opération pour laquelle m. tres vint sur une demande lui prêter main forte; un bel enfant mort, aux cheveux blancs, fut ainsi mis au monde, et sa mère mourut dans d'atroces souffrances sans avoir pu prononcer depuis le Samedi matin un seul mot, le lundi 25 avril vers 3 heures de

l'après-midi. Si, quelque jour, l'un de vos petits-enfants vient à passer par là, qu'il fasse au cimetière d'Hyères le pèlerinage que nous y avons fait, sa grand-mère et moi en 19... et que j'ai refait seul ensuite en 1948 et en 1956 on saura lui désigner sur l'autre flanc du vallon, une à l'entrée tombe où, malgré l'abandon dans lequel elle sera probablement tombée n'ayant plus personne pour l'entretenir, il pourra peut-être déchiffrer encore mon nom; qu'il donne une prière à l'inconnue qui y repose depuis le 28 avril 1898 et à son grand père, à sa grand-mère aussi dont la réserve pendant toute une longue vie commune n'a pas été de l'indifférence, au socreux.

Botier à ma sortie de l'X je pourrais par mon rang choisir entre toutes les carrières sauf une, les Mines; j'ai choisi les ponts et chaussées qui avaient la cote, (et l'ont peut-être encore) et qu'a choisis Suquet. Bien que, sorti troisième, il eût pu prendre les Mines, il était il est vrai fils (et devait devenir gendre) d'ingénieur des ponts ce qui pouvait passer à mes yeux pour une recommandation. Et nous nous sommes tous les quinze, nombre un peu anormal, égaillés dans divers garnisons de sapeurs pour y faire selon la règle d'alors, notre année de sous-lieutenant. J'ai ainsi habité un an 10 Rue Laquintinie à Versailles une chambre meublée que Rambaud mon "ordonnance", entretenait chaque jour avec soin; l'ordonnance, je crois disparu, non sans raison d'ailleurs, mais dans ce temps-là son choix était la première préoccupation des nouveaux arrivés dans un Régiment. J'ai appris au 1^{er} Rég. du Génie



Mémorial⁽²⁾

1

César Riboud, mon père est né à Lyon rue de Jarente le 20 Janvier 1820, l'hiver était lui ont dit ses parents, très froid et la Saône gelée. A l'école jusqu'à 12 ans seulement il a sans doute été mis très tôt en apprentissage comme on le faisait alors dans les familles pauvres et, lors de la libération de la classe 1840 à laquelle il appartenait sans avoir fait de service militaire, ayant été maintenu dans ses foyers comme soutien de famille, il était "doreur sur métaux", Ce premier métier s'il l'a exercé ne lui a toutefois laissé aucune trace, il ne m'en a jamais parlé; par contre celui de wagonnier sur la ligne de St Etienne à Rive de Gier (l'un des 3 tronçons de la ligne de St Etienne à Lyon, première voie ferrée digne de ce nom, ouvert au service des voyageurs en octobre 1832 et à celui des marchandises en 1833) l'avait marqué très profondément et en 1904 il racontait encore, d'ailleurs sans la moindre amertume les acrobaties qu'il lui fallait faire lors que ayant laissé échapper la barre de bois qui actionnait le frein dans les fortes descentes il devait aller en chercher une autre au premier ralentissement pour reprendre ensuite son poste à la courbe; l'ouvrage consacré par l'illustration aux Chemins de fer en 1935 a donné sur cette préhistoire des détails semblables accompagnés de la reproduction de dessins de l'époque qui montraient des "Voitures pour voyageurs descendant sans chevaux ni machines de St Etienne à Givors"; mon père n'a tout-fois jamais, dans ses récits, freiné, que des trains de charbon. En 1950 d'après un "Passport à l'intérieur", valable entre Lyon et Boulogne Conducteur de travaux, 22 Rue de Jarente, le passport porte la signature toujours la même mais il n'a jamais revendiqué le titre devant moi; quelque complaisance des Seguin n'y est peut-être pas étrangère; en 1857 sur un Passport à l'intérieur valable entre Lyon et Strasbourg mais non signé ce qui oblige à croire qu'il n'a pas servi, mon père a 37 ans, il est devenu ou redevenu "employé de chemin de fer", habilité à St Etienne. La création en 1852 des deux Compagnies de Paris à Lyon et de Lyon à la Méditerranée et leur fusion en une seule, (le P.L.M.) en 1857 l'amènèrent sans doute vers cette époque à Paris; je n'ai pu reconstituer de cette partie de sa modeste carrière, les archives émancipées à Bourges en Bresse en 1940 ayant été détruites en 1944 par un bombardement, mais j'ai très bien ce qu'il a fait long temps dans le "Bâtiment d'Exploitation, encore debout (avec une destination différente) devant la façade de la nouvelle gare; jus qu'à sa retraite en 1887 (comme "employé principal, avec une pension de 1700) il a recensé les baches louées au P.L.M. par la maison Cauvin Yvôse, rue de Lyon, et connu ainsi M Yvôse puis M Cauvin plus tard sénateur de la Somme que j'ai revu ainsi que sa fille M^{me} de la

- 3 -

Moissonnière autour de 1920 et chez qui nous avons, Rue de Milan, de jours
plusieurs fois ensuite (M^{me} de la Moissonnière nous a même reçus, son fils
cuscumont, dans son domaine au-dessus de Fougères, tous les cinq) à ces relations
exceptionnelles nées de son service, mon père a ajouté celles de ses collègues (dont
M^l d'Abbadie) et de ses chefs (dont M. Jousselin) que lui valaient sa conscience,
son application au travail, sa pondération, la dignité de sa vie, et les
nombreuses lectures sérieuses dont il avait su enrichir une instruction
première très pauvre. Républicain, répétant volontiers au sujet du Grand
Empereur la phrase connue: "Il a fait trop de bien pour en dire du mal et
trop de mal pour en dire du bien", Napoléon III avait été pour lui et restait
dans ses propos "Badinguet", et je garde avec soin l'exemplaire grossière-
ment relié par lui de "Napoléon le Petit", de Victor Hugo imprimé
en Belgique et rendu en France sous le manteau; mais lorsqu'il défendait
ses opinions (qui étaient celles alors du plus grand nombre) c'était
avec modération et sans jamais sortir de son calme (1)

En 1869, habitant 13^d Richard l'environ mon père épousa (à 49 ans.)
Julie l'heninge "couturière 46 Rue Laborde", le mariage s'installa, peu
après rue Bréguet où naquit mon frère puis 59 13^d Voltaire où je
suis né, enfin vers 1875 13 Rue Communes dans un appartement du 4^e
étage avec 2 belles pièces ayant chacune 2 fenêtres sur la rue, une autre,
la salle à manger avec alcôve, donnant par une fenêtre sur un ensemble de
cours qui s'étendaient jusqu'aux maisons de la Rue des Filles du Calvaire
et contigue à cette salle, la cuisine, au grenier une petite chambre de
détachée, au sous sol une cave; le loyer annuel était de 800^f. Seul l'escalier
était éclairé au gaz, des "suspensions", ou des lampes à pied éclairaient
les différentes pièces au pétrole, une "lampe pigeon", à essence donnait
un peu de lumière dans l'anti-chambre, on faisait la cuisine sur un
"poêle", à la "braise", de boulanger. C'est là que j'ai vécu d'abord
avec mes parents puis vu vivre ma mère veuve, pendant plus de
cinquante ans.

C'est là aussi qu'est mort mon frère peut-être dans l'alcôve où
j'ai dormi toutes les nuits jusqu'en 1891 et de temps à autre jusqu'en
1894; il était né le 3 novembre 1869 et avait été baptisé le lendemain
à S'Ambricé, son parrain était François l'heninge et la marraine
Anne Pencau qui n'assistaient pas au baptême. Selon un usage
alors très répandu lorsque la mère, travaillant, ne pouvait garder
un nouveau né, il fut mis en nourrice chez une brave femme de la

(1) Cette indication est inexacte: ma mère est née à Quers commune voisine

(2) Le mémorial a été écrit sur 20 pages dont la dernière est datée; groupées par
quatre ces 20 pages ne sont plus que cinq; la date finale du 13, mars 1956 a
été conservée, les notes en renvoi sont postérieures; ces notes résultent le plus
souvent de renseignements recueillis au cours de recherches récentes

(3) Mes archives gardent un cahier à couverture bleue dans lequel mon père notait au
jour le jour avec une minutie extrême les moindres dépenses la dernière chiffre qu'il
a écrit au crayon et d'une écriture tremblée est la date du 4 juin 1905 4 jours avant
sa mort. Au verso du même cahier sont notés brièvement les menus faits quotidiens

3

banlieue où mes parents allaient souvent le voir, la Guerre les obligea à le reprendre avec eux, et quelques vieux papiers montrent toutes les démarches qu'ils ont dû faire, et leurs appels toujours entendus à des personnes charitables (dont M. Yvêse) pour assurer à leur enfant, pendant le Siège, sa ration de lait. J'ai de mon frère un souvenir précis, nous jouions ensemble dans la Salle à manger, sans doute avec le canon en bois qui est encore à Chindrieux, mais, plus grand que moi et plus sage, il me dirigeait et portait mon cartable lorsque nous allions à l'école. Pour tous ceux qui l'avaient connu il te témoignait d'une grande précocité; j'ai relu de lui quelques lettres: dans l'une datée de Flancher les Mines le 16 août 1878 il parle de sa promenade à Ronchamp "où il y avait au moins 30 bannières", et remercie ses parents de lui avoir promis de le mener à Lyon "pour y faire la connaissance de sa tante et de son cousin Auguste" - dans une autre du même jour il remercie cette même tante en son nom et au nom de son frère "des objets (des jouets certainement) qu'elle leur destine, ajoutant "qu'il fera tous ses efforts pour aller à Lyon cette ville que son père lui a" décrite comme "très belle et très grande" - une encore est un compliment qu'il envoie "à sa mère chérie", pour sa fête, elle est datée "en mauvais vers"; sur la photographie de la même année (la dernière) où je suis debout à côté de lui on le voit avec un beau visage plein (à 8 ans 1/2) d'une sorte de gravité. Le "croup", dont on ne meurt plus depuis que le Dr. Roux a su préparer en 1894 le sérum antidiphthérique l'a emporté le 22 novembre 1878. Au reçu de cette nouvelle Marie Sequin écrivait à mon père, du lendemain, le 6 décembre: "Je ne peux vous dire, mon cher père, toute la peine que je viens d'éprouver en apprenant par une lettre de ma sœur, le coup terrible qui vous frappe; ce pauvre enfant, si bon, si beau, si richement doué! qui nous aurait dit en le voyant il y a dix semaines sous ces arbres de St-Mandé, qu'il faudrait le perdre si tôt!..."

De ce coup terrible mon père (non plus que ma mère) n'a pas dû en effet se remettre, mais il s'est appliqué toujours à n'en rien laisser paraître. acceptant l'inévitable il s'était vers la fin de sa vie, résigné, silencieusement, à voir sans enfant celui que bientôt il quitterait, peut-être "pour toujours". Lorsque, le 19 décembre 1904 je suis venu lui annoncer la prochaine bonne nouvelle, il s'est, après quelques larmes de joie, résigné: "Je n'aurais jamais cru, m'a-t-il dit (j'ai noté cela le jour même) "qu'on puisse venir si vieux et éprouver un bonheur pareil. Cet enfant ne manquera pas de dot, c'est moi qui la lui ferai dès sa naissance. heureux d'avoir été longtemps avare pour pouvoir être prodigue une fois...". Le lendemain je suis allé le revoir, m'efforçant de lui montrer au sujet de sa santé déjà très atteinte un optimisme que je savais sans fondement.

"il m'a répondu : "Je te crois, j'ai peut-être encore disé au à vivre, mon grand père n'est mort qu'à 93 ans et il n'était pas aussi bien soigné que moi ; mais je ne me préoccupe plus de rien maintenant ; Il ne faut s'inquiéter ne vous désolés pas trop. A la grâce de Dieu !", Il a pu voir de ses yeux au début de juin 1905 la photographie que j'avais prise le 28 mai de la nouvelle née dans les bras de sa maman, et il est mort le lundi 8 sans souffrance apparente et sans une plainte, nous étions, ma mère et moi, près de lui, un miroir passé devant, sa bouche nous a confirmé qu'il avait bien cessé de vivre. Malgré ces mots "à la grâce de Dieu !", que je viens de relire dans mes notes nous n'aurions pas cru devoir appeler à son chevet un prêtre ; il était, en effet, de pratique, archange, n'allait jamais à la messe et avait lutté ma mère - peut-être pour pouvoir préparer le bon déjeuner, qui devait suivre ? - assister seule le 1^{er} Mai 1834 à ma première communion, mais je ne l'ai jamais entendu prononcer non seulement le plus banal des blasphèmes mais un seul mot qui pût choquer une âme pieuse. L'église de la Rue de Burenne lui a donné la sépulture ecclésiastique et nous avons, comme c'était encore de règle, suivi à pied avec toute l'assistance, le corbillard qui l'emportait au Cimetière d'Ivry où reposait déjà mon frère et où ma mère l'a rejoint en 1930. Son testament n'exprimait à cet égard aucune volonté mais il s'achevait par une courte phrase émouvante de la part de celui qui avait toujours gardé secrètes ses émotions : "Je vous embrasse tous les deux du plus profond de mon cœur" Il vous laissait en titres une centaine de mille francs or, amassés "sou à sou" fruit de son travail, plus encore de celui de ma mère, de leur esprit d'économie, quo n'avait jamais accompagné tout fois aucune privation (il y avait à chaque repas du vin sur la table) de leur goût de l'ordre et de leur conduite sans reproche (3)

Ma mère Julie Lheninge, fille aînée de François est née à non à Lantenot comme je l'ai par erreur (n'ayant aucun papier) déclaré à la Mairie du III^e arrondissement lors de son décès, mais probablement à St Germain, commune voisine où ont été inhumés ses parents ; elle ressemblait physiquement à son père, à qui j'ai ressemblé à mon tour, vigoureuse, dure à la besogne, prenant peu de distractions, elle dirigeait bien le petit atelier où travaillaient deux ou trois ouvrières (à 3^h00 ou 3^h50 par jour) dont les deux demoiselles Lembrecht avec qui elle correspondait encore bien après avoir fermé sa maison, et les apprenties (les "arpètes", de l'argot parisien) qui faisaient les courses et livraient les robes ; de soir ma mère dictait à mon père, qui trouvait mieux qu'elle, ses factures et

lettres écrites ou reçues, visites de parents (les Raboud de nombreuses fois) ou d'amis (mme Gros est venue le 29 nov 1898 avec ses deux fils dont le plus jeune ne veut toujours pas rester à la pension), le 28 oct 1899 il a calculé le prix (128.611) de ses valeurs en portugaise ; le 18 sept 1901 il a écrit en tremblant un peu une ligne émouvante que j'ai décaquée pour la faire reproduire avec les deux dernières du cahier datées, celles-ci, pour une nouvelle heureuse, du 23 mai 1905.

2

le Lycéen que j'étais entend encore chanter dans la mémoire, après le prix de l'Écoffée et le double de la phrase qui les terminait toutes, "Facon, balaines et divers 35". Mais elle était en même temps passionnée et autoritaire; redoutant tout ce qu'elle jugeait propre à éloigner d'elle son fils, elle eût voulu, sans aucun doute, choisir elle-même la jeune fille (riche, de préférence) qui ferait le bonheur de celui-ci. Après une lutte indirecte d'abord, ouverte ensuite, mêlée d'incidents pénibles que rien ne pourrait excuser et auxquels mon père ne participait pas, elle s'inclina, redevenue calme, devant tant de pureté, de douceur et de charme, et compatit certainement - de loin, toutefois, afin de ne pas laisser seul mon père vieillissant - à la tragédie qui s'achèvera après trois jours le 25 avril 1898. La seconde épreuve - car c'en était une aussi, puisque je ne l'avais pas consultée, fut aduise sans combat: la préparation avait bénéficié peut-être, à tel point d'encouragements de haute valeur morale dont le désintéressement était manifeste. Et, après une période d'attente pour tous douloureuse, le rôle toujours difficile que n'avait su bien jouer ni la mère ni la belle mère, la grand-mère très assagie l'a rempli de son mieux en "gâtant" tant qu'elle le pouvait ses petits enfants. Presque chaque année elle est venue passer quelques jours à Chindri eux (une fois avec la chère "Dante Hortense") où l'accueillait toujours sa belle-fille dans la générosité de son cœur. A Paris elle vivait simplement dans le voisinage de "vieilles demoiselles" (M^{lle} Caillot, la fille de la "dame blanche" de ma petite enfance, M^{lle} Manet) qui lui faisaient de fréquentes visites; elle était aussi très fière de ses relations avec M^{me} Boichut mère (ou tante?) du général du Génie (X1885) et avec M^{me} Cheralier mère d'un brillant normalien dont j'ai pensé depuis qu'il était peut-être le futur Jacques Chevalier de l'Université de Grenoble. Elle continuait d'ailleurs à "faire des économies", comme le lui avait suggéré mon père dans son testament. Ce n'est que sur la fin de sa vie que, fatiguée, elle s'était décidée à prendre une domestique.

Après de longs abandons la pitié des âmes simples lui était en partie revenue et elle allait volontiers à l'Eglise. "pour se recueillir avec les siens", Elle est morte le 23 Janvier 1930 doucement, très chrétienne et très bonne Marie Fouclause était avec moi à son chevet; au cours de l'après-midi comme j'allais m'absenter quelques instants j'avais dit à ma mère "à tout à l'heure", et j'ai su par Marie Fouclause que ma mère toujours présente avait répondu: "mon fils m'a dit à tout à l'heure". A mon retour elle était en agonie et le prêtre que je suis allé chercher à St-Denis s'est borné à quelques prières à mon sens trop hâtives dont j'ai gardé un souvenir pénible.

Je suis né 13^e Voltaire le 16 décembre 1872, mais le scribe du trait qui sur 2 pages du registre a écrit le mot novembre au lieu de celui de décembre m'a fait naître légalement un mois plus tôt et nul n'a jugé utile de faire reconnaître par un jugement qui eût été obligatoire une erreur pourtant manifeste. J'ai été baptisé le lendemain à S'Ambroise ayant pour parrain un belge (J. Koelmaen) sans doute ami de mon père et pour marraine "Fannie Leminge tante maternelle" de l'enfant, mais sur le registre paroissiale la "marraine", a signé "femme Cheninge", signature inhabituelle qui me fait penser que la présente était en réalité non pas "Fannie", peut être déjà mariée (elle a eu un premier enfant en 1874) mais sa sœur Hortense dont on m'a toujours dit que c'était elle qui m'avait aussi bôt baptisé, emmené à l'antenoë chez mes grands parents, ramené à Paris en 1876 je suis allé, d'abord avec mon frère, puis seul à la Pension Boileau, Rue du Roi Doré; on y apprenait à lire et à écrire, à psalmodier les départs, à copier sur papier gaufré des compliments de Tour de l'an; la règle plate sur le bout des ongles intervenait quelquefois mariée - doucement - par M Boileau, mais lorsqu'il s'agit pour moi d'entrer bien tôt au Lycée, son docteur, le bon M. Veyher, vint rue Communes me donner quelques répétitions d'allemand seules répétitions que j'ai prises. A Pâques 1882 je faisais en trois mois "ma huitième", au Lycée Charlemagne tout en suivant le catéchisme de l'abbé Dignat à l'église S'Paul S'Louis, d'ailleurs avec difficulté: l'abbé Dignat ne m'intéressait pas. Externe surveillé ou demi-pensionnaire (avec bourse partielle) j'ai fait pendant 9 ans deux fois ou une seule fois chaque jour le trajet aller et retour par la rue de Burenne et la rue de Sévigné entre la rue Communes et la rue S'Paul, j'ai eu quelques rares amis: Monier devenu officier de marine et mari d'une charmante française de Batavia, mort depuis bien longtemps, Flageul, avocat, un des rares survivants de cette génération, Paul Landrin (x 1892) dont les parents m'ont d'abord et nous ont ensuite accueillis bien souvent dans leur hôtel de la rue, d'Amsterdam, ou dans leur villa de S' Germain en Laye, qui, marié à Hélène Bissandier, fille de Gaston l'aéronaute nous a reçus à son tour B^e de Courcelles et, une fois, en villégiature à Lion sur Mer; Paul Landrin est mort d'un phlegmon à la gencive en 1921, nous n'avons pas cessé depuis d'entretenir avec sa veuve des relations cordiales. Au Lycée j'ai aimé certains professeurs et je garde en mémoire avec reconnaissance leurs noms et leurs visages; le dernier a été Eclouard Lucas professeur de "l'usage", auteur des "Récréations mathématiques", mort accidentellement en 1891 pendant les grandes vacances.

(1) J'ai fait ma première communion le 1^{er} mai 1884; après avoir vu dans cette même église le 30 mai 1958 un prêtre qui m'a incidemment appris qu'une messe avait été chaque année à la mémoire des communicants de 1884, j'ai fait ma seconde communion à S' Eversm le 16 juin. Dans l'agenda qu'Auguste Poncar, a tenu jusqu'à très longtemps sans doute mais dont les pages non détruites par lui peu avant sa mort, débute

7
 Bachelier de Rhétorique en 1889, et sciences en 1890, classé en 1891 quatrième après le dernier reçu à l'X, rentré à Charlemagne au début d'octobre pour y faire une seconde année de Spéciales, je me suis vu, à la suite de démissions, le 26^h sur 269 entrés à l'École en première année; j'étais dixième à mon entrée en Seconde année et quinzisième à la fin de celle-ci; ce rang me permettant de choisir entre toutes les "Bottes", offertes sauf une (les mines) je choisis les Ponts et Chaussées qu'avait choisis mon camarade Suquet. Bien que, sorti troisième, il eût pu prendre les Mines; L'armée avait à cette époque un grand prestige ce qui rendait moins âpre la compétition pour les emplois civils (60 de mes camarades avaient d'ailleurs quitté l'X "petits chapeaux", au bout d'un an, afin d'entrer plus vite à l'École d'application de Fontainebleau). Mais ma carrière aurait pu être tout autre si la mort d'Edouard Lucas n'avait pas laissé son élève préféré (dont il aurait sans doute voulu, bien à tort, faire en 1892 un candidat à Normale), le br de suivre les sages conseils d'hommes d'expérience (M Cauvin, M Joussetin) que j'ai nommés déjà.

Après une année, pour moi sans intérêt comme sous lieutenant de réserve au 1^{er} Régiment du Génie à Versailles, ce qui ne valait de saluer le premier de l'épée le cercueil de Sadi Carnot déposé sur les marches du Panthéon le 1894, je revins habiter rue Commines une chambre indépendante contigue au salon de mes parents; mes trois années d'élève ingénieur se passèrent ainsi coupées par deux "missions" de vacances en province l'une à Bayonne l'autre à Marseille et en juin 1897 j'étais affecté comme "ingénieur ordinaire, à l'arrondissement de Privas que j'avais choisi qu'il me rapprochait de la Provence et aussi parce que la "fusion", dans l'ardèche entre les mêmes ingénieurs du Service des routes nationales et celui des chemins vicinaux (cette question était partout débattue avec des fortunes diverses selon les tendances politiques des conseils généraux) comportait d'appréciables avantages matériels, de l'ordre, pour moi, de 2 à 3000^f de plus chaque année. Et, ayant pris avec M Gros mon ingénieur en chef un bref contact que j'avais aussitôt senti plein d'espoir, j'épousais le 6 juillet, à l'Eglise des Blancs Mantraux, Rose Perrehugues, (sœur de l'un de mes condisciples de Charlemagne, fille d'un pharmacien décédé, originaire du Var et belle-fille du neveu de celui-ci portant le même nom et pharmacien lui aussi Rue Vieille du Temple) à qui j'étais en fait depuis longtemps fiancé.

Le 25 avril 1898, après d'affreuses souffrances, celle qui sur l'intervention d'un éminent chirurgien lyonnais, le D^r Polisson, appelé en hôte, avait mis au monde un bel enfant mort, succombait.

à une intoxication albuminurique (l'éclampsie) contre laquelle personne, ni son médecin traitant, ni sa mère présente, ni ses deux frères médecins, ni son beau père, n'avait songé à la prévenir par des analyses périodiques. Pendant ces trois jours deux âmes généreuses et très chrétiennes (M Gros et M^{me} Laulagnet, veuve d'un avocat et propriétaire de l'immeuble dont elle habitait le second étage, ayant loué le premier et le rez de chaussée à M Gros) s'étaient efforcées de soutenir la défaillance de celui qui attendait impuissant la fin du drame, lui épargnant les derniers épisodes; et lorsque, après l'inhumation à Hyères où j'avais retrouvé Auguste Pougan, je repris mon service, M. Gros et M^{me} Laulagnet me recurent avec une affection dont je n'ai rien oublié et m'encourageaient à vouloir revivre. Bientôt en sortant de leur maison, sur le Cours du Temple, j'allais voir passer devant moi, le beau et pur visage de la fille aînée du conservateur des hypothèques, nouvellement installée à Privas qui, avec sa sœur caquette, accompagnait leur mère en visite.

Le mariage eut lieu le 12 décembre 1899, mon père et ma mère y assistaient et c'était aussi pour moi une grande joie; mes deux témoins étaient mes collègues du Département, de Mollins de Louvres Delemer d'autrefois de promotions très voisines de la mienne. J'ai conservé précieusement écrit de sa main le texte de l'allocution que M Gros avait lue à la fin du déjeuner et qu'il avait ensuite, sur sa demande, envoyé à mon père; on n'aurait rien pu dire de plus émouvant avec plus de délicatesse.

Nous habitions une petite maison à l'extrémité du Cours du Temple, au Fond Point de l'asile interdépartemental d'aliénés; j'avais mes bureaux sur le Cours du Temple même pres que en face de ceux de M. Gros. Le service des routes me laissant quelques loisirs je les occupais de mon mieux; nous étions souvent invités et nous avons fait à Paris, chez mes parents qui s'étaient gérés pour nous recevoir, un bref séjour lors de l'Exposition de 1900; nous avons plusieurs fois été reçus chez M de Refuge, chez M de Sal. Mon camarade Delemer, ayant eu connaissance cette même année par son oncle Lermynck, conseiller général de l'Aisne, et grand "sucrier", d'un poste vacant à Soissons que sa parenté ne lui permettait pas d'accepter, me le signala et, au mois de Janvier 1901 nous partîmes par un jour rigoureux d'hiver, avec notre brave domestique "la vieille Anna", pour nous installer 27 avenue de la Gare dans une maison récente que son propriétaire n'était

par la mort de M^{me} Charles Seguin (dont j'avais ignoré l'existence) le 6 juin 1886 et se terminent le 5 déc 1912, on lit: "O Dieu 30 ma confession à Tournières" "novembre 2 ma communion, la première depuis environ 45 ans", "l'agenda est précieux aussi, par les dates qu'il donne au jour le jour sur nos voyages à Chindrieux et les menus événements familiaux".

pas jus qu'alors parvenu à louer, à cause de son architecture bizarre, et qu'il avait accepté d'ameubler pour me permettre d'y loger des bureaux en tout sol, de plain pied avec le jardin. Nous y sommes restés sept ans; j'ai été simultanément sous les ordres de trois ingénieurs en chef, un, le principal, à Laon M Limasset, pour les lignes "betteravières", à peu près toutes disparues aujourd'hui dont la construction allait commencer, un autre à Reims (M Bourguin) pour la Navigation sur l'Aisne et son canal latéral, un troisième à Compiègne (M Derôme puis M Dusureau) pour le Canal latéral à l'Oise; les relations les plus agréables et les plus sûres s'étaient très vite établies avec chacun d'eux; chacun avait accueilli notre ménage et non pas moi seul. A Soissons même l'usage était alors de "faire des visites", des relations s'étaient rapidement créées, superficielles avec quelques fonctionnaires, les officiers du 67^e, plus étroites avec un ingénieur récemment arrivé à la C^{ie} du Fay, M de Verges et surtout avec la famille de M Deriolaine, maître verrier à Vauxrot Conseiller général beau père du créateur et maître de la Banque de Soissons, M Delaby. Mes relations avec les descendants de M Limasset s'étaient puis se renouent à la première occasion, je vois très souvent M^{me} de Verges veuve, et M^{me} Louis Deriolaine veuve aussi; j'ai été l'un des deux exécuteurs testamentaires de M Delaby puis, en 1948 l'un des quatre exécuteurs testamentaires (donataires en outre de quelques uns de ses meubles et de ses bijoux) de Madeleine Delaby sa fille (!) Et c'est au 27 de l'avenue de la Gare que tout nés nos deux premiers enfants.

Mais M Emile Deriolaine dont une des lignes betteravières de mon service traversait la circonscription était catholique et "conservateur"; le député de l'arrondissement, personnage médiocre (on le disait marié à une danseuse de cirque) était "radical", et vraisemblablement franc mason, le Ministre Combes de fâcheuse mémoire, avait régné de 1902 à 1905 et son esprit ne s'était pas dissipé. Je fus appelé un jour chez le Directeur du personnel du Ministère des Travaux Publics Claveille ancien conducteur des ponts et chaussées issu de la politique anticléricalle mais, au demeurant, brave homme. M Claveille m'expliqua qu'on n'avait rien à me reprocher mais qu'il valait ^{mieux} pour moi, changer de poste, que deux étaient libres entre lesquels je pouvais choisir; le nom de mon "persécuteur", que j'oublie ici volontairement, n'avait même pas été prononcé. Aucun des deux postes ne me tentait. Mis au courant par M Limasset, M Dusureau me

conseilla d'aller voir M Descubes, alors ingénieur en chef adjoint de la Voie de la Compagnie de l'Est. Mon choix fut fait après une brève conversation avec M Descubes au cours de laquelle celui-ci m'avait demandé, notamment, avec un sourire, quelles étaient mes opinions politiques, ajoutant presque aussitôt pour m'aider à répondre : Poincaré sans doute ? Je fus donc autorisé à entrer en congé hors cadres à la Compagnie de l'Est en septembre 1908. Le député de Soissons m'avait rendu sans le vouloir un appréciable service.

Avant de reprendre ce qui est le véritable objet de ce Memorial, j'achève de dire ce qui concerne ma carrière. Ingénieur principal de la Voie à Broyes, où mon adjoint, M Babouret, devenu ensuite mon successeur, m'a appris une partie de ce que j'ignorais - de nos relations sa veuve malgré son très grand âge et sa fille n'ont pas plus que moi perdu le précieux souvenir - j'y ai connu, débutant Albert Caquot, qui, depuis a fait dans la Science appliquée une magnifique carrière ; appelé peu après les graves inondations de 1910 (et peut-être grâce à elles) à succéder à l'arrondissement de Paris à M Müntz, au moment où le quadruplement des lignes de banlieue venait d'être entrepris, collaborateur au service central de M Siegler de M Descubes et de M Henry, trois noms que garde fidèlement ma mémoire, nommé ni sans étonnement ni sans inquiétude adjoint au Directeur (en quittant le service de la Voie, j'avais demandé à M Descubes de m'y conserver une place) j'ai le 16 septembre 1921 succédé à M Têrardin, X de la promotion 1878, propriétaire de l'importante verrerie de Portieux dans les Vosges, qui se retirait. La "Grande Guerre", m'avait "maintenu à mon poste, comme tous les "affectés spéciaux" des chemins de fer, me donnant en outre le Commandement - peu dangereux - d'une Section de chemins de fer campagne chargée de l'exploitation dans la vallée de la Moselle d'un tronçon de ligne à voie normale, arraché aux allemands du début du conflit, et de deux funiculaires^{en}. M. Descubes m'ayant chargé de suivre l'exécution par les Sapeurs du 5^e Génie des multiples projets de lignes stratégiques, de gares régulatrices, de reconstruction d'ouvrages de truits dont il était l'auteur, j'avais, tout en continuant à m'instruire, traversé sans dommage et sans gloire une longue période d'épreuves si cruelles à tout d'autre^{je m'en souviens} replié avec le "gros du service central à Dijon en 1914 avant la bataille de la Marne, et sur le point de l'éche une nouvelle fois - après un peu plus de trois ans passés à Paris - à Bar sur Seine en 1918 (j'avais été chargé d'y préparer le "logement"). La paix revenue j'ai vu s'entreprendre et s'achever le grand travail un d'eux franchissait le col de Bussang, l'autre montait au Breitfirst.

Ma jeune fille, et avait fait danser chez son père alors ingénieur en chef des ponts le mariage d'Angèle fut un mariage "brillant" ; celui de sa sœur cadette l'était pour l'un, de 52 ans pour l'autre a montré que les deux ménages étaient des ménages nombre des exécuteurs testamentaires, et je n'ai pas parvenu à faire prévoir dans l'

11/

de reconstruction de la Gare de l'Est dont le maître d'œuvre était M. Descubes, homme éminent, d'une grande bonté et d'une haute droiture, mort en 1927 d'une tumeur cancéreuse quatre ans avant l'inauguration solennelle du 23 décembre 1931; M. Descubes avait pu toutefois assister le 7 juin 1926, dans le hall en cours de transformation, à l'exposition en plein air, en présence de M. Maréchal Joffre, de M. M. T. Herrick ambassadeur des Etats-Unis, de M. Painlevé Ministre de la Guerre et de M. de Monzie, Ministre des Travaux Publics, de la "décoration murale offerte à la France" "riche et noble par l'auteur, le peintre Albert Herter, en souvenir de son fils Eric" "tombé glorieusement au Bois Belleau devant Château Thierry le 13 juin 1918". J'ai gardé quelque fierté de m'être trouvé dès l'origine mêlé - par mes relations avec Jacques Leroux son beau-frère - aux nobles intentions d'un peintre, certes sans génie, d'une grande générosité de cœur. J'en garde une autre encore, toute différente, celle d'avoir voulu et fait réaliser par mon vieil ami Max Sainsaulieu, dans le domaine de Séricourt habité autrefois par Scitte puis par la famille du peintre provençal Louis Dauphin, une "maison de cure", modèle pour tuberculeux; cette initiative avait été accueillie avec le plus vif intérêt par le D^r Bidermann phthisiologue et médecin chef adjoint de la Compagnie et, si j'ai été conduit un jour à rectifier auprès de M. Narps alors Directeur de la Région de l'Est certaines erreurs de fait commises par le rédacteur anonyme (mais ne cessant d'être inspiré) de la "Vie du Rail", dans un article à la mémoire du D^r Bidermann, je conserve à celui-ci, pour de multiples raisons, une reconnaissance émue. La maison de cure de Séricourt a été inaugurée le jeudi 11 juin 1931.

La carrière que je viens de résumer et que m'avaient prédite certains de mes chefs de Sotthout sans m'en convaincre et sans m'en faire valoir l'ambition^(*) devait avoir bénéficié, à mes yeux, de circonstances, dont une au moins (les inondations de 1910) et peut-être aussi la Guerre, était imprévisible; elle avait bénéficié à coup sûr de tel défaut de comportement d'un de mes pairs, plus ancien que moi à la Compagnie où il rendait d'éminents services; aussi mon premier soin avait-il été, le jour même de ma nomination comme successeur de M. Fexard, d'aller m'excuser auprès de lui, d'être nommé "au bénéfice de l'âge"^(**) et jamais depuis aucune ombre n'a obscurci nos relations. J'ai donc eu depuis 1928 à diriger sous l'autorité d'un Président (M. Fomel, puis M. Renaudin, puis M. Marlio) et d'un Conseil à tous égards irréprochables, une "grande maison", dont la haute conscience était de tradition ancienne, où l'intrigue n'avait aucune place, très pénétrée de ses devoirs de réseau frontière face à l'Allemagne; un journaliste connu, Lucien Romier, avait écrit un jour en brossant

Un tableau sommaire et humoristique des différents réseaux, que celui de l'Est lui apparaissait "un tout net sans enlèvement", et de Monzie politicien sans vertu mais plein d'esprit, avait dit, paraît-il, à m. tiers, (messieur Président du Midi), qui le lui a répété, que le Directeur de ce même réseau était "un fil à plomb moral". J'ai reçu enfin à mon tour les décorations qui sont plus ou moins tôt attachées à certaines fonctions et leur ont fait perdre à peu près tout leur sens; Commandeur en août 1927 et sans me dissimuler que ce pouvait être une manière de paiement par le député de Belfort des petits services qu'il avait pu lui rendre le Directeur de la Compagnie de l'Est j'ai été sensible au geste de Cardieu ministre me téléphonant lui-même cette promotion que je n'avais pas sollicitée et à laquelle je ne songeais pas.

Dans la nuit du 23 au 24 décembre 1933, un horrible drame, la Catastrophe de Lagny, vint, par plus de 300 victimes, me plonger dans le deuil; le froid, un brouillard épais, la fragilité de voitures en bois dont on composait encore obligatoirement à cette époque les trains supplémentaires les jours de grande affluence, les témoignages de sympathie que je reçus, celui sur tout du Maréchal Lyautey m'écrivant le 25, "Je sais par une longue expérience quel souci intelligent de la bonne marche du réseau du bien-être et de la sécurité des voyageurs vous animez, et vous n'en devez que" "plus souffrir de ce qui est advenu du fait d'exceptionnelles conditions atmosphériques impossibles à prévoir", tout cela ne put m'empêcher de me tenir pour responsable comme le serait un général après une bataille perdue; j'offris ma démission au Président (Marlio) qui la refusa. Le 31 juillet 1935 je mettais fin, spontanément, à mes fonctions, à peu près à l'âge où mon prédécesseur et m. Weiss mon antéprédécesseur avaient renoncé aux leurs, donnant un exemple trop rarement imité. Au lieu de me laisser offrir un banquet d'adieu, comme l'avait fait m. Weiss, ou de me retirer sans me prêter à aucune manifestation collective, comme l'avait fait m. Tercardin, j'ai réuni dans la Salle du Conseil autour d'une coupe de Champagne pour leur dire adieu, mes collaborateurs et reçu des 22 plus hauts en grade un livre. M. Duchatel qu'une grave maladie de cœur avait conduit à se retirer prématurément avant moi, m'aurait probablement sans cette circonstance remplacé; c'est Pellarain un peu plus jeune qui assumera ma succession jusqu'à la création le 1^{er} janvier 1938 de la S.N.C.F.

Je reviens de la page 4 - Rien que dans les jeunes générations on ait parfois paru l'ignorer, nous avons été à l'origine d'un mariage de mes deux belles sœurs: Angèle Paris (la chère tante Felou de toutes natures) qui faisait chez nous à Soissons de fréquents séjours, à la fois de l'épouse Marcel Louis parie que l'oncle de celle-ci le charmant m. Piquier d'avait bien sué chez nos amis communs les Voisin (m. Voisin était fabricant à Soissons, avec sa femme des plus belles années, nous avons longtemps correspondu; m. Voisin était de plus un très proche parent de René Barth qui est mon collaborateur à l'Est et nous étions très amis) que sa femme très fidèle - Marguerite Paris (la "Barte" Ninie de tous jeunes et vieux) la épouse René Lecourt qui l'avait connue enfant à Guéret, parce que tous deux plus tard, à l'opéra, au Bal de l'X en 1902 ou 1903, il a croisé, reconnu, puis abordé une "dame d'opéra" jeune femme (c'est lui qui l'a dit le 10 décembre 1940) que, et chaussez à Guéret. Le métier de Marcel Louis ne permettait pas de dire que l'avantage; mais les deux familles étaient excellentes et une expérience de 40 ans n'est parfaite - (1) Mon rôle dans les Secours a été rendu difficile par le trop grand tribut de certains legs une interprétation équitable des clauses du testament -

Marie-Louise Joséphine Paris - deux prénoms d'impératrice, disait-elle par amusement - est née à Vully Place Municipale, chez son grand père paternel Nicolas Paris, "négociant", le 27 décembre 1876, de Marie Alice Esclavard, sans profession, âgée de 28 ans, épouse de Louis Paris; il semble donc que c'est chez sa belle mère Jeanne Broussouloux et non chez sa mère Elisa Ventéjoul qu'Alice Esclavard, qui le jour de son mariage, 20 mars 1876 habitait, d'après un autre acte, à Vully, 3 Rue de la Barrière, est venue faire ses couches. Elève studieuse chez les Sœurs de Nevers à Château-Chinon puis au Lycée de Guéret tout nouvellement construit dont plusieurs maîtresses devaient être "fraîchement émancipées, de l'Ecole normale de Sévres (elle correspondait encore bien après son mariage avec M^{lle} Cazadaban sa maîtresse préférée) Louise Paris ayant obtenu le 26 octobre 1893 un "Brevet de Capacité pour l'Enseignement primaire", s'en tint là, elle avait chez ses parents autre chose à apprendre. Son séjour à Paris chez M. de Refuge l'année de l'Exposition de 1889 dans un milieu de grande culture littéraire et artistique lui avait fait une vive impression, elle y avait retrouvé l'héritage de Refuge devenu plus tard Comte de Solms à la lecture elle mêlait un goût pour l'aquarelle qu'elle a conservé jusqu'à la fin. A Privas en 1898 elle était arrivée dans tout son éclat comme elle me le disait elle même, avec un sourire, lorsque 58 ans après je cherchais trop tard hélas! à recueillir de sa bouche quelques souvenirs précis. Notre voyage de noces sur la Côte d'Azur puis en Italie a été pour elle, si heureuse, et si peu gâtée jusque là par sa vie dans de lointaines petites villes de province, un émerveillement. A Privas puis à Soissons elle avait reçu l'accueil que lui méritaient son intelligence, son naturel, sa grâce dépouillée de toute "coquetterie", son charme. Attristée, avec moi, de n'avoir pas encore d'enfant et, très probablement, sur le conseil de sa mère à qui je me reproche aujourd'hui de n'en avoir pas témoigné plus vivement ma reconnaissance, elle se mit spontanément en 1903, à la clinique de la Rue de la Santé, entre les mains d'un chirurgien alors très connu (le professeur Poirier) pour une opération d'ailleurs peu grave suivie pendant plusieurs mois d'un traitement douloureux confié aux soins de notre excellent médecin le Dr. Noimant. Le 18 mai 1905 elle avait l'immense joie de mettre au monde notre première fille. Elle devait être dès lors une mère de famille parfaite qui eut la chance de nourrir elle-même, longuement, chacun de ses trois enfants, puis à mesure qu'ils grandissaient de leur ouvrir l'esprit et le cœur, de les suivre dans leurs premières études, les filles l'une après l'autre chez les Sœurs de la Rue Henner, leur frère à la pension paroissiale de la Rue Volanche, de les guider dans leurs lectures, de les suivre toujours de près sans chercher à les garder sous son aile. Maîtresse de maison, ne recher-

pour elle-même aucun succès facile, curieuse de tout ce qui touchait aux arts, à l'Histoire, à la nature, elle savait entretenir avec ses hôtes des conversations qui tant en l'intéressant, les intéressaient aussi, aux soins du ménage et des enfants, aux recettes de cuisine qui ne la laissaient pas indifférente, elle mêlait d'attentives lectures, des visites d'expositions, des leçons d'aquarelle (avec Claude Dauphin charmant aquarelliste gendre d'Adolphe Brisson mort très jeune tuberculeux). Nous avons ainsi passé après Privas, après Soissons, après Troyes, à Paris 9 Rue Moncey, puis 5 Rue Danton de longues années heureuses, et depuis 1914 Chindrieux était devenu, grâce à elle, une grande maison de famille. Des voyages nombreux mais toujours trop courts je le sens trop bien maintenant, en France (à Hyères une fois) en Italie, en Sicile, en Espagne, en Suisse, en Algérie, en Tunisie, en Grèce, en Angleterre, en Hollande (le dernier) la passionnaient; d'une inaltérable égalité d'humeur, n'exprimant jamais aucune exigence, s'intéressant à tout, elle était la compagne rêvée.

Notre vie familiale, intimement mêlée à celles de mes deux belles-sœurs dont aucun sentiment d'envie ne devait jamais nous séparer, s'était poursuivie, protégée; je l'ai dit déjà, par les circonstances: en 1914, à 42 ans alors que la plupart de mes contemporains "faisaient leur devoir", aux armées j'étais mobilisé théoriquement dans un des services de l'Arrière, et maintenant, en fait dans mes foyers; Chindrieux était pour les miens, très loin de la ligne de feu, un précieux refuge où j'ai pu les retrouver quelquefois et d'où ils ont pu sans encombre après la Bataille de la Marne me rejoindre à Dijon et de là rentrer avec moi à Paris; en dehors des périodes de vacances où nous étions de nouveau séparés, nous avons vécu ensemble Rue Moncey; les obus de la Berthas en mars 1918 les ont fait repartir en Savoie après quelques émotions et des descentes nocturnes dans la cave. En octobre les enfants rentraient en classe et le 11 novembre au milieu de cette inoubliable journée toute fleurie de drapeaux je conduisais les deux aînés, revenus précipitamment Jacques du Collège Rollin Yvergne de la Rue Hermer, sur la place de l'Opéra pour entendre Martha Ferval chanter la "Marseillaise". Le 17 Juillet 1925 Yvergne se mariait à la Trinité, à vingt ans, suivait son goût qui était aussi le nôtre, nous allions peu après nous installer pour beaucoup plus longtemps rue Danton. Tous profondément meurtris par la mort le 9 Septembre 1931 de Madeleine Lagoutte nous voyions avec espoir Jacques revenir des Etats Unis sur le "La Fayette", où il avait rencontré M^{me} Gwinn et ses filles, et son mariage à Chindrieux le 17 Juin 1933 nous ravissait. Et je donnais le 31 Juillet 1935 ma dernière signature rue d'Alsace

(1) Tout-il que je rappelle ici pour ceux qui n'étaient pas nés alors, qu'elle est mu-
nir, se pour avoir voulu éviter un groupe de femmes qui lui barraient la route. Elle a
peine, au cours de l'année suivante faire construire "notre caveau" dans la concession p.
dans le même cercueil. Sur la dalle de couverture en béton armé du caveau comme j'ai f.
une croix en pierre dure fournie par le marbrier de Culot; on ne pouvait à cette époque
maintenant du Cimetière où nous sommes allés deux si souvent.

où Jacques était venu me chercher et m'aider à sécher mes larmes. Nicole avait alors vingt cinq ans ; elle avait eu déjà et aurait encore quelques déceptions sentimentales ; née plus délicate que ses sœurs et frère un peu nerveuse parfois, hésitant peut être à confier assez tôt à sa mère ses soucis intimes, elle nous préoccupait. Une grave infection dentaire m'avait alarmé au point que je crus pendant quelques heures que nous allions la perdre. Nous avions toutefois fait tous les trois en voiture au cours de l'été 1938 un pèlerinage dans l'ardèche, et elle m'accompagnait à Paris pour quelques heures ce jour du 14 sept 1939 qui m'a vu le jour que je devrais le lendemain entrer à l'Hôtel Dieu de Beaune où j'ai été resté près de trois mois. La mobilisation de Jacques en Alsace pendant la "drôle de Guerre", son brusque rappel le jour même de son arrivée, permissionnaire au Cap Ferrat où nous étions tous réunis, sa vaillante "retraite de combattant", l'"exode", au cours duquel Nicole quittant Yvonne et sa caravane s'était un peu égarée, les jours passés à Chindrieux sans nouvelles de Nicole ni de Jacques, l'apparition de celui-ci en civil dans l'entrebaillement des persiennes de la Salle à manger de Chindrieux, sa mère s'épanouissant presque de joie en allant sur le seuil à sa rencontre, tandis que Naney restait très calme d'apparence, mes voyages à Paris pour conclure la location à Culot, dans la maison Barbier, de la boutique qui allait devenir "Le Carrefour", auparavant nos émotions à l'arrivée des Allemands sur la rive droite du Rhône, la fusillade derrière la barricade qui barrait la route, notre séjour plusieurs nuits dans la cave du château de M^{me} de la Vallée, - tout cela s'était apaisé peu à peu dans le calme relatif où nous vivions "en zone libre". Un ausweis assez régulièrement renouvelé (il ne l'avait pas été (et j'en garde le regret) lors des obsèques de M. Latour) me permettait de maintenir un lien avec Paris et la "zone occupée".

Et à la fin de septembre 1942, laissant Nicole seule à la maison, nous allions par le train à Fleaux voir Manilève, encore assez mal remis des suites de six mois passés comme prisonnier en Allemagne (du 15 mai au 30 novembre 1940).

Le dimanche 4 octobre, ayant achevé, - sans le moindre pressentiment - de déjeuner dans le train de retour, nous descendîmes vers 3 heures après midi à la gare de Culot ; le Curé de Chindrieux l'abbé Charavel et le Docteur Eiler nous y attendaient. Quelques mots suffirent : Nicole était morte !⁽¹⁾ Aujourd'hui encore, après quinze ans et demi, ce samedi 8 mars 1958 qui termine la semaine au début de laquelle je me suis recueilli, tout seul, le lundi 3 pour le quarante huitième anniversaire de sa naissance, les larmes m'ont entraîné à m'interroger

16 Silencieusement, celle qui l'avait mise au monde à Troyes le 3 mars 1910 a supporté la terrible épreuve. Mais l'année dernière un incident fortuit m'a fait découvrir, dans un placard de sa chambre à Chis d'œuvre, le gros cahier que Nicole avait acheté "le jour de ses dix-huit ans, avec 10^{fr} prélevés sur le cadeau d'anniversaire de papa"; Nicole projetait d'y écrire "un peu de tout", et les derniers mots qu'elle y a écrits sont datés de janvier 1930. Sa mère l'a repris le mercredi 3 mars 1943. "Ma chérie, j'attends" "ce jour là pour commencer ce journal : ton anniversaire, trente-trois ans!" "Quelle journée poignante pour ton père et pour moi, ce matin à la messe" "aux repas, et ce soir..." Et le 31 octobre suivant elle écrivait: "La tombe est terminée, une simple dalle⁽¹⁾, elle sera pour tous les trois; qui de nous deux y entrera le premier? Je ne recule pas devant l'échéance" "puisque c'est pour te retrouver... Mon Dieu, donnez-moi le courage" "nécessaire..." et, le vendredi 3 mars 1944: "Nous pleurons tous les deux ce matin en montant la côte pour aller entendre la messe, j'ai" "communiqué, c'était ton anniversaire ma chérie et tous les souvenirs" "d'il y a trente-quatre ans se pressaient pour nous... La sœur Gilbert" "pleine d'expérience... il semblait que tu protestais d'être desconnue sur" "la terre Et jusqu'à l'heure de la mort, ma chérie, je n'ai jamais été" "rassasiée de tes beaux yeux noirs; ils sont fermés à présent pour toujours".

Et c'est peut-être mieux ainsi. Le grand dispensateur de nos joies et de nos peines aura voulu lui épargner l'amertume d'une vie qu'elle aurait pu juger gâchée, si elle n'avait pas fondé un foyer.

Sa mère lui a survécu quatorze ans; elle m'avait laissé aller seul à Barone au centenaire de l'Hotel Dieu, parce qu'il lui semblait "trop égoïste et trop douloureux de jouer sans elle de ces fêtes"; mais la vie a repris lentement, la blessure ne s'est pas fermée, elle est devenue moins brillante, plus rien n'a été écrit sur le gros cahier d'écritures après le 3 mars 1944. Elle a eu pour moi quelques craintes: le bombardement anglais sur Calor où je me trouvais au moment de la chute des bombes, la réquisition brutale par les gens de la "Résistance", de deux fûts d'essence que j'avais dissimulés au fond d'une cave, en ayant déjà de bon gré donné quatre, et qu'une dénonciation a fait découvrir (les allemands en 1940 s'étaient bornés à me prendre, en mon absence, une caisse de Champagne et, après 1942, lorsque la "zone libre", avait cessé de l'être, aucune visite n'était venue troubler votre repos). Jacques et les siens étaient à l'abri en Amérique, j'allais régulièrement à Paris aux réunions de la Thomson (où Betoul m'avait demandé d'entrer vers 1938) après la Victoire des alliés nous sommes rentrés à Paris

est morte d'une fracture du crâne, étant tombée de bicyclette à la sortie de la grand... Elle a été inhumée tout d'abord dans le caveau de nos voisins Queniet, j'ai pu, non sans mission perpétuelle de la famille Malliand dont les restes ont été, devant moi, rassemblés, j'ai pu faire sceller, au droit de la partie de ce caveau qui doit nous recevoir tous les trois, l'aque sortier à un "monument", et cette simplicité convenait à notre tristesse; je vais seul

5¹⁷

Jacques est venu des Etats Unis une première fois seul arrivé au Hâre sur l'Indochinois à la fin de septembre 1945, chargé d'expériences multiples sur l'industrie du pétrole qu'il avait approfondie, il avait en outre avec l'aide de l'industriel La France et aussi, je crois, de Maurice Partiot, et non sans une certaine résistance de l'administration ^{fait construire} un canon - plus exactement un affût de canon qui permettrait de tirer dans tous les plans et sous tous les angles, et ce canon avait fait des tirs réels en juin 1944; reparti en décembre sur le Roy James Cole par Bordeaux où j'en avais accompagné et qui lui avait valu avec d'autres passagers dont J.P. Sartre une traversée pleine de pittoresque et certainement aussi d'émotions, il était revenu une seconde fois seul encore en décembre 1946 débarqué à Cherbourg où j'étais allé l'attendre à l'arrivée de l'Ile de France, et était reparti le 25 janvier par avion, son ami de Montricher voyageait avec lui et nous étions allés M^{me} de Montricher et moi le voir s'enrôler à Orly, émus sans trop nous le dire, l'un et l'autre; j'étais enfin allée les chercher tous de retour, à Rotterdam le 23 mars 1947. Les années scolaires à Paris de nos petites filles débutaient par celle de Marie Claire 1946-1947, vinrent ensuite Mircille, Dominique et les fins de semaine Bernadette, Louis de St Germain en Raye venait retrouver l'une ou l'autre de ses sœurs le dimanche, avant de recevoir à son tour notre pensionnaire.

Le Congrès des Chemins de fer qui, sous le prétexte que m'en donnait la présidence de la petite Compagnie d'intérêt local de la rue de M^{me} Mesnil, me comptait parmi ses membres, nous avait permis tous les deux (comme autrefois à Rome en 1922) à Lucerne en juin 1947 et de nouveau, à Rome en 1950 de faire un paisible séjour.

En décembre 1949 le samedi soir 10 pour nos "noces d'or", nous réunissions à table nos enfants, nos petits enfants et le ménage écarré; ce qui a été ce soir là dit par les uns joué par les autres je le garde précieusement dans nos archives.

Le lendemain dimanche tous nos proches de Paris et quelques amis (Mamie Lèze Landrin, Doriolaine) se rassemblaient autour d'un goûter; sur la photographie prise avant leur arrivée, nous sommes à peu près tels, il me semble, que nous étions quelques années auparavant, elle assise moi debout; et le lundi matin 12 vrai jour anniversaire nous allâmes à la messe à St Séverin. En 1953 nous faisions en Hollande un très court et très agréable voyage. Je regardais ma compagne de tant d'années, elle s'alourdisait peut-être un peu, ses beaux d'argent ^{cheveux} s'argentait davantage, mais elle était toujours la même, et lorsque le soir de décembre 1952 où avaient été fêtés mes quatre vingt ans, nous nous étions retrouvés seuls, voulant oublier un instant le 14 octobre 1942, elle m'avait dit que venaient de s'écouler "cinquante trois ans de bonheur".

Mère, elle avait su, après les avoir nourris de son lait, élever ses trois enfants; belle mère elle était restée toujours dans son rôle, sans aucun mépris, il est vrai, tout ce rôle lui était rendu facile, grand mère elle s'est intéressée constamment, de très près, à ses petits enfants, et, lorsque, l'un des derniers jours de juin 1956, revenant d'une promenade au Bois en voiture (qui était hélas! une promenade d'essai en vue de la course à faire bientôt jusqu'à la gare de Lyon) nous nous étions arrêtés devant la maison du Boulevard Ennoble Augier où arrivaient en même temps que nous ^(arriver) nos petites filles, elle avait su les appeler, près d'elle et leur sourire.

Elle n'est devenue vieille que le 30 décembre 1953 à soixante dix sept ans. Ce jour là, tout d'un coup, alors qu'elle s'installait devant la table de notre table à manger pour envoyer, à Vieux Moulin, un des "Christmas", destinés par Dominique, sa main n'a pu tracer que des lettres informes. Je regarde en ce moment, une fois de plus, ce "Christmas" à travers mes larmes: elle n'a exprimé aucune émotion apparente se bornant à dire: "C'est le commencement de la fin, je ne peux plus écrire". Nous sommes allés quand même à Bouen le lendemain. Ayant recueilli de divers côtés des paroles rassurantes j'ai presque cru que ce qu'on appelle, paraît-il, d'un terme bizarre, de l'aphasie de l'écriture était un accident, une sorte de blessure au cerveau qui pourrait se cicatriser et je me suis appliqué à la réduire, peu à peu, les mots dictés et épelés ensuite par elle lui revenaient. Aucune autre forme de paralysie ne s'étant produite j'ai cessé d'écrire sur le cahier où j'avais noté ces premiers symptômes et l'année 1954 s'est écoulée ainsi tout entière avec quelques visites du Dr Bouttier avant et après les vacances et d'assez nombreux médicaments. Le 17 novembre nous dîna à Sèvres chez le Dr Bourdier (j'ai su depuis que la femme et lui l'avaient trouvée moins vivante). Pour ne pas lui imposer la fatigue d'un long voyage et aussi dont la crainte de ne pouvoir l'ins taller convenablement à l'hôtel je suis allé seul le 2 janvier 1955 à l'émouvante cérémonie au cours de laquelle Marie Claire, au Rubet, a renouvelé ses vœux; je savais d'ailleurs et le lui'avais dit que Marie Claire la verrait ensuite quelques jours à Paris avant de repartir pour le Brésil. Bientôt des signes allaient apparaître; à l'instigation des Lecourt, Marie Claire venant de partir, nous consultâmes de Dr Plat, cardiologue réputé, paraît-il, une première fois le 2 février une seconde fois le 25 mars, la médication prescrite très semblable à celle du Dr Bouttier avait rétabli le rythme du cœur mais les troubles circulatoires s'accroissaient et le Dr Plat ne m'avait pas dissimulé qu'une "guérison" était impossible; et le 31 Mars la malade descendit de voiture devant le Dr de la rue Georges Mandel où nous allâmes dîner. S'écroulait brusquement sur le sol épuisée qui conduisit à la porte cochère, sans que j'aie pu faire.

P.S. Dans les pages de ce Mémorial il y a peu de chose sur les deux grandes guerres mais j'ai consacré de nombreux chapitres à la seconde que j'ai traversée en simple spectateur. Il y a peu de chose aussi sur une carrière à laquelle je me suis consacré tout entier pendant 37 ans de vie active dont 27 à la Cie de l'Est; de plus nombreux détails

quoique, tout près d'elle un geste pour la retenir; l'arcade sourcillière avait porté et, signe bien plus grave elle ne s'était rendu au cun compte de sa chute, affirmant aussitôt relevée qu'elle avait simplement fleuri de la tête la grille d'entrée de l'immeuble.

J'ai recommencé à prendre des notes; je viens de les relire; température perso toute malgré les antibiotiques, somnolences prolongées, indifférence apparente à tout et à tous, fréquentes interventions la nuit de l'infirmière de garde (une de celles qui avaient soigné Simone Tirette) confusion de mots (je le pensais tout au moins) quand elle disait un matin à son réveil: "où est papa...?" et un autre jour, pendant notre déjeuner: "Est-ce que maman ne doit pas venir aujourd'hui?" Puis une alcoolémie s'est produite et j'écrivais le dimanche 24 avril que nous avions ensemble le matin regardé sur l'écran la "messe à l'envers", commentée par le P. Roguet et fait l'après-midi des projets pour Chindrieux avec "une dame de Compagnie", et peut-être aussi "un gardien de propriété".

C'est un autre projet que j'ai voulu et pu réaliser dans les semaines suivantes au prix de courts et nombreux voyages que mon inquiétude n'a pas toujours supportés aisément: afin que ma malade n'ait en aucun cas à devoir monter un étage j'ai amené un cabinet de toilette dans la véranda, un water closet dans la cuisine et fait de la bibliothèque une chambre à coucher. Le 9 juin nous avons en voiture fait aux Andelys le pèlerinage qu'elle désirait depuis quelque temps y faire - comme si elle avait pressenti que ce serait le dernier - et le 28 juin nous débarquions sans incident à la gare de Calvados tandis que la Citroën amenait à Chindrieux la "gouvernante", embauchée depuis le 12 mai. Cette année là encore l'été se passerait dans le calme sinon sans inquiétude; c'est ce que j'ai noté rétrospectivement en reprenant mon carnet le 2 février 1956: "présences habituelles des enfants et petits enfants complétées par celle des deux filles de Mireille dont nous avons eu la garde pendant quelques jours; nous avons pu faire tous les deux dans la Citroën une promenade à Yenne et une autre (avec Bruno) à Belley et nous étions rentrés à Paris le 20 septembre. Contrairement à la tradition antérieure nous n'avions voulu aller ni à Vieux moulin à Noël ni à Beaune le 1^{er} Janvier, les visites, me rappelle mon carnet, étaient toujours bien accueillies (celle de M^{me} Lebert l'avait je m'en souviens, beaucoup amusée, les absences, étaient rares et brèves et la malade en souriait.

En mars la situation s'est de nouveau aggravée. Marchal "éminent professeur", appelé par le D^r Bouittier que cette situation inquiétait peut-être plus qu'il voulait le montrer, a jugé que je pourrais garder ma malade "3 ou 4 ans", encore! J'ai accepté cette illusion; mais la "pleurésie

cardiaque" diagnostiquée peu auparavant faisait apparaître la nécessité d'une ponction douloureuse; un mieux l'a évitée, sans toutefois que le déclin de la conscience, que je notais le dimanche de Pâques 1^{er} avril, s'atténue. Pour tromper mon angoisse de tous les instants, j'ai fait et refait de mes mains "l'objet mystérieux, dont le nom l'avait distraite, puis une chaise longue transformable en fauteuil roulant qui devait lui servir à chindrieux sur la terrasse et dans l'allée des Dominicains dont le nivellement sommaire devait être en cours!" En mai, les somnolences étaient moins longues, j'ai repris mes essais de lecture (j'en ai conservé les traces) puis les inconsciences ont reparu accompagnées de scènes presque violentes dont la pauvre Dominique était le témoin attristé; calme le jour la malade refusait de se coucher le soir, réclamait deux petits sacs dans lesquels elle avait entassé pêle-mêle des objets de toilette et du linge de rechange, essayant d'ouvrir la porte du palier pour sortir; il fallait la supplier de se laisser déshabiller et mettre au lit; elle repoussait la prière, et me dit une fois que j'étais mal venu à l'y engager; bien que la sachant irresponsable, ces violences verbales où je ne pouvais pas la reconnaître me déchiraient; elles cessaient lorsque vers la fin de juin je pus lui faire comprendre que nous allions bientôt partir pour la Savoie, et le 28 juin, la "Bucik" de Jacques nous conduisait, en passant par la cour de la Poste, à quelques mètres du compartiment qui nous avait été réservé.

À chindrieux les premières semaines de juillet auraient presque pu, tant elles étaient calmes, me donner l'espoir d'un surdès; le mercredi 25 nous avions fait encore une courte promenade jusque aux fleurs qui commençaient à sortir devant le maison ferrière, elle s'était étendue ensuite sur sa chaise longue tandis que je m'asseyais à côté d'elle et Yvonne nous avait photographiés. Le lendemain, brusquement, sans cause apparente, elle avait une forte fièvre; couchée elle ne devait plus se relever. J'ai noté, jour par jour, presque heure par heure tous ses gestes et tous les efforts pour tenter de recueillir encore d'elle quelques signes de tendresse: je les garde dans mon cœur. Le 1^{er} septembre à 17h 40 le sien a cessé de battre. Je n'ai pas eu à lui fermer les yeux qui étaient déjà clos. Elle est morte là où elle des avait certainement mourir, ayant vu dans ses derniers jours et reconnu, j'en suis sûr, tous ceux qui elle aimait et qui ont prié ardemment pour elle. Dans la tombe où elle repose j'entrerais bientôt le dernier. Que Dieu me pardonne mes fautes, et, si telle est sa volonté, comme l'enseigne l'Eglise, qu'il me donne l'immense joie de revivre un jour, de la revoir et de l'aimer encore.

P. Riboud

13 Mars 1958

Il ne s'en est pas souvenu une seule fois]

auraient manqué d'intérêt pour ceux à qui j'ai surtout pensé en écrivant le m. moral. Si toutefois ils lisent une lettre de m. Bouvier, veuve d'un de mes anciens chefs à Reims, que nous avons conservée, ils y verront l'annonce de ma promotion future et je garde en mémoire ce qu'a dit au Conseil de l'Est. M. Gerardin mon prédécesseur, mettant à la direction de la Compagnie "entre des mains sûres et jeunes,"



César Riboud 1820-1905
mon grand-père

Yv. Le Couy

On opère tous les Jours
et par tous les temps.
de 7 h^{res} du matin à 7 h^{res} du soir

dans un pavillon neuf

THAÛST - DODERO

Photographe, en tout genres

1857

Rue de la Préfecture 9.

Le neuvième jour du mois d'août
de l'année Mil-huit-cent-cinquante-un
(C. Riboud)

Daguerreotype de César Riboud que j'ai sommairement
collé en en conservant le vieux cadre. Sa date 1851 est
écrite de sa main et la signature identique à celle qu'il mettait
encore cinquante trois ans plus tard au bas de ses lettres.

Lyon, le 2 Janvier 1847

7^e DIVISION
MILITAIRE.



ROYAUME DE FRANCE.

DÉPÔT DE RECRUTEMENT ET DE RÉSERVE
du département d'*Alphonse*

CONGÉ DE LIBÉRATION.

PLACE
d'*Lyon*.

NOUS, soussigné, Commandant du dépôt de recrutement et de réserve du département d'*Alphonse*, DÉLIVRONS
le présent Congé de libération au S^r *Riboud* *Joseph César, jeune* né le *20* *Janvier* *1840*,
et de *Marie Claudine*, domiciliés à *Lyon*, canton d'*Lyon*, département d'*Alphonse*,
à *Lyon*, canton d'*Lyon*, département d'*Alphonse*, cheveux *bruns*, sourcils *châtain*, yeux *bleus*, front *ordinaire*,
nez *droit*, bouche *ordinaire*, menton *droit*, visage *ovale*,
taille d'un mètre *65*
millimètres, profession de *ouvrier*, dernier domicile à *Lyon*,
à *Lyon*, à D^r *de la rue* *Contracté* *marriage*,
inscrit comme *jeune folie*,
le temps de service exigé par la loi le *31* *décembre* *1847*
Fait à *Lyon* le *31* *décembre* *1847*

Vu et vérifié:
Le Sous-Intendant militaire,
M. L. L.

APPROUVÉ:
Le Lieutenant général,
L. L.

Vu:
Le Maréchal de camp,
M. L. L.

Le Commandant du dépôt,
M. L. L.

INDICATION DES SERVICES OU DE LA POSITION DANS LA RÉSERVE.	CAMPAGNES ET BLESSURES.
<i>Donné à la loi du 21 Mars 1840 N° 539 de la loi de Ouvrière 7. Alphonse. Laisse dans des foyers Comme ouvrier de famille. Libéré définitivement ... 31 décembre 1847</i>	<i>Aucune</i>

p 42 (9) congé de libération de César.jpg

POLICE GÉNÉRALE
DU ROYAUME.

Passe-Port

à l'Intérieur,
valable pour un an.

DÉPARTEMENT
du Rhône

SOUS-PRÉFECTURE
d

COMMUNE
de Lyon.

Registre 501
26. 193.

SIGNALEMENT.

Âgé de 50 ans.
taille d'un mètre
64 centimètres,
cheveux châtains,
front rond
sourcils châtains,
yeux gris-bleu.
nez moyen.
bouche moyenne.
barbe blonde.
menton rond.
visage ovale.
teint coloré.

SIGNES PARTICULIERS :

Signature du Porteur :

E. Riboud



Passe-port à l'Intérieur,
valable pour un an.

Nous Maire de la ville de Lyon.

Invoions les autorités civiles et militaires à laisser passer et
librement circuler de Lyon, département
du Rhône à Coulon, département
du Nord.

Le S. Riboud, f. r.

profession de conducteur de travaux.
natif de Lyon, département du Rhône
demeurant à Lyon, rue de Yarente 21.
et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Delivré sur attestation.

Fait à Lyon,

le 2 septembre 1850

Le Maire de Lyon.



Breva

Prix du Passe-port : DEUX FRANCS.

VILLE DE LYON.

N° 2026

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

1^{er} CANTON.

4^{me} SÉRIE.

Elections à l'Assemblée Législative.

NOTA. — Sera puni de l'emprisonnement et d'une amende : 1° celui qui se sera fait indûment inscrire sur les listes électorales ; 2° celui qui, déchu du droit de voter par suite de condamnation judiciaire, faillite, etc., aura voté en vertu d'une inscription antérieure ou postérieure à sa déchéance ; 3° celui qui aura profité d'une inscription multiple pour voter plus d'une fois.

(Art. 98, 99, 100 et 101 de la loi du 19 mars 1849.)

CARTE D'ÉLECTEUR *

Maison Bassot, quai d'Occident, premier hôtel

Le 8 Juillet 1849, à huit heures du matin.

Le Citoyen *Triboulet y. César*
rue de Sarron N° 22

Lyon, le 20 Juin 1849.

Le Maire de la Ville de Lyon,

Reveil

Lyon Imp. Nigon, rue Chalamont.

- 13 -

POLICE GÉNÉRALE.

(P. I.)

PASSE-PORT

à l'Intérieur,
valable pour un an.

DÉPARTEMENT

d *Loire*

SOUS-PRÉFECTURE

d *Loire*

COMMUNE

d *Loire*

Registre *A*
96° 541

SIGNALEMENT.

Âge de *30 ans*
taille d'un mètre *64* centimètres.

cheveux *châtain*
front *ron*
sourcils *châtain*
yeux *bleus*
nez *droit*
bouche *droite*
barbe *châtain*
menton *ron*
visage *ovale*
teint *clair*

SIGNES PARTICULIERS :

3

Signature du Porteur :



EMPIRE FRANÇAIS.

Passe-port à l'Intérieur,
valable pour un an.

Monsieur Gaspard de la Tour

Invitons les Autorités civiles et militaires à laisser passer et
librement circuler d *à St Etienne* département
d *Loire* à *St Etienne* département
d *Loire* à *St Etienne* département

L. P. Riboud est

professeur d'emploi à *un chemin de fer*,
né à *Lyon* département d *Loire*
demeurant à *St Etienne*
et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Délivré sur demande

Fait à *St Etienne*, le *25* *7* *1853*.



Impr. du Passe-port : DEUX FRANCS.

Le Préfet de la Loire
Le Secrétaire Général

W. M. M. M.

VILLE DE LYON

ÉLECTIONS DU CORPS LÉGISLATIF

Dép^t du Rhône. — 2^e Circonscription électorale CINQUIÈME CANTON

5^e Arrondissement

CARTE D'ÉLECTEUR

1^{re} SECTION, assemblée à l'Ecole des Frères, rue Saint-Pierre, à Vaise,

Le Dimanche 31 mai 1863, de 8 heures du matin à 6 heures du soir,

COMMUNE D'OUTRE-FUREN

Sections des Conseillers Généraux et d'Arrondissement

CARTE D'ELECTEUR.

M^r Riboulet Joseph
Mayoux Berard

Assemblée aura lieu le dimanche 31 juillet et Dimanche
Août 1863, à 8 heures du matin à la Mairie.

M^r le Maire d'Outre-furen.
Pichon, com. municipal.

DOMICILE.

9. Le Vais, 36

Le Maire,
ANT. BESSON.

de la Section.

DATE
DE LA NAISSANCE.

1820

QUALIFICATION.

Cup^t ch^{re} de fab^{re}

DEMEURE.

rue Bégout 14

Signature de l'Électeur.

J. Riboulet

Fait à Paris, le 22 septembre 1870.

Le Maire,

MOTTE

L'Électeur apportera son bulletin préparé en dehors de l'assemblée. Ce bulletin sera sur papier blanc, et sans signe extérieur.

Cette Carte devra être conservée par l'Électeur.

-17-





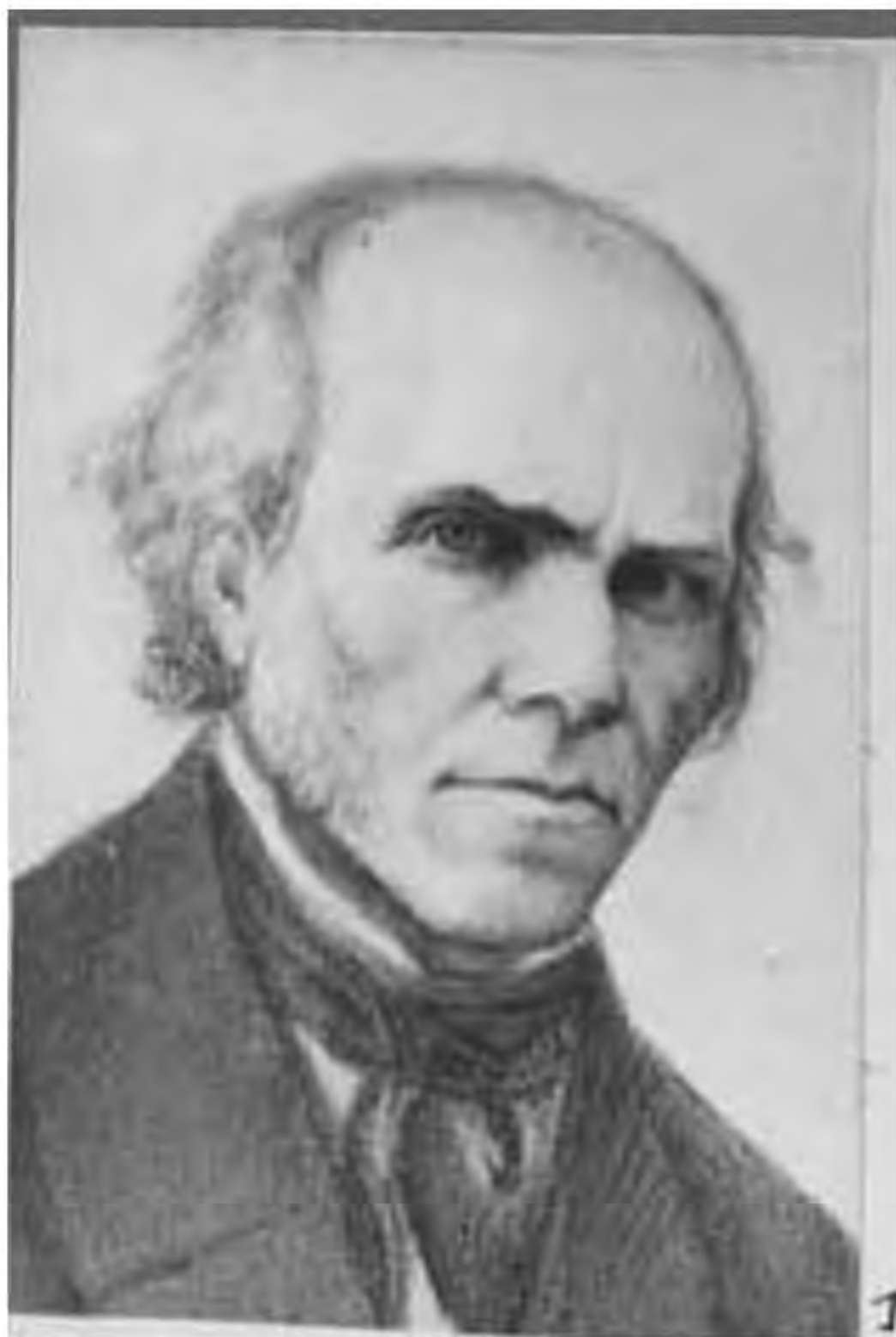
Quincy, 25 novembre 78.

Mon cher César

Je n'essierai point de vous donner des consolations à propos d'un malheur qui n'en comporte pas. L'arrêt de l'enfant est d'autant plus cruelle qu'elle semble plus contraire aux lois naturelles, et les regrets qu'elle laisse sont longs à disparaître. On se résigne à perdre une personne âgée, si grande que puisse être l'affection qu'on lui porte, parce que la mort est le terme fatal auquel aboutit toute existence qui se prolonge régulièrement, mais devant le cercueil d'un enfant on reste accablé de douleur, et on se demande où est la justice et la logique des choses qui se passent en ce monde. Il vous reste heureusement un second fils sur lequel vous pourrez reporter votre tendresse et vos projets d'avenir.

Mais sans qui, et sur quelquefois ses enfants malades et qui a tremblé à l'idée de les perdre, me charge de vous dire qu'elle prend une part bien vive au malheur qui vous frappe. Mon frère s'est déjà reparti pour l'Algérie.













← 5 →

















9 10



15



16



11



12



17



13



14



18



19



1. Simon Ruchonnet ou Mathieu Rebond
2. Jules Seguin
3. Auguste Loncin
4. Marc Seguin
5. Albin Eckhardt
6. Louis Paris
7. Jules Chavange
8. César Riboud
9. Louis Paris
10. Paul Riboud
11. Angèle Paris
12. Marcel Louis
13. Marguerite Paris
14. René Lacout
15. Yvonne Riboud
16. Louis Noël Sadour
17. Nancy Fournier
18. Jacques Riboud
19. Nicole Riboud











p 51 (25) 13 Marguerite Paris.jpg

















Bourg le 2 Janvier. 1900.

Mes chers enfants,

Notre lettre de Bourg le 20 ne
vous est parvenue qu'hier soir
et par conséquent ma réponse
n'a pas pu partir par le courrier.

Vous avez bien fait de rentrer
chez vous deux jours plus tôt.
Par cette circonstance que nous
n'étions plus à Lyon, il n'y
avait rien qui pût nous y retenir,
et nous avons les yeux de plus
en plus besoin de regagner notre
gîte.

Mais nous n'étions pas heureux
d'apprendre que malgré les
longues courses que nous avons

faites nous restiez chez nous
bien, partant, dans les deux.

Continuons, mes chers enfants,
à nous bien porter c'est le
plus grand plaisir que nous
pouvons nous faire.

Notre mari, mon cher Pierre,
et bien plus étourdi qu'il ne
le paraît, il m'a donné des
adresses auxquelles j'ose bien
t'adresser, conformément pour lui-même
et je crois bien qu'il a récemment
retiré les lettres qui j'ai envoyées
à écrire. Ce qui me fait dire
cela c'est qu'il ne répondait pas
du tout à ce que je lui demandais.

Mais nous avons reçu, mes chers
fils, les vœux de tant de
famille, ce qui nous a fait
grand plaisir, j'en suis sûr.
Très gentille M^{lle} Joseph qui
nous a écrit une gentille petite
lettre dans laquelle elle nous
insiste, très chaleureusement,

Mais nous avons reçu en la même lettre à nous donner

Je t'ai écrit un bonjour et t'ai dit que j'étais bien et que j'étais content de te lire. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu fatigué et que j'avais besoin de repos. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu triste et que j'avais besoin de te voir. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu amoureux et que j'avais besoin de toi. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu étonné et que j'avais besoin de te parler. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu inquiet et que j'avais besoin de te rassurer. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu heureux et que j'avais besoin de te remercier. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu triste et que j'avais besoin de te voir. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu amoureux et que j'avais besoin de toi. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu étonné et que j'avais besoin de te parler. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu inquiet et que j'avais besoin de te rassurer. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu heureux et que j'avais besoin de te remercier.

d'aller passer une partie de l'été au château de Fontaine. A Escoubert, tant est en désarroi à cause des grèves, on y charite la Carriacole et l'on y promène le drapeau rouge. Il y a même dit même que l'on a menacé d'incendier les usines. J'aime à penser qu'elle s'exagère la situation.

A Stencher ils vont bien, mais ce pauvre bust qui s'est fait en ditant de reins doit il souffrir beaucoup et qui le tient au lit. Ah après cela il n'y a aucun danger nous dit on.

Mais alors, bien, mon cher, continue ton petit bonhomme de chemin mais il va de mieux en mieux. Mais nous remercions bien, mon cher, de nos bons souhaits et croyez que de notre côté nous faisons des vœux pour votre bonheur, en particulier je souhaite à Paris une bonne nuit de l'année. C. Pichard

Mon cher Paul

Qui est en bien la même prairie que moi; De bon matin j'estais réveillé je te voyais tout petit venir en chemise; mais tu n'es pas venue, c'est moi qui t'ai remplacé. Je vais doubler la bonne année à papa dans mon plus simple costume. J'espère que d'ici pas trop long-temps tu gasilleras les joies que tu nous a données quand tu étais petit, je te le souhaite de tout mon cœur. J'espère que Louis sera de même avis, en attendant que la mère annonce cette bonne nouvelle, je vous embrasse bien. Amicalement V. et les Dames

Notre mère J. P. Pichard
J'ai toujours aimé ces deux





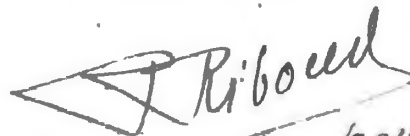




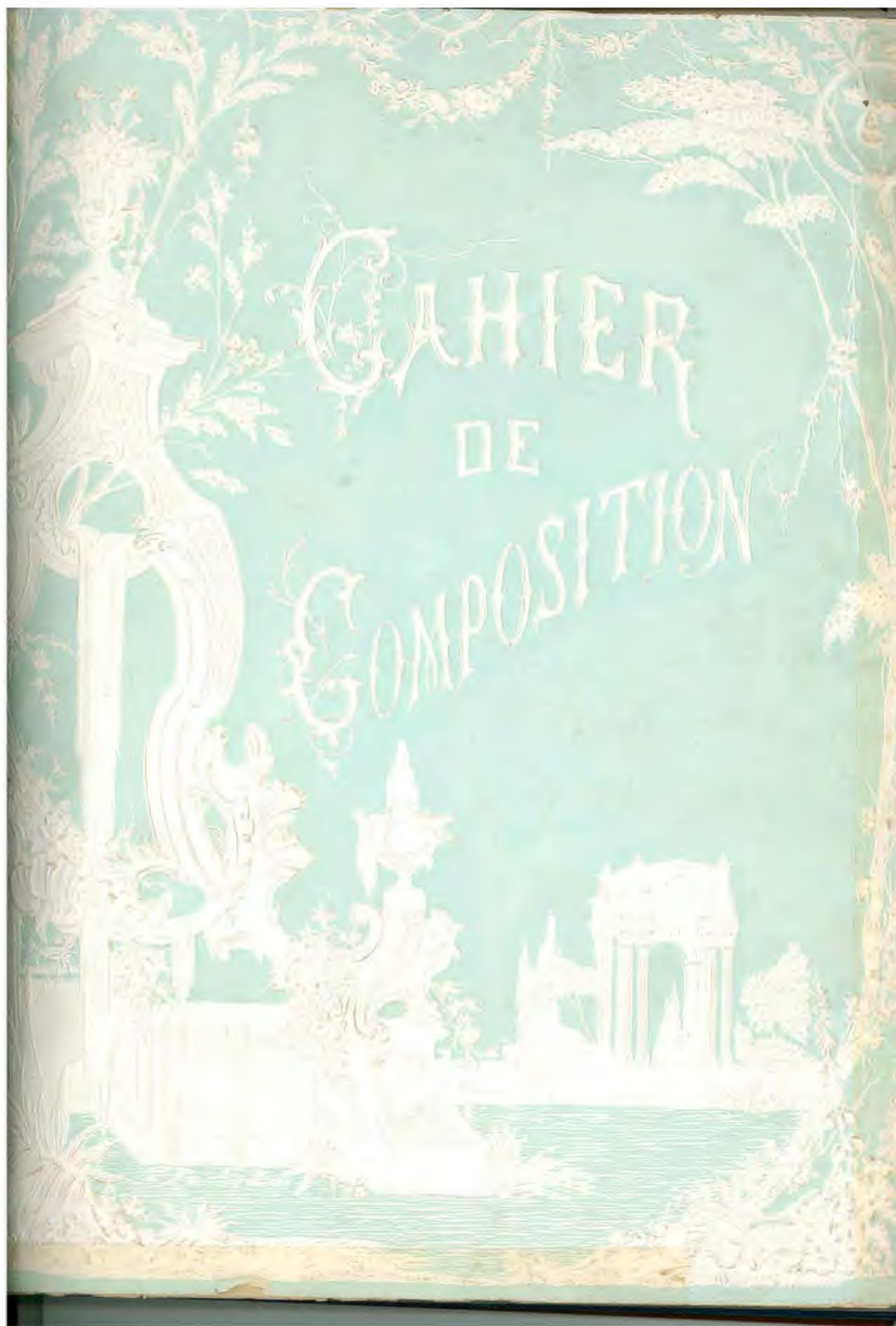
La Pension Boileau Rue du Roi Doré en 1881

M Boileau est debout à gauche, à côté de lui son sous maître
Meyer qui a donné au signataire de ces lignes les seules
"répétitions" qu'il ait jamais eues, des répétitions d'allemand
(Meyer était alsacien) pour pouvoir entrer honorablement à Sàzig
1882 en huitième au lycée Charlemagne. L'élève de M Meyer
est au dernier rang à gauche la tête cachant en partie le bras droit
de M Boileau

Nous sommes 20 élèves
sur cette photo faite il y a
87 ans!! Je n'ai gardé aucun
souvenir d'aucun de mes camarades
P. B.



La rue du
Roi Doré a très
peu changé: on y
voit encore, non construit
le terrain où j'ai - la
pensé on Boileau (pour extension)



Les Lapins

Jeunes et vieux, ici-bas chacun aime
Se faire servir : c'est le bonheur suprême !

Nous devons donc envers nos gens,
Bien qu'ils aient des défauts nous montrer indulgents.
Puisqu'on ne peut tout faire soi-même
Monsieur Bonnard, tout le premier.

Assurément pense de même.

En dépit du tour qu'hier lui fit son voisinier.

En venant de la chasse, il va dans sa cuisine :

« Eh Jean ! - Monsieur ? - Tu vois dans mon carnier

Ces trois lapins : prends-les ; mets-les dans un panier

Chez mon ami Charpin, porte-les : j'imagine

Que ce cadeau peut lui faire plaisir

Il aime le gibier et j'ai su le choisir

Comme tu vois, ils ont fort bonne mine

Dispose-toi sur-le-champ à partir...

Ah !... je te charge aussi de lui remettre,

Paul Riboud 1877

Cher Monsieur le Ministre

Je vous salue
et vous prie de m'excuser,
les modestes souhaits
que je vous envoie
à l'occasion de
la messe
embrassant votre enfant,
mon cœur sera content.

Paul Ribou

Paris 31 x 1844.



-39-







N'aurais-je le même car nous n'avons
ni lui ni moi le talent de parler
pour ne rien dire, ce talent si
répandu chez les politiciens, et si
précieux chez les diplomates quand
ils veulent faire parler les autres.

Et qui de rien nous aux quelles
j'ai pris part dans cette belle
maison de la rue d'Amsterdam
devant laquelle, depuis je ne suis
jamais passé sans émotion.

Je me vois encore une fois
franchir la porte cochère pendant
mon chapeau, ou mon képi,
à la chère vieille nourrice, que
tous les enfants tutoyaient, qui
les avait tous vus tous -

la nourrice j'en serais de votre
oude albert qui devrait être ici
et parler à sa place sans les
mefaits du coli bacille

Le légèrement peccé, comme si
me ditait encore quelque nouvel
exploit - les deux fleurs qui à l'ancien
qui portaient avec tant de simplicité
accueillant un nom glorieux
une autre fois c'était quelque
savant d'illustre renommée
le tout récent et encore très jeune
découvreur du fluor.

S'assit à l'autre n'était pas d'ailleurs
composée tous deux que de grands
hommes : je me souviens à moi
certes que j'ai jamais été capable de
les reproduire - des amusements tours
de carte que nous avait faits à
l'écart dans le petit salon le fils -
ou le neveu peut être d'un autre
membre de l'institut.

Aux cés modestes sans doute un
peu gauche j'en avais, mais même
le premier jour, la gêne qui aurait
du me valoir mon peu d'expérience du

monde, tant l'accueil serait être (5)
cordial! — Et je j'aurais plaisir à
de cette atmosphère de choix, s'outant
avec déférence la voix choquée et
grave de votre grand père qui donnait
à ma jeune personne quelques
conseils plus faciles à recevoir qu'à
suivre — des conseils que j'en ai
j'aurais suivis du tout, j'en confesse,
car il s'agissait de ne pas négliger
les communications à faire ... à
l'Académie des Sciences.

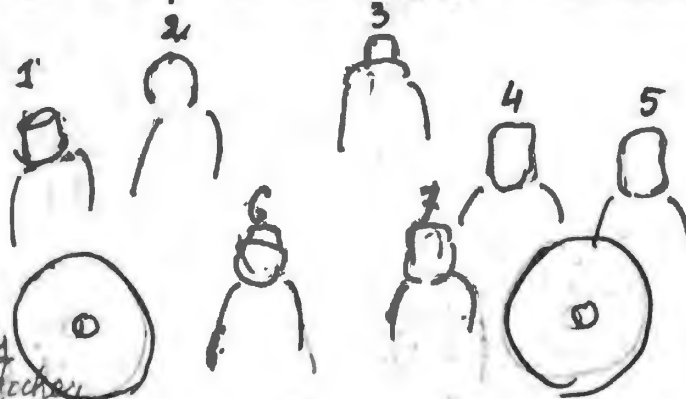
Autres souvenirs plus émouvants.
Je suis pressé au bout de mon
stylet à quel point que — me sachant
plus que jamais incapable de rien
improviser et de rien apprendre
par cœur — j'écrivais ce papier
hier soir : la nouvelle un matin
dans la cour du vieux lycée de
la ville avec de votre odeur fleurie

un peu plus tard la coupe de
des fiançailles encore plus que
secrète de votre père - un peu
plus tard encore notre randonnée
dans la voiture à travers la
Nouveau



à l'X en première année

Salle 34 en 1891



1. Boffechar †1954
2. Crochapiere †1943
3. Lédie †1925
4. Ribou
5. Pourcel †1931
6. Breuloux (Crotale) †1953
7. Boissarie †1913
8. Niverth †1891 avant son entrée à l'École

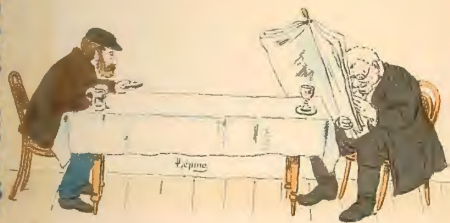
J'ai eu l'occasion de voir il y a quelques années le "jeune et beau" ficher comme on s'amuse à le dire, parce qu'il était extrêmement laid



Mes parents ne sont jamais allés à l'X comme ils auraient pu le faire d'ailleurs l'ont fait lorsque une oncle m'a fait passer 15 jours à l'infirmerie.

x Rose P. a sa mère





Cercle Militaire de Versailles



Table des Lieutenants en Chef

Dîner offert le 23 mai 1894, aux capitaines
de la promotion de N. 1894

Menu.

Potage onctueux au pot.
Pois sauce capres.
Frites sautées chasseur.
Asperges en branche.
Veau rôti au cordon
Ronde Ravachol
Desserts variés.



Menu

Rotage Velours
Saumon sauce crevettes
Pois de Veau en surtout
Salmis de Canards sauvages
Volailles de Bresse truffées
Asperges sauce mousseline
Carpes de foie gras
Salade
Fromage glacé
Desserts

VINS :

Grave 1892 — Château Corbin 1890
Château Figeac Lamarzelle 1868 — Château Saurat 1865
Champagne.

29 Mars 1900.

Privas Imp. Voile.

Grand Hôtel Terminus

DINER OFFERT

par

M. le Général CORRENSON

MENU



POTAGES

Consommé Doria

Crème Joinville

Hors-d'Œuvre variés

RELEVÉS

Soles à la Waleska

Friands à la Montglas

ENTRÉES

Filet de Bœuf Comtesse

Côtelettes d'Agneau Financière

Sorbet au Porto

ROT

Dindonneaux truffés

Salade

Aspic de Faisans en Bellevue

ENTREMETS

Petits Pois Bonne-Femme — Haricots verts au beurre

Timbale de Fruits Terminus

Bombe Nelusko — Gâteau Moka

Deserts Asortis



VINS

Madère vieux

Saint-Émilion

Graves supérieur

Pomard

Bordeaux en carafes

Champagne frappé

Café & Liqueurs

25 Août 1894







12 décembre 1899

Riboud - Paris.

Mes chers amis,

Parvenus à l'âge des rêves, vous vous êtes rencontrés, et obéissant à l'inspiration de vos cœurs, vous vous êtes tendu le regard et puis la main - irrésistiblement attirés l'un vers l'autre, l'un par le charme touchant d'une beauté qui s'ignorait encore, l'autre par la séduction d'un esprit aussi distingué que modeste, tous deux par l'intuition, sous ces dehors séduisants, d'une très grande bonté.

Aussi vos parents et vos amis, spectateurs attendris de votre idylle, n'avaient-ils qu'à remercier la Providence qui semblait vous prendre par la main pour vous amener ensemble sur le chemin de la vie.

Où début de ce voyage, qu'on ne fait bien qu'à deux, vous vous êtes, ce matin, donnés l'un à l'autre tout entiers, et, à l'étreinte de vos mains, à ce solennel échange de vos serments et de vos âmes, vous avez eu, n'est-ce pas? comme la vision d'un nouveau paradis terrestre.

Où! Pourrions-nous fermer sur vous
à double tour la porte de ce paradis
conjugal, et, plus prévoyants que l'ange
de l'écriture, vous empêcher d'en sortir,
au lieu de vous empêcher d'y rentrer.

Pour cela que faut-il? Rester toujours,
comme aujourd'hui, la main dans la main.

Alors, vous ne redouterez pas les orages
qui ne manqueront pas de vous assaillir
sur le chemin. Epreuves inévitables mais
précieuses, où l'amour se fortifie et
s'épure, où l'on sent mieux tout le prix
d'un cœur qui vous soutient par sa
tendresse, et où la douleur, amoureusement
partagée, laisse après elle la joie plus
vive d'une intimité plus étroite.

Alors vous ne craignez pas davantage
les nuages, légers mais si nombreux, de
la vie quotidienne, la prose envahissante
des soins matériels étendant son voile
gris sur la poésie discrète et timide des
sentiments. Vous saurez voir, dans le plus
petit service rendu, le cœur qui a dirigé
la main, et chacun de vous, dans ses
petits chagrins, dans ses moments de

mauvaise humeur même, qui en est exempt,
trouvera dans le regard de son compagnon,
non pas un reproche, un découragement,
ou seulement un regret, mais une tranquille
confiance, une affection persistante et
comme l'ébauche secourable d'un sourire.

Par là, l'orage ou le nuage passé, vous
vous retrouverez dans ce paradis aujourd'hui
entrecroisé, mais devenu plus lumineux
et plus pur de toute la transparence
et de toute la fraîcheur laissées par le
bravillard évanoui.

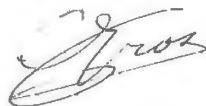
Mais prenez bien soin, mes amis,
de votre talisman.

L'amour, ce froment des cœurs, est,
comme le blé, une plante qui croît
partout, mais qui ne croît pas à l'état
sauvage. Il prospère ou il dépérit suivant
qu'on le cultive bien ou mal. Il y faut
de l'esprit, autant que du cœur, beaucoup
de générosité avec un peu de malice,
toujours un ferme vouloir, et parfois un
brin de philosophie. Il y faut surtout
la foi conjugale, j'en veux pas dire la
fidélité élémentaire à ses devoirs, mais

l'inébranlable foi de chacun dans l'iné-
branlable affection de l'autre, en un mot
l'amour sans réflexion, comme sans mesure.

Pardonnez à ma sollicitude paternelle,
mais nullement inquiète, ces conseils que
vos qualités d'esprit & de cœur rendent
assurément superflus.

Je sais trop combien vos cœurs sont
disposés à les suivre, et c'est avec une
absolue confiance que je félicite vos
bons parents d'une union qui réalisera
leurs rêves les plus exigeants, et que,
hélas! de vos serments, je bair à leur
persévérant souvenir, et à votre santé
comme à votre bonheur.

— 

DÉPARTEMENT
DE L'ARDECHE

BUREAU
DE
L'INGÉNIEUR & AGENT VOYER
EN CHEF.

PRIVAS, le 17 Décembre 1899.

Numéro d'ordre }
du Registre }

Monsieur

J'ai l'honneur de vous adresser
le toast que j'ai porté à la
santé de votre fils le jour de son
mariage, et que vous avez eu la
bonté de me demander.

M^r Paris nous a donné,
de vos enfants, les meilleures nouvelles,
et j'espère bien vivement, portant
à Monsieur votre fils le plus vif
intérêt et le plus sincère attachement,
que son enchantement d'aujourd'hui
dure toujours.

Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance de mes meilleurs sentiments,
et présenter à M^{re} Ribaud, avec mes
hommages respectueux, le meilleur
souvenir de M^{re} Gros et de M^{re} Lauloguet.

M^{re} Ribaud

Gros

Ma chère L. M. C. P.

En qualité de Doyen, après vous, de
cette sympathique réunion de famille, c'est
avec joie que pour respecter la tradition
j'ouvre la série des compliments d'anniversaire.

Je me vois obligé de remonter un peu
à notre existence commune, car vous avez
eu une influence prépondérante sur ma
destinée. Vous avez certainement présidé
à la mémoire, M. C. L. les 5 années où
nous rêvâmes à Guéret d'un grande
intimité qui fut interrompue par le
changement de résidence de vos parents;
nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns
des autres pendant une dizaine d'années
quant à un certain Bal de l'X je fus
brusquement stoppé, en craignant une sa-
rissante leçon de morale que l'on l'aurait
convié de connaître sans pouvoir
donner un nom à ce charmant vice.
Un ami commun de Guéret Louis Joly
que je rencontrai et à qui je ^{me confiai} ~~parlai~~
de la rencontre que je venais de faire, m'ap-
prêta que L. à vous identifier son vers quelq.

difficili, car nous avions quitté une fille
pas encore jeune fille et nous retrouvions
une jeune femme en plein épanouissement.
C'est à ce bal que je fis votre connaissance
Moi P. et quelques années plus tard une
finte que je vous fis à vos amis fut décisive
car quelques temps après j'épousai
votre belle-sœur. Si nous ne nous
étions pas rencontrés à ce bal, ma vie
eut été certainement toute différente
et je l'en suis très probablement regretté.

Vous avez été, d'ailleurs, dès votre jeune
âge une seconde maman pour vos sœurs
et l'habitude était si ancrée, que main-
tenant encore, vous commencez vos lettres
à votre sœur par ma chère petite. Quant à
vous Paul, vos fêtes par votre mariage le
1^{er} homme de la famille et depuis une $\frac{1}{2}$ siècle
votre mariage a toujours été dans cette maison
la plus troublée de toute l'histoire de France
un capot moral et matériel pour vos jeunes
sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez vu l'un et l'autre au cours de
ces années où simplement subites et

Jeusent très des, non seulement vous
maintenir, mais je disais même rappe-
rir, car je vous voyais cet été, Or votre
parade de Chindicaw, ^{ma chère} vous veniez au
milieu de vos légumes et de vos fruits
produits vous avec une aide et vous
mon cher Paul, déployer une activité
juvénile et efficace, notamment quand
vous changez le ponton de votre ponton
et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans
votre belle-sœur Nini prétendait que vous
étiez incapable de planter un clou droit
et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en
cet anniversaire déjà impressionnant
du 1/2 siècle, de continuer à rejoindre au
milieu de cette pléiade de petits-enfants

si attachés et sympathiques pour
nous peignons, à nos hommes, en
là, nous renouveler nos vœux à
vous de diamant.

René
Lecourt
Sous
Mars

Chrono

12 DECEMBRE 1949

(56^{ème} anniversaire d'un mariage)
de Paul Ribaut
et Louise Dori

écrit par
Mme (Marguerite Lecourt)

60 ans - PRIVAS - l'Ardèche - 1899 la fin du siècle. - Une date pour entreprendre l'avenir et l'avenir le voilà mon cher Paul et ma chère Louise. - Que désirer de plus que cette magnifique couronne d'enfants sains et bien portants qui garderont le souvenir de votre accueillante et souriante vieillesse - 60 ans - Je reviens à ce jour du 12 Décembre - toi mon cher Paul, faut-il le dire, beau comme un jeune Dieu et toi Louise une mariée ravissante, modeste et pleine de charme, enviable par la jeunesse dorée de Privas, convoitée par les mères de famille, même dont l'une, t'ayant aperçue au balcon un matin de printemps un plumet à la main, en avait conclu qu'en plus de tes qualités physiques, tu devais être une parfaite ménagère. - Tout un programme ce plumet à notre époque d'aspirateurs!

La veille de ce 12 Décembre, Monsieur le Maire, dans un discours de choix, félicitait l'heureux marié sur la façon dont il avait canalisé les égouts de la ville ! Il ne pouvait, après cela, arriver qu'un long bonheur que faisaient prévoir ces fiançailles ordonnées comme un roman. - Lère rencontre de cette jeune fille dans l'escalier de ton ingénieur en chef. - Elle ne se retournait pas pour le regarder ! Tennis organisé, ou, malgré une fâcheuse entorse tu employais ton génie à accélérer les travaux pour la revoir souvent.

Mission à Privas, tous les amis édifiés sur ton assiduité à la suivre derrière un pilier de l'église "bien dans l'axe" pour mieux admirer son pur profil.

Et enfin l'aboutissement normal, les fiançailles et le mariage. Le matin, la messe à l'heure exacte, n'oublions pas que tu sortais de l'X.

Faut-il m'étendre sur les âmes souffertes par la tante Nini un coiffeur venu la veille m'ayant entortillé les cheveux de mille cadennettes qui, défaits au matin, donnaient un résultat si déplorable que, désespérée, je m'aspergeais d'eau pour atténuer le volume de cette perruque inattendue ! Vêtue d'une robe en satin rose semé de fleurettes d'argent, un satin magnifique et raide, tout droit venu de Lyon, je représentais assez bien Mademoiselle FENOUILARD dans le cortège, suivant tante Gelou dont les 13 ans rayonnaient de grâce et d'élégance. - Le dos et la poitrine des Demoiselles Paris étaient recouverts des fautes les plus divers, tous les journaux des jours précédents ayant servi à capitonner leur corsage. - Il ne faisait pas chaud à Privas ce 12 Décembre. - Bon-Papa magnifique et droit, très fier de conduire sa fille à l'autel. - Bonne-Maman, d'un oeil à la fois tendre et inquiet contemplait ses trois filles. - Quant à moi je ne cessais de trembler de froid ? d'émotion ? pendant la messe, la quête au bras d'un cavalier ! j'étais surtout très émue à l'idée du vide qu'allait faire le départ de cette grande soeur dont la bonté n'avait cessé de s'occuper intelligemment de la maison et de ses soeurs, si tendrement toujours !

Dirai-je l'affollement de la famille, la vieille bonne Marie ayant déclaré avec son accent inimitable, que "Monsieur l'ingénieur ne prenait jamais de viande à ses repas du soir". Comment allait donc vivre cette petite Il fallut que votre arrière grand-père tombât assez malade pour qu'un jeune docteur arrivant frais émoulé de Paris nous fit comprendre que la viande le soir, le petit verre de cognac, les toxines etc... enfin le tombeau à bref délai !

Et ce fût Soissons - Soissons qui fût pour ma jeunesse le rayon de soleil deux fois par an sortant de la monotonie des Andelys.- J'allais vivre entre vous deux dans la joie, la gaieté les chansons, les fous-rires et parfois les soirées pendant lesquelles Paul, tu nous lisais des vers d'une voix chaude.

Tout cela est bien loin, mais les chansons de l'X, les mots faciles, je n'ai rien oublié au grand bonheur de mes petits-fils.

Et bientôt vous deveniez les entremetteurs si j'ose dire, de notre mariage.- Les premiers ou dans un pique nique aux environs de Soissons. Tante Angèle faisait la conquête de Marcel, et pour moi quelques mois après, un des beaux jours de ma vie, je recevais longuement écrite par toi, Paul, une lettre ou tu m'annonçais avec toute ta verve heureuse et pleine d'ironie, une demande en règle de René qui, après m'avoir bousculée à l'âge de cinq ans dans une partie de cache-cache, avait eu l'air de s'intéresser à moi en revenant du bal de l'X.

Et puis ce fût la naissance d'Yvonne, le couronnement de votre bonheur.- Je te vois encore accourant tout ému pour annoncer la joyeuse nouvelle dans le fond du jardin où j'attendais l'événement en compagnie d'Hélène de Vaureix.

Je passerai sur la suite qui ne fût faite sembler-il que d'heureux événements.- Enfants qui naissent sans histoire, vacances en Bretagne, nos trois ménages réunis, parties de bride, bains froids, promenades, fous-rires, le pain qu'on s'envoyait à table "par la voie des airs" - Et vous héritiez de Chindrieux! les neveux ne sont pas là pour dire tout leur souvenir les meilleurs et les plus heureux de leur enfance entre tous les cousins.- Yvonne fait son "blanc" et joue au ménage Lacourt avec Loulou.- J'ai eu plaisir cette année à constater que Chindrieux restait toujours inamable et sympathique.

Et puis un certain soir à Troyes, Janvier 1910, je me trouvais encore auprès de vous.- Tu tenais bourgeoisement mon cher Paul, sur tes deux bras tendus un écheveau de laine que nous dévidions ensemble.- On vint te prévenir que les ponts flanchaient sous une inondation jamais connue! A partir de ce moment là, tu devins l'homme sérieux nommé à Paris atteignant les hauteurs et la plus haute grade, celui qu'on aime citer dans la famille, comme quelqu'un d'arrivé.

Et je termine ici de peur de m'attendrir sur trois présences si chères que notre pensée rejoint sans cesse pour remercier malgré tout la providence devant cette belle jeunesse qui compte 43 petits-enfants.- La sève qui monte pour nourrir les bourgeons naissants.- Et ce sera le printemps qui revient....

Ma Chère Louise, mon Cher Paul,

Bonjour René

En qualité de doyen, après vous, de cette sympathique réunion de famille, c'est avec joie que pour respecter la tradition j'ouvre la série des compliments d'anniversaire.

Je me vois obligé de remonter un peu loin dans notre existence commune, car vous avez eu une influence prépondérante sur ma destinée. Vous avez certainement présent à la mémoire, ma Chère Louise, les 5 années où nous vécûmes à Guéret dans une grande intimité qui fut interrompue par le changement de résidence de vos parents; nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns des autres pendant une dizaine d'années quant à un certain bal de l'X je fus brusquement stoppé, en croisant une ravissante jeune femme que j'eus l'intime conviction de connaître sans pouvoir donner un nom à ce charmant visage. Un ami commun de Guéret Louis Joly que je rencontrai et que je mis au courant de la rencontre que je venais de faire, m'aïda, ma Chère Louise à vous identifier non sans quelques difficultés, car nous avions quitté une fillette pas encore jeune fille et nous retrouvions une jeune femme en plein épanouissement. C'est à ce bal que je fis votre connaissance mon Cher Paul et quelques années plus tard une visite que je vous fis à Soissons fut décisive car quelques temps après j'épousai votre belle-sœur. Si nous ne nous étions pas rencontrés à ce bal, ma vie eut été certainement toute différente et je l'eus très probablement regretté.

Vous avez été, Louise, dès votre jeune âge une seconde maman pour vos sœurs et l'habitude étant si ancrée que maintenant encore, vous commencez vos lettres à votre sœur par ma Chère petite. Quant à vous Paul, vous fûtes par votre mariage le premier homme de la famille et depuis un demi siècle votre ménage a toujours été dans cette période la plus troublée de toute l'histoire de France un appui moral et matériel pour vos jeunes sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez su l'un et l'autre au cours de ces années où simplement subsister était souvent très dur, non seulement vous maintenir, mais je dirais même rajeunir, car je vous voyais cet été, dans votre paradis de Chindrieux ma Chère Louise au milieu de vos légumes et de vos fruits produits sans aucune aide et vous mon cher Paul, déployer une activité juvénile et efficace, notamment quand vous changiez les pontres de votre ponton et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans votre belle-sœur prétendait que vous étiez incapable de planter un clou droit et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en cet anniversaire déjà impressionnant du 1/2 siècle, de continuer à rajeunir au milieu de cette pléiade de petits enfants si attachants et sympathiques pour que nous puissions, si nous sommes encore là, vous renouveler nos vœux à vos noces de diamant.

Le 12 Décembre était, il y a cinquante ans, un mardi et non pas un jeudi comme nous avions cru l'un et l'autre nous le rappeler tout d'abord tant il est vrai que la mémoire est souvent bien infidèle. Le 12 Décembre aurait pu tomber aussi un mardi cette année, car nous avions assez bien choisi notre date, bien que ce ne fut pas un jour de vacance. Mais Louis qui connaît son histoire nous expliquera que c'est le pape Grégoire XIII qui ne l'a pas voulu. En signe de protestation nous nous réunissons un jour qui n'est ni le mardi, ni le 12. Quelques heures d'anticipation que nous franchirons, j'espère sans dommage, ne pourront pas nous empêcher de réveiller pendant un instant quelque chose de ce passé lointain et de donner un souvenir à ceux qui étaient là.

Nos parents d'abord, ceux que nous avions par droit de naissance et ceux qui nous étaient venus le matin même. Enfant unique depuis vingt ans par la mort d'un frère, je me réjouissais de ne plus l'être désormais, et je m'en réjouissais toujours, vous pourrez dire cela demain à tous les neveux et à toutes les nièces, à leurs descendants qui étaient ce jour là en puissance, sans que nous y prenions garde.

A côté de nos parents, tout le "gratin" des fonctionnaires d'une petite préfecture d'autrefois. Le Préfet en personne très radical, très franc-maçon sans doute, mais pas sectaire et brave homme au fond (nous avons ensuite dansé quelquefois chez lui sans contrainte) - le Directeur de l'enregistrement, mon voisin d'en face, très bienveillant mais aussi très pénétré de hiérarchie et qui entendait bien honorer son subordonné le Conservateur des hypothèques en assistant - sans plus - au mariage de sa fille. Je le revois, célibataire parfumé, galant avec les dames, rehaussant sa petite taille de toute la hauteur de ses hauts talons - L'Ingénieur en chef des ponts et chaussées que j'aurais dû nommer avant tous les autres, tant il était et est resté jusqu'à sa fin, cher à mon cœur - Le Directeur de la Banque de France, homme magnifique et sa femme, plus magnifique encore, notre cousine - par Marie Stuart - qui portait admirablement comme Notre grand'mère, un prénom d'impératrice, que votre grand'mère a laissé mutiler bien à tort - Le Juge d'instruction un peu effacé, beaucoup même, tandis que sa pétulante femme souriait, intérieurement, de la sollicitude malicieuse qu'elle avait montrée envers certain joueur débutant de tennis qui n'a pas fait beaucoup de progrès depuis - Mes deux témoins, mes camarades : mon conscript de Tournon, mon petit conscript d'Aubenas.

D'autres ombres encore se projettent pour nous sur cet écran du souvenir : la chère vieille dame qui habitait Cours du Temple, si compatissante pour tous les éprouvés, si affectueuse, si tendre même sous sa réserve de veuve qui l'empêchait d'assister à aucune réunion, - et les absents, absents par la distance de Paris, d'Algérie, de Bordeaux de la Haute Saône.

De tous ceux là auxquels vont nos pensées, il ne resterait plus aujourd'hui pour nous faire cortège que mes deux témoins - je leur ai fait signe ils se sont l'un et l'autre récusés - et la très très jeune fille dont vous verrez le portrait tout à l'heure : vous n'aurez aucune peine à la reconnaître et le cher oncle René non plus.

Tous les autres nous ont quittés, plusieurs il y a longtemps déjà - songez que je devrais attendre 3 ans encore pour atteindre l'âge qu'avait mon père ce jour là - et la plupart, après avoir rempli leur tâche : la chère tante Gelou, suivant de près l'oncle Marcel a, elle, devancé l'heure.

Les rétrospectives sont toujours un peu mélancoliques, mais la mélancolie se dissipe devant vos deux générations, vos présences nous font trouver moins lourd le fardeau que nous portons depuis sept ans, et, grâce à vous, par vous, cinquante années de vie familiale n'ont pas épuisé nos sources de joie.

Cinquante années ! Le montaigne que notre prosopéontique m'a fait relire sommairement ces derniers jours se considérait comme engagé à 40 ans, sur les avenues de la vieillesse (cette phrase un peu solennelle est de lui) que dirions-nous, nous qui, à nous deux totalisons, ce mois-ci un siècle et demi ! Le cher capitaine - que vous verrez demain, bien fatigué hélas, mais l'âme toujours aussi haute - le cher capitaine pourrait vous dire, avec des chiffres, quelle chance nous avons le 12 Décembre 1899, d'être ensemble ici ce soir, mais d'y être ensemble bien droits, assez vivants pour monter l'un après l'autre (Mireille dixit) à l'échelle, et surtout, y être ensemble entourés comme nous le sommes : c'est une chance tout autre que nulle statistique ne saurait prévoir. Que la Providence en soit donc remerciée, avec ferveur, et que soient remerciés par surcroît tous ces "hasards" que nous ont si bien servis : le hasard d'un mariage qui nous a donné celui que vous savez avec tous les siens devenus tous de suite aussi les nôtres - le hasard d'une traversée (sur le Lafayette il me semble?), qui nous a donné celle que nous avons le bonheur de pouvoir mêler à notre vie quotidienne - peut-être grâce à la RFFA - la géographie qui a placé la Bourgogne sur le chemin de la Savoie, - la philosophie qu'on ne peut décemment apprendre qu'à Paris, et dans l'atmosphère nocturne du quartier latin.

Nous avons, il y a cinquante ans, pris ensemble le départ, du même pas, du même cœur, nous avons ensemble suivi la même route, toute simple, toute droite, celle que vous suivez vous aussi, celle que suivent tous ceux qui nous touchent de près, la seule qui mérite qu'on la suive; nous avons aimé les mêmes choses - sauf peut-être les mathématiques - nous avons goûté les mêmes joies dont les plus grandes, celles qui touchent à toutes nos fibres, sont nées d'une volonté tenace - nous avons éprouvé les mêmes angoisses à travers deux guerres qui nous ont laissés indemnes, - nous avons subi avec la même résignation, sans révolte, la plus cruelle des épreuves. Nous voici parvenus au terme de la plus longue étape : le sommet de la colline est depuis longtemps dépassé. Chargés de tous nos souvenirs nous sommes prêts, si Dieu le veut, à faire ensemble quelques pas de plus sur la pente au ralenti, comme il sied à ceux de notre âge, afin d'entendre encore ces cris joyeux d'enfants, qui loin de nous effarent, nous ravissent - pourvu qu'il ne s'y mêle pas trop de bruits de vaisselle cassée, - afin de pouvoir compter, les ayant abrités tout à tour, quelques philosophes de plus, afin d'entrevoir même dans un lointain que nous ne prétendons pas atteindre, quelque vocation scientifique - afin que passent devant nos yeux avant qu'ils se ferment, quelques robes de satin blanc, quelques habits noirs (s'il s'en porte encore) et - pourquoi pas ? - quelques douillettes de baptême.



12 décembre 1899

Riboud - Paris.

Mes chers amis,

Parvenus à l'âge des rêves, vous vous êtes rencontrés, et obéissant à l'inspiration de vos cœurs, vous vous êtes tendu le regard et puis la main - irrésistiblement attirés l'un vers l'autre, l'un par le charme touchant d'une beauté qui s'ignorait encore, l'autre par la séduction d'un esprit aussi distingué que modeste, tous deux par l'intuition, sous ces dehors séduisants, d'une très grande bonté.

Quiss vos parents et vos amis, spectateurs attendris de votre idylle, n'avaient-ils qu'à remercier la Providence qui semblait vous prendre par la main pour vous amener ensemble sur le chemin de la vie.

Où début de ce voyage, qu'on ne fait bien qu'à deux, vous vous êtes, ce matin, donnés l'un à l'autre tout entiers, et, à l'étreinte de vos mains, à ce solennel échange de vos serments et de vos âmes, vous avez eu, n'est-ce pas? comme la vision d'un nouveau paradis terrestre.

Oh ! puissions-nous fermer sur vous
à double tour la porte de ce paradis
conjugal, et, plus prévoyants que l'ange
de l'écriture, vous empêcher d'en sortir,
au lieu de vous empêcher d'y rentrer.

Pour cela que faut-il ? Rester toujours,
comme aujourd'hui, la main dans la main.

Alors, vous ne redouterez pas les orages
qui ne manqueront pas de vous assaillir
sur le chemin. Epreuves inévitables mais
précieuses, où l'amour se fortifie et
s'épure, où l'on sent mieux tout le prix
d'un cœur qui vous soutient par sa
tendresse, et où la douleur, amourcusement
partagée, laisse après elle la joie plus
vive d'une intimité plus étroite.

Alors vous ne craindrez pas davantage
les nuages, légers mais si nombreux, de
la vie quotidienne, la prose envahissante
des soins matériels étendant son voile
gris sur la poésie discrète et timide des
sentiments. Vous saurez voir, dans le plus
petit service rendu, le cœur qui a dirigé
la main, et chacun de vous, dans ses
petits chagrins, dans ses moments de

mauvais. humeur même, qui en est exempt?
trouvera dans le regard de son compagnon,
non pas un reproche, un découragement,
ou seulement un regret, mais une tranquille
confiance, une affection persistante et
comme l'ébauche secourable d'un sourire.

Par là, l'orage ou le nuage passés, vous
vous retrouverez dans ce paradis aujourd'hui
d'hier entrevu, mais devenu plus lumineux
et plus riant de toute la transparence
et de toute la fraîcheur laissées par le
brouillard évanoui.

Mais prenez bien soin, mes amis,
de votre talisman.

L'amour, ce froment des cœurs, est,
comme le blé, une plante qui croît
partout, mais qui ne croît pas à l'état
sauvage. Il prospère ou il dépérit suivant
qu'on le cultive bien ou mal. Il y faut
de l'esprit, autant que du cœur, beaucoup
de générosité avec un peu de malice,
toujours un ferme vouloir, et parfois un
brin de philosophie. Il y faut surtout
la foi conjugale, j'en veux pas dire la
fidélité élémentaire à ses devoirs, mais

l'inébranlable foi de chacun dans l'iné-
branlable affection de l'autre, en un mot
l'amour sans réflexion, comme sans nature.

Pardonnez à ma sollicitude maternelle,
mais nullement inquiète, ces conseils que
vos qualités d'esprit & de cœur rendent
assurément superflus.

Je sais trop combien vos cœurs sont
disposés à les suivre, et c'est avec une
absolue confiance que je félicite vos
bons parents d'une union qui réalisera
leurs rêves les plus exigeants, et que,
~~hélas de vos serments,~~ je bats à leur
persistant souvenir, et à votre santé
comme à votre bonheur.

— *J. Gros*

DÉPARTEMENT
DE L'ARDECHE

BUREAU
DE
L'INGÉNIEUR & AGENT VOYER
EN CHEF.

PRIVAS, le 17 Décembre 1899.

Numéro d'ordre
du Registre }

Monsieur

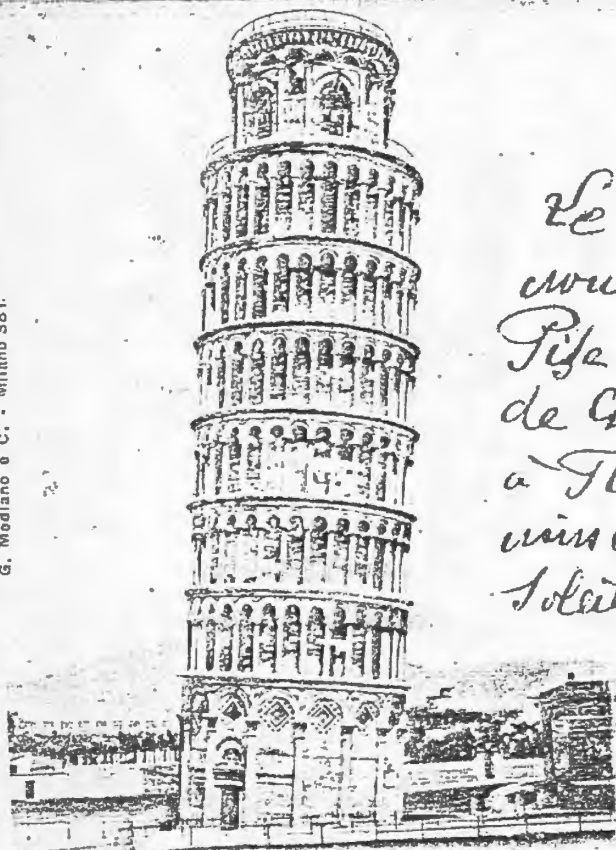
J'ai l'honneur de vous adresser
le toast que j'ai porté à la
santé de votre fils le jour de son
mariage, et que vous avez eu la
bonté de me demander.

M^r Paris nous a donné,
de vos enfants, les meilleures nouvelles,
et je souhaite bien vivement, porteur
à Monsieur votre fils le plus vif
intérêt et le plus sincère attachement,
que son enchantement d'aujourd'hui
dure toujours.

Veillez agréer, Monsieur,
l'assurance de mes meilleurs sentiments,
et présenter à M^{le} Ritoud, avec mes
hommages respectueux, le meilleur
souvenir de M^r Gros & de M^r Laugel.

M^r Ritoud

Gros



IL CAMPANILE.

Pisa le 24^e déc. 1899

Meilleurs parents,

Le beau temps nous a tenté et
 nous avons poussé jusqu'à
 Pise qui n'est pas bien loin
 de Gènes ; nous serons ce soir
 à Florence qui est à quelques
 minutes de Pise. Il fait un
 soleil splendide. Envoyez-nous
 poste restante à Florence
 ou nous serons jus qu'à
mercredi soir, ou à Gènes
 où nous serons jeudi
 nous vous embrasserons bien très
 P. Riboud

Leiden



livron 9h¹/₄ Dimanche

33

1300

Je viens de dire adieu à ce pauvre pays
qui renferme tant de souvenirs pour nous.
M^{me} d'Aulas net. m'a soigné comme un
enfant, et je n'ai pas pu ni empêcher de
songer que si je mourais jamais dans ce
Privas, ce serait pour aller saluer la
tombe de cette excellente femme qui hier
soir m'apportait si modernement
un bol de tisane chaude

En allant voir M. Esquié ce matin j'ai de-
jà vu mes arros. vers notre maison. Elle est
sans toit car maintenant, les volets
sont clos; les papiers de nous vicie
perdent leurs feuilles qui sont toutes rouges;
l'automne n'a fait qu'une.

On jure encore au terroir mais ailleurs,
par là, près de la si lature avec des
officiers. Le nôtre, celui que nous avons
fait, est abandonné. La tente (que de
souvenirs aussi!) commence à
pourrir sous la pluie; elle est encore
debout cependant.

Alistas Chronique. S'agira Brest
les routes que j'ai parcourues à bicyclette
celle d'ouest où nous nous sommes
promenés quelques soirs s'il y a 3 ans

Un chemin qui contourne les mines
et s'en va au dessus des colonnes à travers
les pins. Le chemin nous l'avons pris un
dimanche avec M. Gros pour aller le
rejoindre au terroir ..

M^{me} d'Aulas des choses qui passent comme
dit Loti: de tout cela la nature ne
s'occupe guère. Les montagnes sont
toujours aussi pâles; les rivières aussi
arides. L'automne aussi ratoune sur
les pentes ... Et les fouds envahissent
de plus en plus le pays. Le baron
est une vraie colonne, paraît-il.

Le petit Guy est grand comme ça!
un homme avec une culotte; il va au
cours secondaire. Le père mortel aussi
étant un peu plus tard d'été que naguère
la maison lui est le même d'aujourd'hui; les
fautails du petit salon se taisent:
Grandit-on ne sera plus que la douleur: de
il n'est de la peine à payer leur terroir.
Safarisme, elle, veut une à sauer le
apptarences avec la gaieté son entrain.
Dédé est bien mis: il faut le voir.
Sérieux du reste, m'a-t-on dit, beaucoup

Embrasse les petites

plus que la mère
Le papa s'opie que je lui aille
voir au lët (il n'est pas encore lët)
est toujours la même. Je ne l'ai encore
au just le quel l'importe de son
affection de monsthat de son épous ma
" Vous auriez dû dîner avec moi ...
allou's aller à la gare ... je lui
ai hâtiller pour vous accompagner ...
Quelle différence avec les vrais amis !
Cécile B. vient à un mariage il y a
quelques nuit. Je ne lui pas allé les
voir le père. N'aurait-elle bien attendu
parait-il. - Dadaï fait des affaires
- il est dans les eaux de la Préfecture -
Encore un franc mariage pour plus
tard
Dixant moi lui le quai le l'union
de Cruchon. Je parie qu'il ne le vaut pas
Il fait beau ce matin. Je voudrais
m'arrêter à air guon, et même à
Orange. La chose est possible.
Ma Bonnie chérie je t'aime et t'embrasse
de tout mon cœur - Il me semble qu'
j'ai quitté depuis 15 jours Paris

29



Monsieur Riboud
Ingénieur en Chef et Chef de Service
Arènes Prises

Genève 6 février 1901
Mon cher Paul,

Je te félicite d'avoir
enfin obtenu cette
nomination qui a été
présenter de grosses diffi-
cultés pour être bien au
point. Tout est bien qui
finit bien.

J'aurais cru que ton amour
vous aurait servis. C'est
une déception pour moi de
la voir vous préférer Prises.

Vous avez demandé à
travailler de semblable pour
son peu d'exigence, sa
sobriété et sa grande

C'est la place à l'arrêter
à l'arrêter, ne l'arrêter pas
qu'elle tienne de nouveau à la place
où elle est, même à l'arrêter.

honnêteté, jointes à son ²⁹
modeste gage.

Pendant quelque temps, jusqu'à
votre installation définitive, vous
allez avoir le gros embarras
du déménagement, et le
souci de trouver l'oiseau
rare qu'est une bonne
domestique.

Ce n'est pas sous quelque
mélancolie que je te vois t'en
aller au loin. Mon désir
de me rapprocher de toi est
sincère, mais tu ne pourrais
pas devoir t'éterniser à Soissons.

Lorsque je planterai ma tente,
elle sera définitive, et jusqu'alors,
je devrai me contenter de
te faire quelques visites
forcément plus espacées que

celles de Brisas.

Les journées sont ici, magnifiques, mais je suis incommode de transitoires qui sont trop brèves.

Marc - ici entre nous - s'achemine à la santé de Jemgounes, qu'il trouve trop chaude et trop coûteuse.

Une autre raison qu'il ne me dit pas pourrait bien être, le connaître comme je le connais, la barrière que lui inspire la visite de ses neveux et nièces qui l'écrasent de leur haleine, et de leur fortune et de leurs exigences. Il a conscience qu'il ne peut être à la hauteur et son amour-propre en

souffre énormément.

Si tu veux du vin, tu le confirmeras, à 27 f. 50 l'hecto logé gare petit. Il est bon.

Je ne puis te renseigner sur la majoration du transport de Paris à Soissons. Le blanc est également bon.

Je suis avisé que mon débiteur hypothécaire est au bout de son rouleau et va mettre

en avril sa propriété en vente.

Serai-je content ? Je suis satisfait de cette prochaine liquidation que m'achèvera.

viendra à mon entière liberté.

Il me restera la ferme de Oued Zemati.

Mille aimables compliments à Louise, que je félicite aussi de son changement.

Je t'embrasse.
Amitié de nos deux cousins. A. Fournier

Ch. Terrault

Soissons, le 25 Janvier 1901

HOTEL DE LA CROIX D'OR

25 & 27, RUE ST-GEORGES

SOISSONS

J'ai passé à mon corps défendant du reste, toute l'après-midi à laon. Tu la Préfet, la Préfète les 3 chefs de division le Secrétaire général. La Préfète est une femme superbe, intelligente et d'ailleurs, elle est aimable. L'Hotel de la Préfecture est splendide autrement plus luxueux que celui de Paris. Aujourd'hui, je ferai une 4^e visite de Soissons. J'ai peur pour la plante perdue à priori je les considère comme perdus (elle ne sont pas encore réballés). Bien pour la glace de la salle, mais elle ne s'agira de "style" de la chambre encore que je m'en f... moi, totalement ?

Les poêles ont été installés hier en mon absence via la Houle direction d'anne et du cantonnier. De sorte que nous aurons ce matin, notre coïteux séjour à l'Hotel. Je vais avoir à payer sans doute une note de 120⁺ et tu n'as pas. Une trait ce à nous, aurais 4 enfants à se nous !

Monsieur humanité est évidemment très aimable d'être simple quoique peu barbare. Je vais avoir à m'occuper au humanité en octobre ou arrive d'une distribution de eau à Soissons ça rappellera qq fois mais ça me beaucoup de travail.

Impossible de mettre une lettre à la poste hier soir après dîner. J'ai eu peur du froid et de Tinetta la chienne du père Théophile avec qui par précaution je rent de

faire plus ample connaissance. Pour acheter sabad une
narration de faits, j'ai vu hier les 4 personnes que j'espérais
voir 1^o le Sous Préfet gros bonhomme rougeaud qui me traitait tout en
me pendant de bons penchés sur son fauteuil et fumait un cigare
convenable ne m'a pas paru particulièrement distingué. 2^o le
Maire de Sornou Becker qui m'a reçu sans son lit et sans attendre de
m'embrasser; très aimable bonne impression de premier abord
il a bien entendu fait aucune allusion à la candidature Huetin
3^o M Desolaine Vice président du conseil général président de la
commission de chemin de fer d'intérêt local; métieste pâle
(rallié) très aimable très accueillant j'ai fait à sa lui un
"Captus lingue" qui me tracane encore (originaire au lieu de
orgueil) 4^o M Rebout agent voyer d'arr^t mon futur
père censeur au service des routes. J'ai été aimable - très
aimable...

Mai ... nouvelle; j'ai reçu la réponse du Colonel de
Versailles. Il n'a-t-il pas compris ou pas voulu comprendre?
Il m'a adjoint au mot d'adieu sans paraître s'en douter que j'
demandais une réponse complète de 28 jours. Je parlerai à
dimanche: ça ne fait pas du tout mon compte.

Les poêles chauffent maintenant et tiennent très bien la
température tout d'ailleurs radoucie et il fait bon dans l'apparte-
ment. Le père Théophile travaille aujourd'hui d'un ducho à son
bureau des Bas: c'est un bon homme sans lui je ne sais
quand nous aurons été installés. Je compte quand même
un mois pour la pendaison de la crèche.

Il m'a été impossible de voir le papeter mordu. La maison
était close. J'en ai aujourd'hui pour demande de chaillons
en expliquant notre cas.

J'ai débarrassé déjà quelques cartons indispensables sans
la valise. Un seul accident la glace l'une de feuille de la
glace à 3 faces est cassée. La suspension le cartel la

LÉON PETER

Propriétaire

Téléphone 5-37

Ma chérie, j'ai reçu à l'heure habituelle ma correspondance par la "valise diplomatique", qui ne viole aucun secret et va plus vite que la poste. Nous ne sommes pas d'accord sur l'opportunité de l'occupation de Mulhouse suivie presque inévitablement de son abandon. Mais tu as beau dire : vive la France cela ne me convainc pas. Les nouvelles "officielles" des journaux me choquent également ; elles manquent dans leur style de hauteur de vues et de mesure d'appréhension ; on y relève avec soin tous les menus méfaits des allemands et toutes les merveilles des nôtres. "Déjà même dit l'un des communistes, les allemands ne s'arrêtent pas à l'arme blanche", j'aimerais mieux qu'on dise un peu plus de sobriété : des faits sans les commentaires. Ai-je tort parce que cela s'adresse à la masse ? C'est possible après tout, mais nous sommes loin des bulletins du premier Empire !

Pour tromper mon inaction - car j'ai ici à attendre que des événements se produisent qu'il vaut mieux ne pas voir arriver - j'ai fait un tour de ville ce matin. L'air est couvert de troupes : sur la place qui est près de l'église... en face de la rue Voltaire sont installés des boulangers de campagne. Des boulangers aussi sur le mail depuis la caserne jusque au canal. La place des ci qui est couverte de camions automobiles qui attendent une réquisition. Et on ne voit que des uniformes ; que de gens déguisés en civilitaires et qui n'y étaient guère préparés ! La chaleur explique un dernier aller dans la tenue auto lequel personne ne cherche à résister : cela sent le garde nationale, et ce n'est pour le moment guère autre chose.

Heu! à Brion ou j'étais on a amené un lièvre avant de chasser
fait prisonnier à la suite d'une chute de cheval. J'ai résisté par
respect pour le misère du moment, à la tentation de demander
à voir sa tête. Il était un peu dit très aimé de se trouver ici
tandis que les autres pouvaient en core se battre. Les sentiments sont
les mêmes des deux côtés de la frontière, et les mobiles sont différents.

Puis qu'il n'y a rien d'affaire chez Boirel, j'en tiens de nouveau pour
Christine dans ma gringaille quand sera coulé le flot des
émigrants qui meauhent en ce discut les journaux, la gare de
Lyon. Mais auparavant il faudra vous faire vacciner tous,
puis qu'on le recommande, Maria et Isabelle compris. Je
demanderai cela à mon retour en me dévot de la Compagnie:
c'est une précaution sage et facile.

Henry m'a dit ce matin que je resterais sans doute ici jusqu'au
lundi 17 pour laisser passer le gros courant de transports. Je n'y
verrais pas d'un coup d'oeil. Je n'ai guère quelque chose à faire. Enfin
relâchez-vous à attendre ou le bat paraît il n'importe
à Belfort. Vous allez voir passer des courriers de Brest même
maintenant. Et l'ouïr de l'abbé Foucault ne sera pas hélas! inutile;
mais n'insistez pas trop auprès de M^{re} Lebert, qui peut me faire une
bonne plus bague.

Recommandation importante: écrivez par cette postale quand
on sent que la correspondance ne subisse aucun retard; les lettres
sont systématiquement retenues pendant 3 jours au moins.

M. Laurenceau s'est d'arriver un de ses fils Henri à la maison par un
c'est d'obus. M. Deslaunoy est décoré, mise en prison officielle (ce
sont des nouvelles de la semaine passée tout ça) ouis de te faire part)
se fait chaud, très chaud. La misère n'en souffrent-ils pas
trop tout de même? d'ailleurs de petits Bouche de l'église est jolies
comme un cœur; elle dîne à table à 2 ans!

Envoyez baisers à tous

Paul

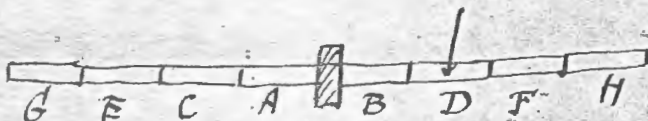
DÉPARTEMENTS
DE L'AISE & DE L'OISENAVIGATION
DE L'AISE & DE L'OISEEtudes et Contrôle
de Chemins de FerM. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Ma femme chérie aimée,
j'espère avoir dans un instant une
lettre de toi. D'ici là et avant mon
départ pour Compiègne, je vais te
donner quelques nouvelles.

J'ai reçu ce matin de M. Goullé
des un mot autographe (sans
intérêt du reste) une courte pour
la revue de Béthemy Tribune D
la seconde à droite de la tribune
d'honneur.



tu vois par ce croquis que je ne t'en ai pas
trop mal placé. Huitier prétend

qu'il faudra partir au premier train
à 11 heures. J'ai plutôt euie d'aller coucher
à Laon et de ne partir qu'à 5h 50: ce
serait infiniment préférable

à la fin de la tournée, M. Derome
m'a invité à déjeuner pour aujourd'hui
j'ai tout d'abord accepté. Puis en réfléchissant
la perspective de rester une journée entière
dehors (la ruse en en quo pour Gou. J'heu
m'a inquiété et j'ai téléphoné quo j'avais
un empêchement. Ce qui ne m'empêche
pas d'aller dans 5 minutes à la gare

Il fait gris mais il ne pleut pas.

Je t'embrasse bien tendrement ma
bonne chérie. Tu auras un compte rendu
complet demain. Si je vois
quelque chose

Paul

8

PONTS & CHAUSSEES

Soissons, le

190

DÉPARTEMENTS
DE L'AISE & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AISE & DE L'OISE

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

M. RIBOUD, Ingénieur

27, Avenue de la Gare

Ne a chère petite, une autre idée m'est venue
qui te permettrait de rester un jour de plus aux
Andelys. Ce n'est que tu ne partes que mardi
matin que tu te fasses enlever ta dent à 11^h 1/4
(après avoir pris un Rollin pour plus de certitude)
et que tu ailles dîner et coucher chez mes parents
ou, si tu préfères ne pas avoir à rester trop
longtemps chez eux, à l'hôtel. En aurais à dispo-
sition après midi donc peut-être tu trouverais
l'emploi (Thérèse - M^{me} arrould après 4 heures
de musée Guimet s'il est ouvert etc...)

Réfléchis et prends une détermination rapide
mais si nous devrions nous retrouver lundi j'aurai
besoin d'être présent dès demain à cause d'une
visite que j'aurais annoncée à M^{me} Montaron pour ce
jour-là que je serais obligé de remettre.
Je t'embrasse très très tendrement

de tout mon petit cœur — Paul

Je ne sais absolument que dire au Président, mais
absolument pas — pas la plus petite parcelle
d'immigration ?

PONTS & CHAUSSEES

DÉPARTEMENTS
DE L'AISNE & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AISNE & DE L'OISE

Etudes et Contrôle
de Chemins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Soissons, le 9 septembre 1901

28

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Ma chère petite, tes lettres
m'arrivent avec la régularité des nouvelles
et me consolent de mon abandon.
Même ! comme tu dis, n'est-elle en-
train de faire aujourd'hui une fameuse
promenade des auberges en voiture rien
que cela ! on voit bien qu'il n'y en a plus
que deux à la maison ! — Ce doit être
d'ailleurs plus économe que le chemin
de fer et combien plus agréable aussi.
J'attends une relation enthousiaste comme
tu fais les faire et qui double la lettre que
je n'aurai sans doute pas demain. Le
temps est ici superbe : qu'il en soit de même
en Normandie : pourvu que tu aies pris
ton manteau. La bise sera fraîche le long
de ces bords fleuris.

J'entends Anna de la voir sur un banc
raconter des histoires à Frigette. Dieu

me pardonne, elle est même en train de chanter
(oui de chanter) que que co-plainte, sans doute
dont je ne distingue pas les paroles. Tout
cela doit vous assurer qu'elle n'a plus trop envie
de parler. Il faut reconnaître du reste que la
saison est bien engageante ici.

Les toutis ou plutôt le touti m'ont recommencé
à chanter. Frigette leur a dit bonjour ce
matin. Anna nous a d'ailleurs conversationnel
avec la chienne — que les oiseaux sont plus gentils
qu'elle. On ne sait plus comment faire pour
la rassasier.

Après une imprudence d'aller hier soir
m'asseoir & de, oh là là, j'y suis resté à dîner en
compagnie de Mme Delaby — chez qui je dois
dîner demain. Je ne suis donc pas à plaindre,
diras-tu : j'ai un repas délicieux copieux
ment et me nourris mon corps et j'ai un
aiguillon de moi. Mais c'est maintenant le
tour de ton papa de la maman et de ta
grande sœur — en attendant la petite.

Le projet Peronne s'achève au milieu de la
fièvre de, de ruses coups de tire-bijou et de
pinces. Tout mon monde y est attaché et
moi aussi. Je ne promets du bon dimanche
à revoir le hasard de cet gaillard.

Rien ne t'empêche de prendre de louches
en compagnie de Rugole tu me diras si elle
a l'air de te plaire.

Surtout qu'elle songe au parent
haïe la de grande fleurmarde si elle ne rent
pas à écouter.

Un turnis de 24 heures pour cause d'inspection
me fera terminer ma période d'ancien prochain
comme je le supposais. autant que possible
je lâcherai d'arrière à Paris pour prendre au
moins le train de 7 heures qui arrive aux
Andelys à 10 (c'est très pas trop tard encore,

Je t'aime beaucoup m'ense'ment et
pour 12 millions (je crois que c'est 6 que
vous en donnez) et je t'embrasse. autant.
plus fois. Ecris moi surtout et beaucoup.
Je t'embrasse encore tout plein.

Paul

Une bonne laque à Angélu

PONTS & CHAUSSEES

DÉPARTEMENTS
DE L'AINES & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AINES & DE L'OISE

Etudes et Contrôle
de Châssins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Soissons, le 8 septembre 1905

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Mon chère petite, comme
je m'y attendais point de lettre ce
matin pour cause de promenade
à Reuilly : j'aurais cru cependant
trouver dans la boîte au moins une
carte postale. Il est vrai que tu fais mon
peu d'enthousiasme pour ce genre de
sport, mais des nouvelles même
brèves de votre voyage m'auraient
fait plaisir. Je fais que ce sera pour
démourir — et alors bien brièvement.

Rien d'intéressant ici. J'ai fini
hier à l'heure d'annoncer le docteur
Personne que je passerai demain
matin à Compiègne.

Je ne prépare à aller dîner chez
Mme Delaby et me lui fait tailler
la carte pour la circonstance. Ça
m'ennuie du reste passablement.

Développe hier voir 10 photos.

Il y en a 4 de remarquables dont le chalet,
authentique; dit ça ne va pas très bien, mais
ils sont tout faibles. Et mes ciels un peu gris
pourquoi ? oui, pourquoi ? La terre d'ici
va être épuisée (encore 6) et nous n'aurons pas
grand chose de bon — que le ruisseau
des deux nœuds du lac avec la bruno d'au fond
n'est belot ! rien donné du tout. Si, de la
bruno mais à tel point, qui on ne voit plus
le contour des montagnes.

Friquette m'a déchiré mon pantalon noir
No 2 à la jambe tout à l'heure : un accroc
grand comme ça. Je lui ai
flanqué une bonne roulée, elle en
a l'air encore tout abrutie, et je crois
qu'elle n'y reviendra plus. O part ça elle
mange toujours bien et devient plus propre
sans ton respect !

Un fillet de l'argent, annonce que le
Préfet a déjà distribué toute les cartes dont il
disposait pour la revue ! Moins et donc bien
rassé de ce côté là. De désespoir je veux
envoyer un mot à J'adart pour le cher
l'envoyer à la cathédrale de Reims : toujours
badand quoi !

Beaucoup orageux, il fait une chaleur

19
etrouffante dans le petit coin qui est
derrière mon bureau et derrière la veranda
je prendrai mon parapluie ce soir.

J'ai voulu goûter les raisins de la susdite.
ils ne valent rien du tout : les grêpes
pourront les manger à leur aise j'en ne les
dévorerai pas. Les prunelles par contre
sont délicieuses ainsi je me prépare à en
faire des confitures.

Vraiment à peu près tout. à dans huit
jours ma bonne petite chérie je t'embrasse
bien tendrement.

Paul

Embrasse Angèle de ma part, ainsi que
à ton papa et à ta maman et bonnes
promenades pendant qu'il fait beau
encore. As-tu écrit ou vas-tu bientôt
écrire dans la 1^{re} édition. J'attends quant à
moi d'avoir des livres mes plaques

PONTS & CHAUSSÉES

DÉPARTEMENTS
DE L'AISNE & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AISNE & DE L'OISE

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Soissons, le 20 sept 1901.

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Oh bien petite c'est comme cela
que tu m'écrit tous les jours? Ma-
hau quelle confiance tu sans doute
parce excessive et tu as voulu la
secouer que je n'ai pas de lettre
aujourd'hui. Un dimanche, un jour
où l'ennui à plus de prise que les autres
avec le silence des rues et la son-
nante lamentable des cloches. - Je te fâche
comme tu vois, mais ne t'en veut pas.
quand même.

Après la longue tartine d'hier, il me
reste peu à raconter spontanément les
détails me reviennent petit à petit
quand tu seras rentrée.

J'ai bien raison dans mes pronostics
toutes mes photos d'hier tout bouffées
sauf une la première qui m'a plu
d'ailleurs d'intérêt sans cela elles

- 81 -

auraient été très bonnes et grandes, bien
précieuses. Je compte un peu sur celle de
Hutier; mais il est cocarde de se plaindre et
le mauvais temps. Ça peut être empêché d'en
prendre.

Bien pour le canotage: les amputés sen-
tent l'accompagnement fatal surtout au
début et pour une peur aussi fine...
Nous canoteront ensemble.

Pour la réponse de Sartiaux, je lui
téléphonerai demain en lui demandant
jeudi.

Comme tu ne m'as rien écrit, tu seras prise
par une seule page - et puis voit - tu j'ai
beaucoup beaucoup à faire: je t'embrasse
Gon J. ponts pour mon chemin de fer
Gon J. à la fois c'est assez bien.

Bonne nuit et bonne nuit à tous les cœurs
... bien tendrement passionnément.

Fauvel

PONTS & CHAUSSÉES

DÉPARTEMENTS
DE L'AIN & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AIN & DE L'OISE

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Soissons, le

20.9.1901

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Ma chère petite boulette, tu es bien gentille de m'écrire aussi régulièrement que je le fais moi-même : j'en ai tous les jours à une heure vers la boîte avec la plus complète tranquillité. (C'est de l'habitude - voyez vous ça !) Mais aussi tu m'aimes ? Beaucoup tu m'aimes ?...

Je me prépare à me lever demain matin entre 8h et 9 heures pour la revue. Mon appareil est armé de ses douze plaques ; Annie m'a acheté deux pains de 2 sous et 12 sous de cochonnerie (sans ton respect) pour faire des sandwiches. car on ne peut compter sur un restaurant quelconque ce jour-là. Je me gâterai en outre de chocolats et d'une bouteille de café excellent brioche pour attendre deux ou trois heures dans le préau... auquel sans doute nous ne coupons pas !.....

M. Riboud est venu interrompre ma lettre. Il le propose (peut-être) d'aller lui aussi à la revue avec le public car il n'a pas de carte. Qui fait 55 à 60 ans nous serons capables d'en faire autant ?!

J'ai développé hier soir 17 plaques les dernières ; il y en a quelques unes de bonnes les autres moins. D'une manière générale c'est meilleur qu'au début, et d'ailleurs à cause du réclateur. J'ai fini par découvrir que si je ne fais plus rien de bon avec le pyro c'est qu'il est passé (il y a tant qu'il dure et même m'a confirmé cette hypothèse). Le réclateur jouit d'excellent pour les petites pressées à l'inversement de donner beaucoup trop vite. Et puis dis à Margot de mettre un peu de la moitié de drogue et toujours plusieurs petites de brouille. - ou je lui enverrai la lanterne probablement demain merci pour l'offre des 12 sous : dis lui que j'accepte !!! et qu'elle te le paie !!!

As-tu écrit à M. le baron ???? Je vais de ce pas voir ton mari. (que j'espère ne pas rencontrer d'ailleurs) quand tu seras rentrée nous pourrions en parler voir M. M.

La question du mercredi ou jeudi sera peut-être tranchée par M. Sartreux, à qui

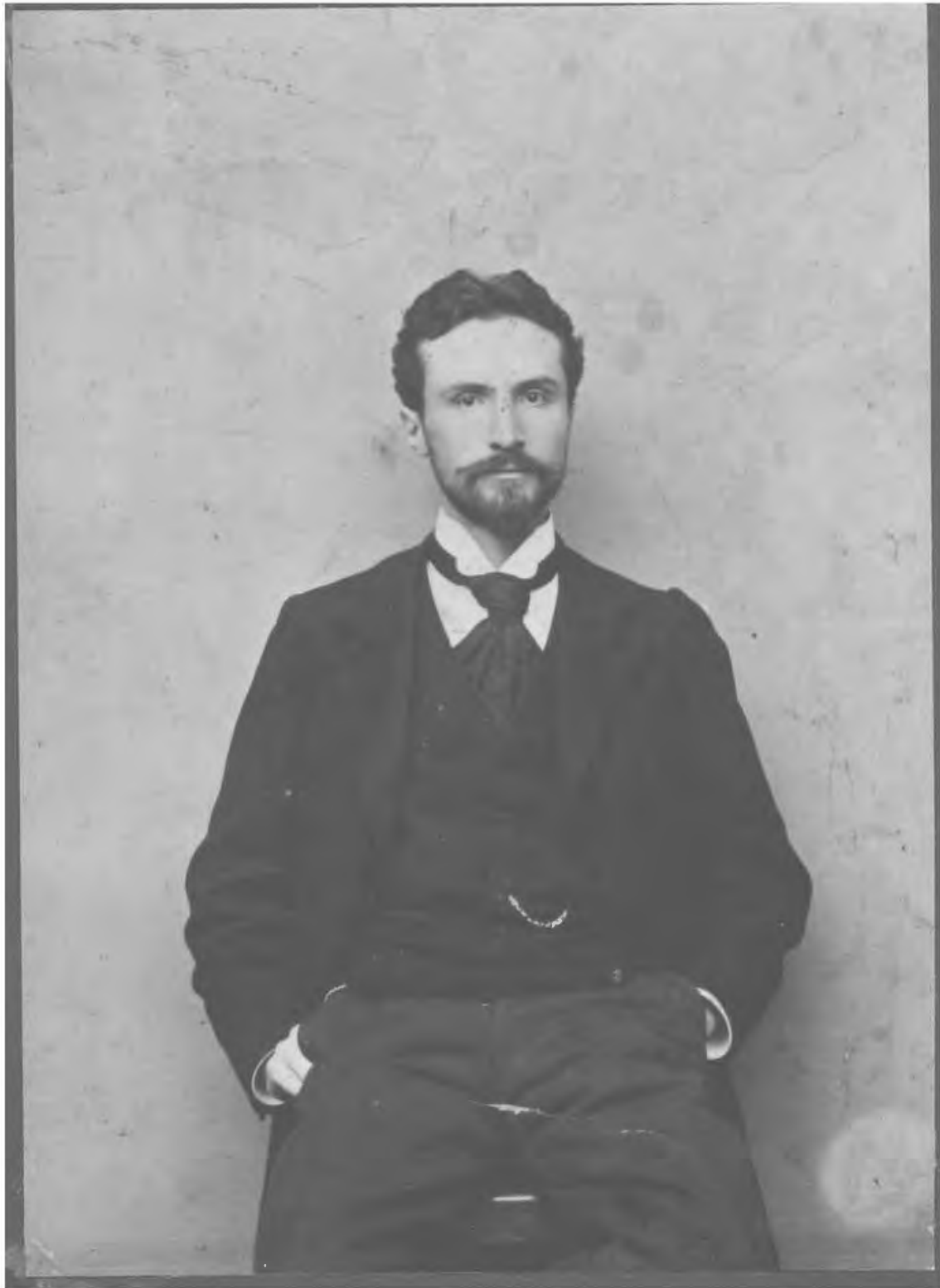
11
j'ai déjà écrit. S'il me laisse le choix, ce
sera entendu pour Jeudi. Si tu n'as pas
de commissions trop nombreuses à faire
mon programme sera de te laisser arriver seule
à Paris. (J'irai à cette heure là en conférence
des Sartiaux) et autant que possible de
repartir par l'est - à moins que Sartiaux
ne me paraisse assez aimable pour qu'il
lui demande un aller et retour et un retour
simple. Nous verront ça.

Les photos sont à peine 4 cher je n'ose
te les envoyer aujourd'hui c'est pour
demain.

J'ai reçu un numéro de l'Alth (partie
historique et rétrospective). Et puis ? non
sans doute ce sera le suivant qu'on
aura. Nous l'aurons probablement
d'ici au 10 ou 15.

Enfin de plus neuf j'ai travaillé bien
gentiment aujourd'hui tout en tirant et
tirant les photos, ce qui n'est pas une
petite besogne. Ce soir coucher à 8 heures !

Je t'embrasse tout plein, ma bonne chérie
tout cela en imagination : à bientôt la
réalité. Paul





DÉPARTEMENTS
DE L'AINSE & DE L'OISENAVIGATION
DE L'AINSE & DE L'OISE

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

à Monsieur

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Ma chère petite, je suis très ennuyé d'abord
de ton incident et aussi que tu sois obligée
d'passer d'aussi longues et aussi bêtes
vacances. C'est décidément moi qui a ait
raison : il faudrait que tu te résignes une
bonne fois à t'abstenir d'aller aux audelys
pendant un an (aux audelys ou ailleurs)
Si tu ne veux pas te détruire complètement
et irrémédiablement.

Quelle épouvantable catastrophe ! quelle
recherche la nature prend sur l'homme
d'un seul coup ! La famille que ma mère
aimait et qui habitait St Pierre a dû
certainement périr. Voilà des pays dont il
vaudrait mieux ne jamais approcher parce que
tout compte fait la vanille et le café qu'on
en tire chaque année ne représentent pas

l'intérêt à un taux convenable des 40000
indivus qui ont péri.

Quelle extraordinaire histoire que celle de
Ordinford! Pas un liard dans le fameux
coffre: c'est fantastique. Le Gaulois en
conclut à un autre Panama et à la
pourriture totale du régime. Elle est
bien drôle! mais que de faux bonshommes
parmi les hommes les mieux titrés. Qui
croire que croire qui trompe + on... dans
ce monde!?

On est invitée chez M^{me} Limalbet pour
faire du tennis à la prochaine occasion.

J'ai vu Robin son bébé va mieux mais
pas brillante encore; tu pourrais écrire un
petit mot à la maman.

Le pont pousse tout doucement.

Il fait assez beau le soleil paraît par-
chappé et le bryarillardit. Nous aurons
des fruits malgré le gel.

La besogne du bureau ne va pas fort on
regarde plus qu'on ne travaille; j'ai vu mon
sein en pleurs. Huitième partie la moitié de la
journée au pont. Mes projets n'ont aucun
pas Je voudrais pouvoir me multiplier par
4 et flangner tout ce monde à la porte.

Je embrasse très tendrement de tout mon
cœur qui t'embrasse Paul

EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1900

Groupe V. - ÉLECTRICITÉ
CHAMP DE MARS

Classe

Paris 26 1903

1

J'attends des Landrin dans son bureau; j'ai fait tant de choses ce matin qu'il lui est devenu impossible d'arriver à l'heure au rendez-vous, si bien que j'ai mangé un homme.

J'ai écrit déjà du Salon d'attente du Ministère des T. P. mes, j'ai eu la malchance de laisser ma lettre dans une poche; il faut donc que se reconnaisse l'homme qui me la même s'est fourré dans la tête d'abord que ses fonds disponibles étaient insuffisants pour doter Angèle et moi, et qu'il fallait au plus tôt la faire fructifier.

Elle a donc un agrée sans doute pendant les heures inactives d'acheter un fonds d'établissement de bains !!! et de le faire gérer par... Madame Brusque. Naturellement, le homme d'affaire lui en veut, mais elle s'en fiche.

deux douzaine traite plus rémunératrice que les autres celle de laquelle elle a été son. de plus est un stable rapportant net 17 à 18 000 x pour 60 000 de capital dont 25 à payer comptant. Bien entendu que le mariage aux Andelys est opposé à ce projet bien qu'Angèle seule m'en ait parlé et il est probable que c'est à elle que ton père a fait allusion en me disant: « Venez, moi promener cela sautera un peu que d'écouter les sottises de votre belle-mère ».

Quoi qu'il en soit elle m'a chargé de me renseigner à Paris de voir les livres !!! et de lui répondre. Je ne sais si j'aurai le temps et le courage de l'affaire de faire demain matin. Dans tous les cas mon siège est fait: que rente elle que j'apprends dans le huis d'une maison de commerce, en supposant qu'elle ne vient pas bragner pour la

Le Directeur du Personnel homme
aimable entre tous, m'a très
aimablement reçu et engagé à
avancer une demande au ministère.
Ce n'est pas très positif comme
résultat. Enfin je fais une demande
en attendant après avoir vu M Guo
à qui bien entendu tu peux en
parler dès maintenant.

Je t'en remercie très bien ma
bonne petite chérie que j'aime. La lettre
me rend très heureux chaque jour et
tu m'écoutes plus malgré ta voix
monotone que mes billets trop
courts ne t'en apprennent.

Paul

Nous nous reverrons très vite
pour ~~dormir~~ dans une autre maison
9 h 1/4.

7 mai 1904.

Mon père m'a raconté mercredi que, quand il était wagonnier sur la ligne de St Etienne à Rive de Gier, les wagons chargés étaient formés en train à la descente sans machine et lancés sur la voie par la gravité. Un train comprenait parfois une soixantaine de wagons. Des freins à lertier manœuvrés par les wagonniers étaient répartis dans la longueur. Et on allait ainsi à une vitesse relativement considérable. quelquefois quand le frottement sur les rails était trop fort, on était obligé de verser du pétrole goutte à goutte au moyen d'un récipient convenable pour aider au glissement. D'autrefois les wagonniers poussaient le train pour faciliter le démarrage et reprenaient leur place à la courbe.

On franchissait par ce procédé le tunnel de l'ero noire qui était à voie unique.

Comme le télégraphe électrique n'existait pas, on annonçait le départ d'un train au moyen d'un couteau piqué et d'une transmission par fil.

Un jour, en passant sous le tunnel mon père lâcha son levier qui fut brisé sous les roues des wagons avec un grand bruit; il crut que le train allait dérailler; mais il n'en fut rien. Mon père alla sans rien dire chercher un levier de rechange au magasin de Rive de Gier pour le remonter sur son wagon.

Mon père m'aurait raconté il y a quatre jours que, quand il était jeune homme son ambition était de devenir assez riche pour pouvoir se placer lui-même au collège.

PONTS & CHAUSSEES

DÉPARTEMENTS
DE L'AINES & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AINES & DE L'OISE

Contrôle, Etudes et Construction
de Chemins de Fer d'intérêt local

P. RIBOUD,
Ingénieur des Ponts et Chaussées
27, Avenue de la Gare

(TÉLÉPHONE)

Soissons, le 28 mai 1905

Mon cher papa,

Je n'ai pas eu de nouvelles de ta main aujourd'hui, comme je te l'avais demandé; mais je reconnais que, lors qu'on n'est déjà pas bien solide, il est doublement difficile d'écrire dans son lit. Jeespère cependant, avoir un mot de toi demain matin. Et lundi j'irai m'assurer par moi-même que tu vas mieux et que tu suis fidèlement les prescriptions du médecin.

Il faudra te résigner à ne plus manger que de bonnes choses et des choses légères, ce qui, je le sais, ne te sera pas bien facile: tu as depuis si longtemps pris l'habitude de faire autrement.

Notre fille continue à prospérer; elle boit et dort très bien et sa figure s'arrange presque d'un jour à l'autre: c'est toujours quand même une grosse pouparde, ce dont personne ne peut se plaindre. Sa maman pourrait s'alimenter en même temps qu'elle presque un autre nourrisson. C'est dire qu'elle ne manquera pas de lait.

J'ai écrit hier à Auguste pour lui proposer le 18 Juin, le 14 à la rigueur si cela lui convient mieux. Je pense qu'il me répondra bientôt. Je lui donnerai probablement de tes

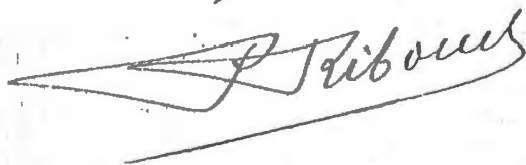
M

nouvelles ce soir.

Louise aurait voulu t'écrire quelques
mots qui aillent d'un lit à l'autre :
mais je ne sais pas si elle le pourra
aujourd'hui, étant encore presque
entièrement étendue : on ne lui
permettra que dans cinq ou six jours
de se mettre sur son séant.

à lundi donc mon cher papa,
tâche de ne pas trouver le temps par-
trop long dans ton lit, et sois assez
bon malade pour que je te retrouve
presque remis

Nous t'embrassons bien
tendrement,

A stylized handwritten signature, likely 'J. Triboulet', written in dark ink. The signature is enclosed within a simple, elongated, hand-drawn frame that tapers at both ends.





Caluire 2 juin 1905.

Mon bien cher Oncle,
Enfin! après une longue
attente, nous voilà en vue
de ce baptême si désiré.

Tu trouveras donc bien
naturel que je te paye
une vieille dette, de la
visite que je devais sous
faire au jour de l'an.

Me voilà libéré de toutes
les occupations qui me
retenaient ici à mon
retour de Lourdes, et j'ai
hâte, maintenant, d'aller
vous embrasser tous les

deux. Ce sera pour demain
ou après-demain soir.
Nous aurons tout loisir
pour faire nos petits
préparatifs du baptême.

Saul me dit que tu
trouves lents les progrès de
ta convalescence. Il faut
t'armer de la patience
si nécessaire à tous les malades.

J'en pourrai porter
les cerises, mais Anna
n'oubliera pas de les
envoyer lorsque elles seront
mûres, ainsi que des fraises.

A bientôt pour mon
bien cher Oncle, la
continuation de mon

deux. Ce sera pour demain
ou après-demain soir.
Nous aurons tout loisir
pour faire nos petits
préparatifs du baptême.

Faut me dire que tu
trouvés lent les progrès de
ta convalescence. Il faut
t'armer de la patience
~~si nécessaire à tous les malades.~~

J'en pourrai porter
les cerises, mais Anna
n'oubliera pas de les
envoyer lorsque elles seront
mûres, ainsi que des fraises.

à bientôt donc mon
bien cher Oncle, la
continuation de mon

1905

Mon cher père,

Je ne mettrai pas deux
deux cette grande réponse
n'étant qu'à moitié et
uniquement un peu par
peur qu'il y a deux
C'est en deux, oui, ou
non, si oui tu dois
d'absolument de tout faire

Si tu es qu'à deux de deux
tu es de ton droit.

En fait, respectueux de ta
me, de ta réponse de ton regrette
père, par différence, pour
les scrupules, et les autres
de ta mère, tu dois
rester chez toi, ou pour
comme tout d'autre fois
me non dire.

Je constate que tu as
placé souvent de moi,
sache que je suis assez

grande, et que je n'ai pas
besoin d'ailleurs pour me
gouverner, et constater une
fois de plus, que tu manques
à tous tes devoirs.

A mon tour, et à l'occasion
je constaterai ta conduite
dans toute la famille
vous surserez combien
il y en aura de ton ami
si je suis ridicule, si
m'inclinera.

J. L. L.

Baptême de J.R.

16 avril 1908

Mon cher ami,

C'est accepté et convenu =
pour le dimanche 10 mai,
et j'en prends bonne note.

Le jour ne pouvait être
plus ingénieusement fixé qu'à
ce lendemain d'une multiple
convocation des IPCM à Paris.

Il est plus que probable
cependant, ayant renoncé
au monde et à ses pompes,
que je me contenterai de
répondre à la convocation
du dimanche, de beaucoup
la plus agréable des deux.

Sauf avis contraire
(ici - ou hôtel du Verjard rue
de Grammont) je me rendrai
à Soissons par le train
habituel du matin.

Il est peu probable qu'Antoinette
puisse m'accompagner, les projets
de ces dames n'étant pas encore
arrêtés.

À bientôt le plaisir devons
voir. et d'embrasser mon
gros Jacques, qui, pour l'Eglise,
sera presque un Jacques Gros.

Chargez vous des amitiés de
Ma femme pour Madame
Ribaud et ajoutez y mes
hommages respectueux.

Votre bien dévoué



Marseille 17 février 1914

Mon cher ami,

Eugène, qui vient de nous
amener sa femme, m'apprend
que vous avez été nommé Ingénieur
en chef adjoint au Service de la Voie.
La nouvelle de ce bel avancement
nous a fait le plus grand plaisir et
je m'empresse de vous en adresser
mes plus cordiales félicitations.

Connaissant vos mérites, je n'ai
pas été surpris de ce rapide avan-
cement. Je n'en suis que plus
heureux d'apprendre que mon estime,
— j'allais dire : mon estimation ^(poids de l'or)
avait été aussi celle de la Compagnie.

Vous voilà en bonne voie,
~~et~~ vous ne pouvez plus vous arrêter

sur si beau chemin.

Heureusement que mon gros paquebot
ne coule pas encore — qui sait ? —
selon la hiérarchie ! Je craindrais
quo, déjà aux bords j'aurais à faire de
volume, il en devient trop volumineux.
Mais sa maman comprend pour lui,
son parrain aussi, et ils entrevoient
la réconciliation de leurs rêves. C'est
pourquoi ma femme rejoint à moi
pour vous envoyer aussi qu'à madame

Ribaud ses félicitations à mère.

Eugène est de suite reparti pour
la Roche de Rouen. Il en reviendra
dimanche pour rentrer à l'indemni-
té à Paris, nous faisant sa femme —
horrens refferens ! — pour un bon mois
j'espère. Notre beau soleil l'attend,
je n'en doute pas ; et se remettre de
l'hiver froid & humide qu'il vient
de passer à Paris — bon Adieu de la

santé de sa femme, Eugène voudrait
bien trouver une situation dans le midi.
Mais, cela est bien difficile Combien

je regrette qu'il ne soit pas entre, quand
il le pourrait facilement, dans une belle
grande Compagnie où le travail et
la vertu sont si exactement payés et
récompensés.

Charles & Madeline sont tous
avec si aimablement accompagnés
par les priés à l'hôtel nous donnant
deux nouvelles. Le
brave de Charles lui expliquait la plus
en plus ; mais c'est d'inverse pour sa
femme, et c'est l'essentiel.

Quant à Antoinette, hélas, nous
n'avons aucun espoir d'arrangement
et nous n'y pensons qu'avec un soupir.

Fait volontaire, tu :

Habillez-vous bien, vous aussi, à dire
à notre très commun ces paroles,
maintenant que tout est en son tour
devant. Vous embrasse en détail avec

Page 2

Chemins de fer départementaux

Coupoles de Journoux
etc

Doutoir qui on aura
peut-être un jour quelque curiosité, l'ai
à parcourir. Les attaques dont j'ai
été l'objet - et qui n'ont pas d'ailleurs surtout
M. Duval - ont été en fait de compte
dans la cause de mon entrée à la C^{ie} de l'Est
en 1908. L'hostilité imbécile d'un député de
l'arrondissement (Magnard) m'a aussi rendu
un service dont j'étais bien loin à cette époque
de soupçonner l'importance.

ERTIONS MALVEILLANTES

POLEMQUES MALVEILLANTES

1907

30 Juin
Nous avons dit, dans un article
nos lecteurs du dimanche trou-
vèrent dans le supplément de ce
qu'il y avait des légendes
ne fallait pas laisser s'établir,
nous défendrons la vérité.
nous tenons, de bonne sour-
ce M. Débruyère aurait, dans
leurs des communes du canton
Oulchy qu'il a visitées, prétendu

Depuis quelques semaines la
presse blocardée de l'Aisne rem-
plit ses colonnes de polémiques
malveillantes qui visent la ma-
jorité du Conseil général, et
surtout un des membres les
plus éminents de cette ma-
jorité : M. Emile Deviolaine, vice-
président de notre Assemblée
départementale, maire de Sois-
sons et conseiller général du
canton d'Oulchy-le-Château.

Il est aussi facile de voir que
cette campagne de mauvaise foi
est motivée par les prochaines
élections cantonales que de
deviner quel en est le véritable
inspirateur.

Le moment nous semble venu
de rétablir la vérité en résumant
aujourd'hui en quelques lignes
ce que fit le Conseil général de
l'Aisne en matière de chemins
de fer depuis 1871.

Pour quiconque parcourt avec
impartialité les comptes rendus
officiels des séances de notre
Assemblée départementale il est
évident que le Conseil général
a accompli une œuvre de pre-
mière utilité et qui restera à son
actif quoi qu'on fasse et quoi
qu'en dise.

En effet, tant que le Conseil
général a pu, par ses travaux et
ses démarches, obtenir de l'Etat
des lignes d'intérêt général, à
voie normale, pour le départe-
ment, c'est de ce côté qu'il a
porté tous ses efforts.

Le Conseil général a pris lar-
gement sa part dans ce réseau
complémentaire d'intérêt gé-
néral dit réseau Freycinet.

Il est même bon de rappeler
ici que, dans une audience que
les délégués de notre Assem-
blée départementale ont obte-
nue, il y a une dizaine d'années,
du ministre des travaux pu-
blics d'alors, ce dernier leur a
adressé de vives félicitations
pour les résultats acquis de la
sorte dans le département de
l'Aisne.

En effet, le Conseil général
avait fait gagner ainsi à notre
département environ 400 kilo-
mètres de lignes nouvelles de-
puis longtemps en exploita-
tion :

Canton d'Oulchy-le-Château

	Inscrits	Votants	M. DEVIOLAINÉ	M. Débruyère
Oulchy-le-Château	188	159	89	64
Ambrief	20	19	7	12
Arcy-Sainte-Restitue	137	121	56	65
Beugneux	63	53	25	28
Billy-sur-Ourcq	88	63	50	13
Branges	37	29	11	18
Breny	80	68	38	29
Buzancy	47	36	20	16
Chacrise	101	79	23	55
Chaudun	65	51	18	34
Cramaille	60	47	18	29
Cugny-les-Crouettes	27	18	12	6
Cuiry-Housse	61	52	19	32
Droizy	37	33	28	5
Hartennes-et-Taux	81	69	43	26
Launoy	42	34	27	7
Loupeigne	52	45	12	33
Maast-et-Violaine	77	67	11	56
Montgru-Saint-Hilaire	»	»	9	9
Muret-et-Crouettes	63	55	21	34
Nampteuil-sous-Muret	32	25	16	9
Oulchy-la-Ville	52	»	33	11
Parcy-Tigny	79	66	32	34
Le Plessier-Huleu	48	45	24	21
Saint-Remy-Blanzy	88	68	38	30
Rozières	64	51	32	18
Rozoy-le-Grand	96	73	50	23
Vierzy	140	104	55	47
Villemontoire	92	71	44	27
Totaux....			861	789

M. Deviolaine est élu.

LES CHEMINS DE FER DÉPARTEMENTAUX

Du Bloc :

Parmi ceux des abus qu'on relève à la charge de M. Riboud dans toutes les affaires auxquelles il fut mêlé par ses fonctions, il faut citer particulièrement de la part de cet ingénieur ordinaire, le plus parfait mépris des lois et règlements en usage.

C'est ainsi que pour ce protégé de M. Deviolaine la loi sur les expropriations est lettre morte absolue. Et nous le voyons, notamment à Ecurhy, à Chacrise, à Muret, etc. s'emparer, sans daigner même prévenir les propriétaires, de nombreux terrains dont il avait besoin pour les « travaux imprévus. »

Et Dieu sait, s'il sont nombreux les *travaux imprévus*, dans les projets de M. Riboud. Un peu plus on pourrait dire que l'imprévu est la règle de ses projets, tant il modifie, transforme et démolit, au cours des travaux.

Mais voici que les propriétaires dont on a pris illégalement les terrains se rebiffent et demandent qu'on les paie...

A voyant, par exemple, la ligne est si mal tracée, que les raccordements de chemins d'accès sont inabordables. A chaque instant, il se produit des accidents.

Rien qu'à cet endroit on peut compter sur cinq à six mille francs de dépenses supplémentaires.

Sans compter qu'on travaille toujours au remblai balladeur, qu'on ne parvient pas à arrêter.

Qui paiera tous ces frais « imprévus? »

Evidemment ce ne sera pas M. Riboud, soutenu par la majorité de M. Séblin. Vous verrez que ce sont les propriétaires qui auront eu tort de se laisser prendre leur terrain ; vous verrez que, seuls, les chemins seront coupables d'avoir de mauvaises courbes.

La camaraderie des Pipos, unie à la faveur des Augures du Conseil, sauveront M. Riboud : Ne faut-il pas que la sacro sainte administration triomphe sur toute la ligne... Le contribuable, bon à écorcher, criera s'il veut. Les ingénieurs, responsables, s'en tireront par une piroquette.

Et voilà comme quoi, ne voyant jamais de sanctions à ces abus criants,

à ces malversations, dont l'administration pullule, abus et malversations se perpétuent et ne font même croître et embellir.

Aussitôt qu'un ingénieur est en jeu, toutes les responsabilités s'évanouissent, mais les complicités se meuvent.

N'avons-nous pas vu un personnage officiel profiter d'une minute de pouvoir intérimaire, pour succomber dans les filets de M. l'ingénieur en chef, qui lui présentait une pièce importante à la signature...

Depuis de longs mois, nous avons démontré, sans que personne ait osé venir nous donner un semblant de démenti, que des abus criants, des dénis de justice, des violations des lois et règlements avaient permis à l'administration des chemins vicinaux et celle des chemins de fer départementaux de surcharger de dépenses supplémentaires les centimes additionnels déjà si lourds que nous payons.

Nous avons désigné nommément les auteurs de ces faits graves qui coûtent si cher, et aucune sanction n'est intervenue. Les coupables continuent leur influence au sein d'une administration pourrie.

Bien plus, le départ de M. Schrameck, nous assure-t-on, a permis aux complices de laisser croire qu'ils sont complètement sauvés et l'on s'en réjouit fort derrière les cartons verts...

Ne riez pas si vite...

Nous irons jusqu'au bout, et si l'on nous oppose l'inertie, nous mettrons au bon endroit et au bon moment la pointe de feu qui réveillera ceux qui ne veulent point entendre. Et nous les ferons sortir de ce sommeil symbolique ces fonctionnaires qui se croient le droit de jongler avec les finances départementales, et dont la quiétude est faite de la croyance que tout est si bien caché qu'il ne peut y avoir de danger.

Attendons.

Dans quelques jours les accusés auront la parole au Conseil général.

M. Legry, président, qui, vivant, voit son successeur se dresser devant lui, donnera la parole à M. Deviolaine, qui a senti le vent du boulet, et sait qu'il sera remplacé par un républicain ; il donnera la parole à ceux qui oseront la demander ; et nous entendons alors le plaidoyer de M. Séblin, essayant de passer l'éponge sur toutes ces scories et laissant ces macabres parler dans le désert, nous continuerons à dire, sans haine et sans crainte, ce qui est la vérité, ce qui doit être dit, ce qui doit être fait.









Chers amis 9 June 1934

Mon cher Paul

Le pauvre Auguste continue
à aller doucement. Hier il était
meilleur hier que la veille.
Hier soir il a eu une petite
maniege à ses yeux il avait
ce matin il n'a rien voulu
prendre. Je reçois la lettre
de Louise je lui remercie
bien. Si tu trouves la combinaison
sans doute je te parle à ton
goût il faudrait me dire ce
que je dois. pour les enfants
en plus de la Bibliothèque
je t'offrirai une chaise de
montant. Je suis dans la salle
à manger près de ce grand

Auguste qui va et vient de
temps en temps, mais il se
s'adapte si bien que je n'ai
presque pas le regarder. Il
prend au bout de cinq minutes
il revient dans son état
accablé, il fait semblant de
dormir, pour ne pas être
obligé de parler. Il continue
à faire des paraître tant de
bonne correspondance, et il y
en a!

Je vais te lui lire la lettre
de Louise ce qui concerne la
maison. cela lui paraît in-
différent. Je suis sûr de me
détruire, mais cela n'est
régulé de voir 15 jours de
plus ou de moins, peut être
que cela change d'ici vers
la fin du mois. en même

Je l'espère, mais j'ai doute
il ne va plus d'aller à
Leyeres, Mère. lui conseille
la prudence et la singulière.
il le pleure bien de tout son
cœur.

Auguste me charge de te
dire qu'il compte sur toi
Dimanche. D'après ce que
je puis de lui dire de la
lettre de Semir.

J'ai vu aussi une dépêche
d'Escalotier, j'y ai répondu.
Contre la femme et sa conduite
de ses devoirs envers moi. j'ai
eu assez à répondre, mais
je suis si fatigué si je rentre
chez moi la semaine prochaine
je n'aurai pas le temps d'en occuper

J'espère que le procureur Auguste
prétend qu'il vient de prendre
froid. il est gelé.
En ce moment ils sont en train
de se chamailler avec Anna
pour le blanchissage de Gambon
et le raccommodage, Gambon,
et l'écuyer dans le même
quel temps il fait, mais il
va à la Mère tout le dimanche.
Cela suffit à ce procureur malade
maintenant. Plus bientôt
l'heure du coucher je pourrais
quitter en vous embrassant
de tout cœur tous petits
et grands. Ta mère
M. L.

Je réponde que je suis toute
disposée à rester ici tout le
temps que je serai agréée
à ce procureur malade. Si le
suis toujours avec des ménages
mieux que cela vienne de toi.

Dépense

Date	Nature de la dépense	Dép. commun.		L	P	Y	J	Bureau	
		F. g	acq.					Vournées	Dir.
12	Journal	1,55							
14	Dépêches	5,00							
	Caféaux	2,00							
	Tournée Chauny							7,50	
15	Voyage Paris	1,00						1,20	
	Cigarettes				0,60				
	Limbes	5,00							
18	Tournée Charité							2,00	
20	Tournée Courcy etc							33,00	
	Priniron téléphone								20,20
21	Tournée Laon							10,10	
	Unis Bres faire party						8,00		
	Tournée auto								
	Note Primoty	3,65							
26	Tournée Laon							0,25	
27	Tournée Courcy							2,00	
27	Tournée Muret								
28	Tournée Chauny							3,10	
	Véture (Du Fayel rep)						17,50		
	Cotisation Ingénieurs				10,00				
	Voyage Paris				2,25				
	Congrès des Routes								20,00
	Loyer	250,00							100,00
	Journal	1,45							
	Bottines				54,00				
	Gants				4,90				
	Garnates				1,90				
	Tournée Melun							18,50	
	Tournée Paris				0,50			4,10	
	Part janvier	13,95							
	Pharmacie			6,35					
	Caractères souler					5,75			
	Domestiques Janvier	95,00							
		374,10		6,35	74,15	5,25	25,50	81,75	140,00

← R. = birth

Récapitulation

(1) années	(2) Encaisse au 1 ^{er} Janvier	(3) Recettes	(4) Vente de titres (mil. francs)	(5) Retraits Caisse d'épargne	(6) Totaux (2)+(3)+(4) +(5)	(7) Dépenses	(8) achats de titres	(9) Versements Caisse d'épargne ou banque	(10) assurance
1900	990,05	8.959,50	394,30	"	10.343,85	8.628,25	"	"	"
1901	1.715,60	10.284,40	101,15	"	12.101,15	9.426,20		1.400,00	"
1902	12.74,95	11.799,00	"	"	13.073,95	9.764,85	1.519,10	800,00	"
1903	{ 940,00 50,00	12.199,80	"	"	13.189,80	9.412,50	{ 1.468,85 1.500,00	"	"
1904	{ 743,45 69,00	13.166,55	1460,45	200,00	15.570,45	9443,95	{ 1.384,10 4.000,00	"	"
1905	{ 742,40 65,00	13.652,75	"	"	14.460,15	{ 9995,55 200,00	2.784,55	200,00	652,1
1906	{ 569,95 65,00	16.222,65 60,66	2862,50	600,00	20.373,76	9.595,20 33,75	8.549,35	360,66	997,6
1907	{ 772,15 65,00	16.153,20	"	1400,00	18.390,35	11.482,05	5.253,05	40,00	1330,2
1908	{ 220,10 65,00	24.338,35	491,30	"	25.114,75	14.088,85	8.436,85	"	1.330,
1909	{ 1193,85 66,00	18.053,50	2077,20	"	21.389,55	10.736,75 1.000,00	7.656,45	"	1,330,
1910	{ 601,15 65,00	20.800,50 20.840,60	"	"	22.400,65 21.506,75	{ 15.211,10 1.050,00	1.770,45	"	1,330,
1911	{ 2.180,00 65,00	20.244,70	500,00 (5571,00)	"	22.989,70	{ 14.652,05 850,00	3.986,40	"	1.330,
1912	{ 2.099,75 65,00	24.983,35 26,60	6.312,20*	"	33.460,30 -26,60	{ 16.882,30 850,00	10.532,05	240,00	1.330,
1913	{ 3.528,15 65,00	23.183,50 23.183,50	740,00 (Réserve préalable) spéciale	200,00	23.283,50 27.316,45	18.669,50 850,00	"	1.700,00 1.700,00	1.330,
1914	{ 5.259,25 65,00	29.528,70 29.528,70	150,00 Réserv. spec. (245-65-150)	1440,00	46.742,95	{ 20.105,05 1.350,00	4.561,95 4.289,80	403,00 (C-4) 1245,95 (Brit. Ind.)	997,6
		4.700 de Rec. étrangers	15.117	4.140,00		193.885	67.188	5.689	11.959

générale

(11)	(12)	(13)	(14)	(15)	(16)	(17)	(18)	(19)	(20)
caisse	total		Economies			Recettes	Depenses	Differences	Observations
au	(71)+(81)+(91)		annuelles	cumulées		exceptionnelles		(18)-(17)	
décembre	(10)+(11)		(5)-(7)	depuis					
			1900						
1.715,60	10.343,85		331,25				632,00	+ 632,00	Bijoux L.
				331,25					
2.74,95	12.101,15		858,20			252,00	85,85	+ 78,30	Mot. Euroc
						242,70	538,15		Quincag
				1189,45		95,00	44,00		Exp.
940,00	13.073,95		2.034,15				200,00	+ 1452,40	Voy. Trapp
50,00							1202,35		R. de la S
				3.223,60			50,05		Exp.
743,45	13.189,80		2.787,30			92,25	449,35	+ 638,50	Voy. Suisse
65,00							180,00		Voy. Angl
				6.010,90			101,40		Exp.
742,40	15.570,45		3.722,60			139,00	405,75	+ 655,90	Voy. Ypres
65,00							14,50		Exp.
				9.733,50			201,90		cadeau A
562,95	14.460,15		3.457,20				163,75		Noliel
65,00						478,60	437,25	+ 289,90	Exp.
				13.190,70			131,25		cadeau N
772,15	20.373,76		6.654,36				200,00		cadeau M
65,00						670,00	670,00	- 450,95	cadeau
				19.845,06		785,45	334,50		cadeau
						(Exp.)	(Bague)		cadeau
220,10	18.390,39		4.671,15			1716,40	444,05	- 245,30	cadeau
65,00						(Exp.)	195,00		cadeau
				24.516,21			275,50		cadeau
1193,85	25.114,75		10.249,50			5.962,00	353,55	- 4742,00	cadeau
65,00						(Exp.)	297,50		cadeau
				34.765,71		560,00	266,25		cadeau
601,15	21.389,55		6.316,75				666,25		cadeau
65,00									cadeau
				41.082,46					cadeau
2180,00	21.506,75		4.679,50			2.100,00	172,40	- 1.254,30	cadeau
65,00						(Impend.)	431,00		cadeau
				45.761,96			242,30		cadeau
2.099,75	22.989,70		4.736,65					+ 136,85	cadeau
65,00							136,85		cadeau
				50.498,61					cadeau
3.528,15	33.425,70		7.208,45						cadeau
65,00									cadeau
				57.707,06					cadeau
+ 42,50									cadeau
5.959,25	24.416,45		3.863,80			489,00	390,00	+ 226,85	cadeau
65,00						(Impend.)	160,25		cadeau
				61.570,86			115,00		cadeau
115,00 (mille)									cadeau
13.450,35	46.742,95		13.473,65			733,50			cadeau
125,00						(Exp.)			cadeau
				75.044,51					cadeau
									cadeau

En ne me dis pas si tu as reçu quelque chose³
de Noël, et des 4 courriers à qui j'ai écrit il y a
juste 8 jours. Complètes tu peu à peu ta
provision de toutes choses? — de toute chose
utile et qui se conservera bien entendue?

Si l'état de choses de vient un peu ce que
je n'ose même croire, j'aurai bien envie de
vous renvoyer tous à chuis d'ailleurs dans une
quinzaine, quand les gros transports seront
passés. Vous y auriez une fraîcheur relative,
et vous aideriez à faire la vendange, nous
en repurterons cargo peut-être à Paris à
la fin de la semaine sous nos pieds.

Attends la nouvelle d'Angèle de Comère et
de Boirel?

Bonne nuit à tous les quatre.

Paul

6
Lyon le 13 août 1914

Ma chérie

Je vois aucun inconvénient à ce que Maria aille à Mussy pendant quelques jours. Il faudra qu'elle parte à 20h56 (8h56 du soir) pour arriver à Mussy qu'à 8 heures 1/2 le lendemain sauf retard toujours possible. Retour dans les mêmes conditions. Ce n'est donc pas pratiquement rapide, mais il n'y a aucune difficulté.

M. Deurbas est parti ce matin vers 10h pour aller dire son fils malgré des retards énormément parallèles de son train et du train militaire. J'étais très préoccupé hier soir à ce sujet et je me suis levé à 8 heures moins 1/4 ce matin pour faire le trajet à la gare, ce qui m'a plutôt alourdi la tête. J'ai d'ailleurs très peu de temps à faire, et si j'ai l'âge de prendre contact avec certaines réalités, c'est insuffisant pour motiver mon maintien ici. Il est donc convenu avec Henry que je rentrerai lundi soir, sauf imprévu naturellement, je prendrai à 18h08 qui est censé arriver à Paris à 18h56. J'admets que je serai rendu vers 19h00 du soir, tu pourras m'attendre jusqu'à ce que la

Les officiers avec lesquels je prends mes repas au casernement sont très agréables et très intéressants. Il y a un artillerie qui regrette bien de ne pouvoir tirer le canon. Tous ont confiance dans l'issue de la lutte même sans l'appui des troupes; je n'ai pas la même optimisme, et une bonne idée de tirer que nous pourrions leur sur nos positions pendant les 6 semaines qu'il faudra aux Russes pour rétablir les communications coupées, sans doute sur leur frontière, et pour pénétrer en Allemagne. Tout le monde est d'accord pour penser que la guerre sera féroce, ce sera une guerre de vie ou de mort pour chacun des adversaires.

Ce soir dîner chez M Babouret qui est venu me relancer
ici tout à l'heure. Avec mon arrière de sommeil, j'aurais bien
préféré rester tranquillement à l'hôtel.

J'ai été allié la grand-mère à la cathédrale après avoir
entendu une allocution qui n'a pas été prononcée, ou qui l'a
été avant mon arrivée. Je me rappelle d'ailleurs que les
célèbres de l'roya manquaient d'orateurs.

Il a plu légèrement ce matin, assez pour rendre la
température très acceptable; mais l'orage est toujours dans
l'air.

L'attitude des 3 comités qui n'ont pas encore répondu
me surprend, celle de deux d'entre eux tout au moins. Si elle
persiste je n'aurai aucune gêne à cesser définitivement
toute correspondance avec eux. Et vous nous en tenez la

tu ne me dis pas si tu as rencontré Luchini en tenue de
sapeur de 2^e ligne. C'est bien lui qui l'aura voulu pour
s'opposer quelques périodes. Les tu des nouvelles des
de Vojles? Et de de Solms? La de questions de Nicolaï dans les journaux.

J'achève ma lettre à Bienne (souvenirs napoléoniens)
où je suis en pleine faute de traits et d'aut l'attente par d'une
auto qui me ramènera bien tard chez M^{me} Babouret.

Lundi tu pourras à tout hasard ne dîner qu'à 7^h1/2 pour
le cas fort improbable où mon train traîne à l'heure. Et tu me
garderas une bonne soupe de légumes que je ferai
réchauffer en arrivant. Dis à ma mère de venir dîner
mardi matin à 11^h1/2.

Adresses à toute la quinzaine

Paul

Paris le 14 juillet 1917

ma chérie

Il m'a semblé hier matin à 6 h $\frac{1}{4}$
 que vous deviez arriver à Culor par
 très beau temps, et que vous n'auriez
 pas de peine à attendre chez moi
 sans prendre froid. aujourd'hui pour
 la journée de drapeaux le ciel est
 mauvais et la pluie menaçante.
 Je prends quand même mon
 appareil afin d'avoir un souvenir de
 ce troisième 14 juillet de guerre
 que j'aurais pu voir sur le balcon de
 Henry.

ma mère que j'ai vue hier après
 déjeuner s'apprête à aller un peu
 en lissant beaucoup encore

3 6... Je reviens du défilé qui n'a pas fini qu'à
11h¹⁴ chez les Henry et que j'ai vu admirablement.
regrettant bien de ne pas vous avoir gardés 3
jours de plus pour le voir vous-mêmes. L'armée
française était représentée parce qu'elle a de
plus héroïque. Que de chevrons sur les bras droits
que j'avais seuls! Et que de drapeaux déchirés
dont beaucoup auxquels, l'un aurait un bon beau
s'écroule! La foule très compacte - à peu près
comme à l'enterrement de Carnot - a acclamé
énergiquement fantassins et chasseurs. Au
début trop peu de musique; les chasseurs
avaient heureusement leurs fanfares. Soudain
un arrêt ceux qui défilaient devant nous ont
formé les faisceaux et de toutes les fenêtres
on les copieusement arrosés de cigares de
cigarettes, de chocolat. En vrais gamins ils
se disputaient les projectiles. Des fleurs au
canon de chaque fusil, de gros bouquets à la
ceinture des officiers. La gaieté un peu
partout réfranaire, comme s'il ne s'agissait que
d'une parade du temps de paix.

Vu Berthe et André tout à l'heure
Boudrene. Paul

Paris le 18/9/1907

Ma chérie,

J'ai très très aimé ta lettre hier,
et comme je n'ai pas de secrétaire qui
à l'égal de Jacques, puisse me remplacer
tu n'en as pas eu du tout ..

Quoi mon autorité ne sera sans doute
pas hyperflue pour persuader à ton
fil que 1 hectolitre vaut 100 litres
et non 100 kilo litres (qu'est ce que
c'est que cette bête là?) c'est à dire
100.000 litres. Il hésite pas à le lui
affirmer très énergiquement.

Comme nous l'avons dit ensemble
le pauvre M Fernand de qui j'ai dit
encore il y a à peine un mois chez
la Delaby avait une maladie de
cœur très grave, qui pourrait d'un

moment où l'autre l'écrasait, or ...
il s'est tout simplement pendu vous
vous perdez en conjectures ; lui qui
était très religieux --

Je voulais raconter hier un potin
politique de l'un ou qui courait
à l'élection tout Paris ; mais il n'y a plus
aucun tel aujourd'hui puisque les
journaux l'ont imprimé. Il s'agit du
c. l'unel et député beagnem de
Côte du nord qui aurait rendu aux
boches les procès verbaux du Comité
secret pour la modique somme de
25.000^{fr}. On eût dit sur cette faime
la nouvelle me paraît stupide ; mais
le défendeur dudit l'unel est de plus
médiocre ; encore un qui faisait
beaucoup trop de voy age en Suisse
En attendant le ministère s'attend
en d'aplanir l'ambivalence ; ce que

je n'aurais pas eu possible, surtout après
le rôle d'alterschman, et des Barthou
qui est leur bête noire, et Ribot dont ils
ne voulaient pas. Souhaitons longue vie
à celui là, s'il veut agir.

J'en suis sûr pour Korniloff
contre Kerensky, barard d'logues et
brave mais non assez d'êt achi' de
vis flumes entrémes. Reste à savoir si
Korniloff l'emportera.

Un peu de cuisine maintenant

1 J'ai préparé la boîte de sucre (4^k) et
t'en ferai l'envoi demain dans le
premier d'usage par grande vitesse;
cela arrivera au bout d'un mois à
Chisidriev. Il te restera largement le
temps de fabriquer un peu de geleï de
sucre et de sucrer ton roustine. Sache
que le raut va être assez vite pour
en venir à très peu de chose.

qu'il deviendra rare : dans le quartier
de Relaby il n'ont pas pu encore obtenir
toute leur provision.

2. Le baromètre du beurre que je
consulte fréquemment me donne et
m'annonçait 3⁺60, ^{mais} aujourd'hui 3⁺70 et
aujourd'hui 3⁺80 ; il ne faudra donc
compter que sur celui que tu apporteras.
A ta place j'enverrais d'~~un~~^{un} demi-saler,
2 ou 3 kilos pour voir s'il reste
convivable à table avec longtemps.

3. Fais-tu tricher de poisson ? C'est le
moment (il pleut & sans me dis-tu)
Compte-tu faire une caisse des meilleurs
et de pauvres aussi à combler ?

4. J'ai approuvé d'envoyer Maria
d'Arauc ; je ne suis pas fâché qu'elle
mette de l'ordre et de la propreté d'Arauc
pour esiles de prolonger cette une
la période de transition qui suit notre

retour. J'ai demandé le ticket en
suite qu'enca.

5. Si on doit sacrifier une ou deux branches
d'arbustes, on va s'en débarrasser le
mieux possible après l'avoir bien soignée de
goudron ou d'un corps gras analogue pour
qu'il n'y paraisse pas et qu'on ne
puisse être tenté de recommencer.

6. En fait qu'il faut le dernier jour
faire à l'égard de toi le réservoir et le
fourneau de la cuisine.

Que Nicole s'amuse en attendant de dire
je m'en f... -- sort, mais ce mouvement
est-il bien propre ? Je ne voudrais tout
de même pas qu'elle nous rapporte
quelque si mûre ou quelque chose pour l'entrée de
l'automne.

J'ai dit hier soir cher m^{me} Nicomène
dont le fils lui donne un jour autant de
satisfaction. Quel mariage édifiant !

Où si meurt que vous aurez du vin de
1917 et que j'aurai un peu tout ça
de la bouteille.

C'est d'ailleurs chez le Peloby.

Mille tendres

(sans)

Je ne veux plus que tu m'écris sans
timbre : c'est une économie que rien ne
permet







Paris le 5/8/07

ma chérie,

Comme tu le sais, puisque m^{me} Louis te l'a écrit
Louis Denolaune a fait demander en même temps
que Georges un congé de 3 mois tant au lieu de
marier de suffis qu'en qualité d'industriel.
On vient de lui refuser ce congé en y
ajoutant un blâme pour avoir demandé
à quitter le front (5^e Div^{ie}) au profit de
l'arrière (Soissons bombardé presque chaque
jour) - Et Georges a obtenu le sien dont il
compte user parait-il pour aller de
temps en temps à la Verrerie. Ce pauvre
Louis n'a de u^l dément par de haut, lui
qui aurait fort bien pu rester tranquille-
ment avec sa femme au lieu de reprendre du
service. - Où est la justice ? Et dans quel
état d'exaspération et de dépression il
doit être ! Je voudrais au lieu de lui écrire

Tâche de le joindre au jour à St. Nizier,
chose malheureusement assez difficile.

"une personne que je ne nommerai pas
- c'est Delaby qui parle - mais qui est tout
à fait digne de foi et qui déplace le
gâchis dans lequel on voit tout ce que
touchent les militaires, a ajouté, retour
des pays envahis, que c'est exactement
pareil chez les Boches : là aussi on
reute des récoltes moulées, là aussi on
laisse pourrir des pommes de terre au lieu
de la distribuer etc - " serait ce donc
l'incalculable cortège d'imperfections que
la guerre entraîne avec elle, ou bien
encore la gêne, la souffrance physique ou
morale qu'éprouvent la plupart d'entre nous
nous rendraient-elle plus instable et plus
enigme auto. - pour les autres ?...

J'ai reçu hier une lettre - que je
te transmettrai demain - de m. l.

Saulteron, qui m'a quelque peu
étonné bien que l'objet en soit attendu:
son mari a pris sa retraite après 41 ans
de service; ses filles voudraient venir habiter
Paris, leur père n'y consent que s'il trouve
une occupation, une haute relation,
donc lui aider à cela; elle attend avec
impatience une réponse de moi; reconnaissance
étternelle etc... Si je n'ai le désir
d'être aimable avec une femme charmante
je lui répondrais à peu près ceci: Songez-
vous que son mari a-t-il quitté la Banque?
L'y a-t-on invité? A-t-il trop de
travail? Le mieux est de rester dans sa
profession au lieu d'en chercher une
nouvelle etc... Mais je préfère enoyer -- je
ne suis pas qu'un d'ailleurs, en prenant
conseil de Delaby. M. Joumel dans 88
est devenu immobile; il n'a donc plus besoin
de personne; mais peut-être m'indignera-t-il

une piste - Je n'en persiste pas moins à
trouver bizarre qu'il ne recoure pas à
son ancienne administration. Ne m'a-t-on
pas dit qu'il avait l'air bien nerveux et
agité... ?

Julio est revenue voir ma mère cette
matinée au Cury non pour elle mais pour
l'invention de mon père qu'elle a connue
par une des "campagnes" de la place de
la République : De brèche déguisée en
belge, ont offert à l'inventeur 1.000.000
Il a "naturellement" refusé et persiste à
vouloir compter sur moi pour aboutir.
Il y a 100.000 à gagner pour Julio qui
partagerait. En attendant toutes ces
faux hautes la ça aide, malgré
l'histoire de Turpin ; mais comme ma
mère a accepté de recevoir Julio et son
protégé un après déjeuner, je me
prépare à raconter l'inventeur et à

l'énormité d'avoir que je puisse en-
durer un mot à Cagnot - seul capable
d'apprécier si l'invention renferme une
idée viable.

Voilà en Russie une nouvelle
consolidation. Kereusky paraît fort
attaqué par les réactionnaires - ce qui
n'a rien de très naturel - et par les
cadets c'est-à-dire la bourgeoisie qui ont
peut-être tort. En attendant le dernier
communiqué n'est dénué d'une
honnêteté méritant le fâcheux état moral
d'une partie de troupes, qui les obligent à
reculer dans les Carpathes. N'attendons
plus rien de ces gens-là.

En ce qui par hasard nous aurions
encore un été? Il ne pleut plus depuis ce
matin, on voit même par-ci par-là
quelques rayons de soleil et la température
s'est élevée sensiblement. Cela nous permettra

de reprendre les promenades avec
misi et Rivoi dont je n'ai d'ailleurs
aucune nouvelle. D'après l'indicateur
misi ne peut arriver à Paris que
mardi matin à 11 h 32. Si elle doit
déjeuner à la maison il faudra que la
couverge prépare quelque chose et
achète de légumes etc. mais encore
devrai-je en être prévenu à temps.

Mille tendresses

Paul

P. S. a part la soucoule épousillée dans
la valise et une bouteille de haricots
cassés tout en arrivant sans eux. Une
me mère a été rassée de 20 œufs frais que
je lui ai donnés, de la pendule que j'ai
tenue en place, et de son mouchoir. Elle
parle de nouveau sans restriction d'aller à
Chis d'rieux en septembre.



Souvenir de la Grande Guerre

Indicateur des Rues de Paris

avec un tableau des
points de chute des obus
allemands pendant la
Grande Guerre 1914-1918

Le plan sur lequel j'avais
marqué ces points d'après
les indications des journaux
n'a pas été retrouvé. A,

Chin d'ieux est conservé
de cette époque un autre
souvenir (un fragment
d'obus tombé sur
la voie à la Gare
de l'Est)

Dimidié Jour

21-7-21

ma chérie

Je vois que tu as été un peu vite en
envoyant 350⁺ à D au phis : en lit au
bien il a dû vouloir te dire : C'est
le prix d'ami que vous communiquez
(c'est 100 ou 200⁺ ?) pour une
appareil qui est en prêt non d'ami
de 350⁺. Relis et tu jugeras
C'est évidemment un peu cher
mais, si mon interprétation est
bonne il devra vous le renvoyer de
l'argent mais t'offrir une compensation
Si non, tant pis, nous admettons que
c'est le prêt un peu majoré de la com-
pensation et future

Tendrement

Paul

HÔTEL DES SOURCES

SEULE MAISON SUISSE



Téléphone 17

Régime sur demande

VITTEL

(VOSGES).

185 CHAMBRES
CONFORT MODERNE
SITUATION PRIVILÉGIÉE
A L'ENTRÉE DU PARC

MÊMES MAISONS :
HOTEL ASTORIA - NICE
HOTEL EUROPE - LUGANO-PARADISO

CH. H. SCHWARZ (SUISSE)
PROPRIÉTAIRE

Chère Madoane

Je reçois à l'instant votre
petit mot et je suis très
heureux de voir que mon
campement vous satisfait
J'ai retrouvé ici ma femme
et renvoie de les petits
superbes. Mon séjour se
prolongera une dizaine

- 131 -

de jour ici avant d'—
partir en Seine et Marne
chez mes parents.

— vous fais chier
madame me prie d'ami
que vous m'invitez
pour mon anniversaire de
trois cent cinquante francs.
vous me le envoyez
vous voulez soit ici
soit au Chateau de
Denicourt par Bussière
Seine et Marne.

Travailler - bien.

De vous prie d'agréer mes
plus respectueux hommages
votre dévoué

Compagnie
des
Chemins de Fer

DE L'EST

Direction.

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Chemins de fer de l'Est,

En exécution de la décision du Conseil en date
du 3 Septembre 1908, rendue sur sa proposition,

Commissionne M. Riboud,
Paul, Joseph, Jules,
en qualité d'Ingénieur Principal de la Voie,

au traitement annuel de douze mille francs,

à partir du 16 Septembre 1908,

Le Directeur de la Compagnie,

J. Heintz

Le Président du Conseil d'Administration,

M. Dailly

Compagnie
des
Chemin^s de Fer

DE L'EST

Direction.

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Chemin^s de fer de l'Est,

En exécution de la décision du Conseil en date
du 15 Octobre 1908, rendue sur sa proposition,

Commissionne M. Riboud,
Paul, Joseph, Jules,
en qualité d'Ingénieur Principal de la
2^e Division,

au traitement annuel de douze mille francs,

à partir du 16 Octobre 1908.

Le Directeur de la Compagnie,

J. Weist

Le Président du Conseil d'Administration,

W. Daillier

Compagnie
des
Cheminis de Fer

DE L'EST

Direction.

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Cheminis de fer de l'Est,
En exécution de la décision du Conseil en date
du 21 juillet 1910, rendue sur sa proposition,
Commissionne M. Riboud,
Paul Joseph Jules,
en qualité d'Ingénieur Principal de la
1^{re} Division de la Voie
au traitement annuel de Quatorze mille francs.
à partir du 1^{er} Septembre 1910.

Le Directeur de la Compagnie,

Libert

Le Président du Conseil d'Administration,

Garnier

Compagnie
des
Chemins de Fer

DE L'EST

Direction.

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Chemins de fer de l'Est,

En exécution de la décision du Conseil en date
du 29 Janvier 1911, rendue sur sa proposition,

Commissionne M. Riboud,

Paul, Joseph, Jules,
en qualité d'Ingénieur en Chef adjoint
de la Voie,

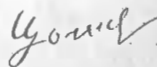
au traitement annuel de Vingt mille francs,

à partir du 16 Février 1911

Le Directeur de la Compagnie,



Le Président du Conseil d'Administration,



Paris, le

191

EXTRAIT du REGISTRE des DELIBERATIONS
du CONSEIL d'ADMINISTRATION.

Séance du 18 Août 1921.

Sur la proposition de M. le Président, le
Conseil nomme Directeur de la Compagnie, à partir
du 1^{er} Septembre 1921, en remplacement de M. GERARDIN,
M. Paul RIBOUD, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées,
actuellement Directeur-Adjoint de la Compagnie,
et fixe son traitement à 65.000 francs par an.

Le Président du Conseil d'Administration,

Goussier









N° 1.

REMISE DE SON ÉPÉE D'ACADÉMICIEN

À M. CAQUOT

Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées,
Membre de l'Institut.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 14 AVRIL 1935,

par M. RIBOUD,

Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées,
Directeur de la Compagnie du Chemin de fer de l'Est.

MON CHER AMI,

Vers la fin de l'année dernière — c'était, je crois, en novembre — m'est parvenu, de quelqu'un que vous connaissez bien, le billet suivant:

« Vous avez été le premier à Troyes à soupçonner ce que CAQUOT deviendrait, ce que vient de reconnaître l'Institut. Ne seriez-vous pas d'avis que ses amis et admirateurs lui offrent, suivant la coutume, une tangente adéquate? »

J'ai, vous n'en doutez pas, accepté avec joie cette « investiture »; et voilà pourquoi, après avoir rempli de mon mieux une mission tout à la fois infiniment agréable par son objet, très facile par l'accueil que j'ai reçu — l'un des assistants me l'a d'ailleurs singulièrement facilitée — et très délicate (que ceux, nombreux, je le crains, qui n'ont pu être atteints me pardonnent!) j'ai aujourd'hui la tâche, dont je m'acquitterai sans doute moins complètement encore —, mais ce

sera surtout celle fois par la faute du sujet qui est trop vaste, — j'ai la tâche de vous adresser la parole au nom de tous.

Vos amis sont ici en grand nombre, vous le voyez; en grand nombre sont venus notamment les représentants d'une promotion qui tout entière a grande fierté de compter parmi ses « cocous » un académicien tel que vous: l'un d'eux vous le dira sans doute et avec autorité tout à l'heure; mais vos amis, présents ou excusés — et certains l'ont fait en des termes qui vous toucheront lorsque je vous en ferai part — vos amis ne sont pas seuls. Vos proches, vos plus proches sont à côté d'eux — lorsque du moins l'âge ne les a pas retenus loin d'ici —: j'aperçois ceux et celles qui vous entourent d'une tendresse attentive et pleine d'admiration légitime, et aussi celui de vos disciples qui a récemment pris place à votre foyer...; ils m'ont demandé, presque en s'excusant, de se joindre à nous; et en cela, ils ont eu tort: car c'est nous qui nous sommes joints à eux — grâce à quoi admiration et affection sont deux mots qui ont le droit de se fondre et de se confondre ici dans un sentiment commun.

Avec les souvenirs lointains ou récents de ceux qui sont inscrits sur la liste que j'ai eue entre les mains, on pourrait aisément faire comme une sorte de synthèse vécue du magnifique développement de votre carrière; on y verrait en effet: ceux qui ont assisté à vos débuts d'ingénieur dans l'assainissement d'une cité champenoise qui en avait certes grand besoin! et à l'autre extrémité du temps ceux qui ont su et voulu comprendre ce que vous avez fait (pour ne pas parler de ce que vous auriez pu faire) dans le poste éminent auquel, ayant été sollicité de l'accepter, vous avez généreusement sacrifié vos intérêts matériels et votre repos — ceux qui, grands constructeurs ou grands apôtres de l'aviation, ont compris et soutenu vos efforts — ceux qui, ingénieurs, metteurs en œuvre sont demeurés vos collaborateurs fidèles (certains sont vos collaborateurs de toujours) et vous ont permis de vous consacrer plus complètement à la chose publique — ceux qui ont été, dans l'art de bâtir, vos émules — et de quelle

qualité! (le plus illustre est ici) sans cesser, chose rare, d'être vos amis, — ceux que la Guerre avait rapprochés de vous et à qui, quels que fussent les grades, la seule force de votre esprit a laissé le vivant souvenir d'un chef, — vos collègues et leurs élèves, vos compatriotes de l'Ardenne, vos camarades de la, déjà lointaine, promotion 99 et vos confrères de l'Institut, — de l'Institut que représente ici avec tant d'éclat l'un de ses membres les plus respectés.

Mais, si toutes les sympathies présentes entendent glorifier une carrière commandée tout entière, non seulement par un cerveau de savant, mais aussi par une conscience, une probité scientifique, une droiture hors de toute atteinte, certaines absences — que j'ai, je le confesse, volontairement provoquées... en ne les sollicitant pas, — sont un symbole elles aussi: votre volonté de mettre de l'ordre dans un désordre qui, nuisible à tous, peut être parfois profitable à quelques-uns, votre indifférence, votre dédain pour les combinaisons de couloirs et les intrigues de palais sont l'honneur de votre caractère; et si nous trouvons auprès de vous tant de plaisir au culte de l'amitié, si certaines hostilités, certains oublis, comme certaines ingratitude, nous indignent, il en est qui ne sont pas pour nous déplaire.

L'art a ses exigences, il a ses lenteurs... fécondes: voici des mois déjà que l'Académie des Sciences vous a ouvert ses portes — honorant à la fois: vos travaux scientifiques et votre rôle de grand serviteur désintéressé de l'État. Vos œuvres de constructeur et votre vie tout entière ou tout est lumineux, et très haut — et vous n'avez pas encore pu ceindre cette arme pacifique; mais l'artiste — qui devait se partager entre le très beau bas-relief du paquebot *Normandie* et les délicates figures d'une épée — (j'ai su hier que, de plus, il avait dû conduire à l'Exposition de Bruxelles notre *Fluctuat nec mergitur*) — l'artiste, dis-je, a voulu extraire, des matériaux bien informes que je lui avais remis, quelque chose qui pût être digne à la fois de vous et de lui. Mieux que moi, M. DELAMARRE vous dirait ce qu'il a mis dans ces traits et dans

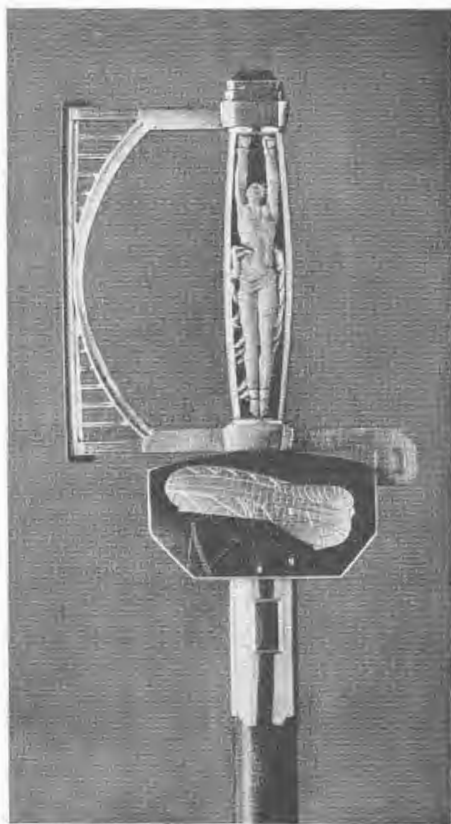
ces lignes. Vous avez « touché » à tant de choses — ce qui toujours, avec vous, signifie les approfondir -- vous avez traité tant de sujets, mené à bien tant de travaux — pour la terre... ou pour le ciel — que l'étroite surface d'une garde, d'une fusée, d'un écusson ne saurait les évoquer tous.

Ainsi vous n'y trouverez précisément rien — la représentation en aurait sans doute été difficile! de cet enseignement que vous répandez dans trois de nos plus grandes écoles techniques, celui qui dirigeait hier encore l'une d'elles (laquelle est, pour une large part, votre création même), et ceux qui dirigent avec tant de succès les deux autres sont devant moi — de cet enseignement tout pétri des fortes idées générales qui sont bien la dominante de votre pensée et sans lesquelles il ne se crée rien de fécond — de cet enseignement que ceux de ma génération auraient (s'ils en étaient capables! je parle pour moi seul) tant de plaisir et tant de profit à suivre.

Vous n'y trouverez rien non plus (il fallait bien choisir!) de tout ce que vous avez enfoui d'ingéniosité réfléchie, de hardiesse calculée dans le fond des mers — ni de cette savante étude sur la stabilité des terres, simple commencement d'une longue série où la science pure, avec laquelle vous entretenez des relations familières, est le moyen, beaucoup plus que le but.

Du moins verrez-vous dans cette garde — où le plus moderne des métaux revêt le vieil argent d'une couche inaltérable — la charmante et fidèle image d'un grand arc dont, il y a peu d'années, -- c'était, vous vous en souvenez, en Savoie — votre sobre précision m'expliquait la conception et le montage. Vous verrez sur cette fusée la trace d'un autre ouvrage que je m'enorgueillis d'avoir, envers et contre tous — ou presque tous — obtenu l'autorisation de vous laisser entreprendre; il est tout près d'ici (et c'est peut-être ce qui vous explique le choix que j'ai fait de cette salle!) il est tout près d'ici et toujours debout, en dépit des « efforts secondaires » qui devaient le condamner à une ruine prochaine;

M. DELAMARRE en a, par surcroît, jugé l'évocation décorative: les X qu'on y trouve ne nous permettent pas de le contredire.



Vous verrez encore, sur l'écusson, ce ballon ingénieusement captif, dont le nom vulgaire fut emprunté, j'imagine, à la gastronomie d'outre-Rhin, et qui, profondément transformé par vous, a permis de régler tant de tirs, de surveiller

tant d'opérations, que les Anglais ont eu la sagesse de vous prendre, et qui aurait suffi, sans l'Académie, à faire de vous un « immortel ».

Cette jeune silhouette modelée par l'artiste, c'est le symbole de l'avion, que vous avez voulu toujours plus puissant, plus rapide et plus sûr, — de l'avion dont fut assurée par vos soins dans les derniers temps de la Guerre la construction méthodique en série, et qui s'est, par vous, dégagé peu à peu des liens d'un empirisme devenu trop sommaire, pour s'en remettre au guide d'une expérience scientifiquement conduite dans l'air et au laboratoire. Dans votre souci d'assurer alors une rénovation indispensable et urgente, vous n'avez pas craint, étant libre de tout faux préjugé d'école, de faire appel à toutes les intelligences, ne fussent-elles pas de la « maison », à toutes les initiatives, fussent-elles les moins « académiques »; vous n'avez pas craint non plus, chose méritoire entre toutes, de vous attaquer au formalisme de certains bureaux, aux lenteurs de certaines commissions, derrière lesquelles s'abritent trop souvent — de plus en plus souvent hélas! — les responsabilités qui préfèrent... demeurer irresponsables —; plus encore, vous avez également entrepris de mieux répartir les efforts en les concentrant et de disséminer les risques.

Vous avez ainsi beaucoup semé: vos successeurs moissonneront ce qu'on ne vous a pas laissé moissonner vous-même — les avions que reçoit actuellement l'armée de l'air sont les vôtres, — et le nouvel Icare qui s'apprête à prendre son vol achèvera sans doute un jour prochain de triompher de ses derniers adversaires, la brume et l'ouragan.

A côté d'Icare, sur l'autre face, Prométhée, — génie créateur, nous dit la mythologie, — résume en une seule image toute les variétés de votre esprit. S'il est encore enchaîné, parce que la tradition l'exige, je sens qu'il va briser ses chaînes, et ce sera un Prométhée délivré qui ne redoute plus la colère des Dieux parce que son audace est toute raison (si bien qu'elle ne paraît plus être de l'audace) — un Pro-

méthée qui s'empare, non du feu seul, mais de tous les éléments pour les enfermer... dans la rigueur d'une analyse impitoyable, — un Prométhée qui, se souvenant qu'il est Titan, écarte les deux moitiés d'une voûte pour en asservir la courbe à sa volonté et à ses calculs, — un Prométhée très moderne qui, dans la bataille... des idées, assène à son contradicteur non les coups d'une statistique aveugle, mais la tranquille clairvoyance d'un chiffre précis que tient toujours prêt votre mémoire infallible, — un Prométhée qui serait un peu médecin — Esculape et Prométhée ont bien pu se connaître, — et à qui l'homme en lutte avec la matière, (ou avec d'autres hommes!) s'adresse pour obtenir aide et conseil — (Qui de nous n'a dit au moins une fois : « Il n'y a qu'à demander à CAQUOT... ») — qui sait des remèdes à tous les maux : Villes d'eaux en quête d'urbanisme, fondations défail-lantes, industrie mal en point — qui voit très loin dans l'avenir (on vous a, paraît-il, reproché de voir trop loin!) sans doute parce que son ancêtre a plongé jusqu'au fond de la boîte de Pandore pour y saisir... l'Espérance, l'Espérance indispensable au maintien des énergies créatrices — un Prométhée de qui la force est toujours généreuse, équitable et sereine.

Et je lis aussi sur cette même image, bien qu'il ait omis de l'y mettre, la signature de l'artiste qui, avec une délicatesse raffinée, a été tour à tour ou tout à la fois sculpteur, graveur, ciseleur, émailleur, orfèvre, joaillier...

Enfin, et ce sera le dernier mots de ma description, votre cœur, mon Cher Ami, saura reconnaître sous la pile du Pont Lafayette, les armes de votre ville natale.

Chère Madame, permettez à une amitié qui... a vu naître votre fille de dire qu'un homme tel que votre mari méritait une compagne telle que vous. Cette tendresse vigilante dont je parlais tout à l'heure lui a épargné d'inutiles soucis et lui a donné tout le long d'une carrière comme il en est peu, l'oubli des heures difficiles, la paix reposante du foyer. Nous n'aurions pu consentir à ce que vous ne fussiez point com-

prise dans l'hommage que nous lui rendons; mais, grâce à Vouziers, sa ville natale, qui est aussi la vôtre, nos vœux sont satisfaits. C'est à vous et à vos deux familles si solidement attachées au sol sur lequel elles sont nées qu'a pensé M. DELAMARRE en dessinant ces étoiles et cette gerbe et je sais tout ce que sont pour vous les Ardennes: l'avant-guerre..., la Guerre..., l'après-guerre. Vous serez donc — dans les intervalles des séances solennelles de l'Institut — la gardienne naturelle de cette épée où vous avez votre place. Et je suis sûr que vous ne me tiendrez pas rigueur d'avoir un instant mêlé à la joie de notre fête un peu de la mélancolie du souvenir.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. CAQUOT.

Mes Chers Amis,

Mes Chers Compatriotes,

Je suis si ému de recevoir ce magnifique objet d'art, témoignage collectif de sympathies agissantes, que je ne puis vous dire, comme je le voudrais, toute mon infinie reconnaissance.

Permettez-moi de placer notre réunion sous le signe de l'amitié et d'exprimer ma gratitude à tous ceux ici présents qui ont voulu me marquer de la façon la plus délicate leurs sentiments d'attachement, comme à ceux qui m'ont dit leurs regrets de ne pouvoir y assister.

Notre ami RIBOUD, l'organisateur de cette cérémonie, m'a prouvé une fois de plus que sa peine ne comptait pas quand il s'agissait d'exprimer un témoignage d'amitié.

Celle que je lui porte, totale et absolue, date de l'année, déjà lointaine, où nous vivions à Troyes, et où je l'ai vu agir avec une autorité et une clairvoyance qui sont l'apanage d'un très petit nombre d'hommes.

C'était en 1910, lors de la grande crue de la Seine. RIBOUD voit tous les points dangereux. Seul chef à connaître, il ne

sollicite aucun ordre, il agit, rend compte et rétablit la circulation dans un temps qui ne permettrait pas aujourd'hui, par la paralysie générale de nos administrations, l'établissement d'un premier rapport provisoire de contrôle sur les mesures à envisager.

Depuis lors, en toutes circonstances, je l'ai vu prendre, avec le même courage et le même sens de l'intérêt général, les mesures nécessaires, en paix comme en guerre.

En plus d'un travail de chaque jour, devenu pénible et ingrat, il a voulu prendre le temps d'organiser la cérémonie d'aujourd'hui.

J'y trouve un spécial réconfort et il sait toute mon affection reconnaissante.

GIROUSSE est l'interprète de notre promotion. Souvent avec lui, PELLARIN, EPINAY et FREYSSINET, nous parlons de cette empreinte si profonde et encore si vivante que nous avons conservée de nos deux années de vie à l'X, dans ce milieu où la pensée se développe avec rigueur par les libres discussions d'un auditoire très sympathique, mais aussi exempt de toute indulgence.

Je lui exprime, pour lui-même et pour tous mes cocons, ma gratitude d'avoir rappelé tous les liens qui se sont ainsi noués avant le début de nos carrières diverses, et qui ont une telle solidité que, dans toutes les circonstances, nous sentons entre nous, avec je ne sais quelle harmonie, la mutuelle influence qui nous a ainsi profondément modelés dans cette période de notre vie.

C'est par ce contact intime de caractères attachants que je me suis fait le plus de vrais amis, et il m'est particulièrement doux de les voir ici si nombreux.

Mes compatriotes ont voulu m'apporter le salut de la petite patrie.

Je les remercie d'avoir fait surgir d'une jeunesse heureuse ces souvenirs qui nous retiennent si complètement au sol natal.

Je suis particulièrement touché de la présence ici de l'un de mes anciens maîtres, MAURICE D'OCAGNE, notre grand

géomètre, celui à qui nous sommes redevables d'une part de nos loisirs de chaque jours puisqu'il sut nous donner de nouveaux moyens plus sûrs et plus rapides d'effectuer nos calculs.

Avec une bienveillance particulière, il a encouragé mes travaux et je lui dois beaucoup puisque son influence a déterminé ma carrière purement scientifique.

La Guerre m'a valu de connaître et de travailler avec des hommes éminents qui ont tenu à être ici aujourd'hui et que je remercie du fond du cœur.

Je reconnais mes amis BÉNÉZIT, DHÉ, GRARD, GUIGNARD, WOLFF dont vous savez tous le dévouement absolu au pays et les grands services qu'ils continuent à lui rendre.

A eux ont voulu se joindre deux éminents ingénieurs directeurs de grandes écoles, MM. LIÉNARD et SUQUET, dont j'apprécie chaque jour la haute indépendance.

Je voudrais, à chacun de vous, dire mes sentiments de fidèle sympathie, mais vous êtes venus si nombreux que je ne puis que vous exprimer mon émotion et ma reconnaissance.

L'honneur qui m'a été fait par l'Institut est en grande partie vôtre — en raison de l'aide, de la collaboration, du réconfort et des conseils désintéressés que j'ai toujours trouvés auprès de vous.

Permettez-moi d'y associer deux grands savants disparus, les guides du début de ma carrière, JEAN RÉSAL et CONSIDÈRE.

Ils étaient de ces grands fonctionnaires qui honorent leur pays autant par la rigueur de leur caractère que par leur science si profonde.

Et enfin je remercie, avec PELNARD-CONSIDÈRE, mon ami de chaque jour, et VILLEY, mon fidèle collaborateur, tous les miens, enfants, parents et amis qui ont fait un long voyage pour assister à cette cérémonie.

Ils voudront bien transmettre à ma mère retenue par sa santé chancelante le pieux souvenir de son fils.



PAUL RIBOUD

DIRECTEUR

DE LA

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

(1921-1935)



Dans sa séance du 18 Juillet 1935, le Conseil d'Administration de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, faisant droit au désir exprimé par M. PAUL RIBOUD, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Directeur de la Compagnie, d'être déchargé de ses fonctions, l'a admis à la retraite à dater du 1^{er} Août 1935 et l'a nommé Directeur honoraire.

A cette occasion, M. LOUIS MARLIO, Président du Conseil d'Administration, a prononcé les paroles suivantes :

ALLOCUTION...

ALLOCUTION DE M. LE PRÉSIDENT MARLIO

Il y a déjà plusieurs mois que Monsieur le Directeur de la Compagnie nous avait manifesté son désir de quitter ses fonctions à une date prochaine. En vue de cette éventualité, nous avons appelé M. PELLARIN au poste de Sous-Directeur, en espérant que nous pourrions reculer encore pendant quelque temps l'échéance que M. RIBOUD nous avait fait prévoir.

Par la pression très amicale que nous avons exercée sur lui, nous l'avons amené à conserver ses fonctions quelques mois au delà du terme qu'il s'était fixé ; mais je n'ai pas cru pouvoir insister davantage lorsqu'il y a quelques jours il m'a demandé de vouloir bien vous présenter sa demande de mise à la retraite.

Il est facile de retracer la carrière de M. RIBOUD, car elle tient tout entière en quelques mots, mais ces mots ont une très haute signification.

Ingénieur des Ponts et Chaussées, M. RIBOUD entrait au réseau de l'Est, il y a vingt-sept ans, au service

de la Voie et des Travaux. Il y fit une carrière brillante. Dix ans après, M. GÉRARDIN l'appela auprès de lui, en qualité d'Ingénieur en chef adjoint au Directeur, puis de Sous-Directeur et de Directeur-adjoint ; le 1^{er} septembre 1921 vous l'appeliez aux fonctions de Directeur de la Compagnie, qu'il exerça pendant 14 ans.

Pour se rendre compte de l'effort accompli par M. RIBOUD pendant ce temps, il faut se rappeler tous les événements d'ordre militaire, technique, financier, administratif, qui, pendant cette période, se sont précipités les uns après les autres presque sans répit.

Préoccupations d'ordre militaire pendant la guerre, lorsqu'aux côtés de M. GÉRARDIN, M. RIBOUD participa aux efforts immenses que l'État-Major de l'Armée demanda à notre réseau et que celui-ci effectua dans des conditions dont nous pouvons être fiers.

Rôle militaire également, lorsque, en qualité de Commandant de la 6^e Section de Chemins de fer de campagne, il eut à exploiter les tronçons des lignes alsaciennes reconquises sur l'Allemagne.

Rôle militaire encore, lorsqu'il participa à la remise en état rapide et complète des lignes du réseau détruites pendant la guerre.

Difficultés d'ordre financier qui nécessitèrent la refonte complète des conventions anciennes et qui lui permirent d'apporter à son prédécesseur un concours

précieux dans l'élaboration de la convention de 1921.

Difficultés financières nouvelles, lorsque, après une période de prospérité économique, la crise que nous traversons substitua aux excédents fugitifs des déficits croissants qui nous obligèrent à passer, en 1933, une nouvelle convention avec l'État.

Difficultés d'ordre commercial résultant de l'intensité de la crise en même temps que de la concurrence de l'automobile, difficultés qui rendirent nécessaires des réformes profondes dans l'organisation du réseau, dans le mode d'exploitation de certaines lignes et dans la tarification.

Appuyé sur la grande expérience et guidé par les précieuses indications de notre cher Président, M. RENAUDIN, M. RIBOUD sut faire face à toutes ces difficultés et faire figure de grand directeur.

Plus laborieux que le plus laborieux de ses collaborateurs, il était à son bureau le matin à des heures où, l'hiver, le jour commence à peine à poindre. Il n'appliquait pas pour lui-même la journée de huit heures, voulait examiner toutes les affaires, connaître tous les dossiers dans tous les détails, avec un souci de précision que nous avons tous admiré. Nous avons même craint, à certain moment, que ce labeur excessif n'ait atteint sa santé lorsqu'une grave maladie de la vue nous fit redouter qu'il ne pût poursuivre la tâche commencée.

On se ferait d'ailleurs une idée très fausse des qualités qu'a déployées en ses fonctions M. RIBOUD, si l'on pensait que le souci du détail l'empêchait de voir loin et de regarder haut. Ce ne fut pas l'une de mes moindres surprises, à mesure que je fus plus à même de le juger à l'œuvre, que de voir au contraire combien il savait concilier le respect de la tradition et de l'expérience avec le désir de rajeunissement qui s'impose aux organismes anciens lorsqu'ils veulent s'adapter aux conditions mouvantes d'un présent tourmenté.

Les solutions les plus hardies ne l'effrayaient pas si elles lui apparaissaient logiques et si elles lui semblaient conformes à l'intérêt général.

Si l'on examine en raccourci l'effort qui a été fait par notre directeur et ses collaborateurs dans la période d'après-guerre, je crois que nous pouvons être fiers de leur œuvre, de l'énergie qu'ils ont déployée pour remettre le réseau à la hauteur d'un trafic croissant pendant les années prospères, ou — mérite plus difficile encore et plus rare — pour restreindre les programmes et comprimer les dépenses pendant la période de crise dans laquelle nous nous débattons.

Si j'avais à montrer l'estime en laquelle est tenue la direction de notre réseau, je pourrais invoquer facilement deux témoignages récents. Le premier, c'est le rapport dans lequel M. Roy, Ministre des Travaux

Publics, passant en revue les résultats financiers de la convention de 1921, classe les réseaux d'après le solde global des excédents et des déficits et donne au réseau de l'Est la première place.

Le second témoignage, qui n'est pas de moindre valeur, se place dans la bouche de M. LAVAL, Président du Conseil, disant, il y a quelques jours, lorsqu'il examinait les réformes à apporter dans l'exploitation des chemins de fer : « Exploitez, dit-il, comme le réseau de l'Est ».

J'ai parlé jusqu'ici des qualités d'intelligence, de dévouement, de labeur et des connaissances professionnelles de M. RIBOUD et je voudrais, en terminant, ajouter qu'elles furent complétées — et je dirai même dominées — par un ensemble de qualités morales, indispensables à ceux qui veulent être de vrais chefs.

Continuant une tradition profondément marquée dans notre réseau par ceux qui siègent à cette table — M. WEISS et M. GÉRARDIN — il a exercé le pouvoir avec une autorité très forte et un souci permanent du maintien de la discipline nécessaire à la marche d'un grand service public.

Mais cette grande autorité n'avait rien de dur parce que M. RIBOUD l'appuyait sur un sens profond de la justice et de l'équité supérieure et que sa porte était ouverte à tous ceux qui venaient lui confier un scrupule,

le grand chef qui sait que l'exercice du pouvoir doit
l'entourer d'humanité profonde lui conquiert le respect
du personnel et la sympathie de ses collègues.

Et c'est pourquoi, M. le Directeur, au moment où
vous quittez des fonctions que vous avez si brillamment
remplies, je tiens à vous exprimer l'expression de la
satisfaction et de la reconnaissance de tout le Conseil
qui me permettra d'y joindre l'expression affectueuse de
notre vieille et amicale camaraderie.

A une époque où les valeurs morales se font de plus
en plus rares, il est réconfortant de pouvoir dire que
M. RIBOUD est de ceux devant la conscience desquels
nous devons nous incliner. Son départ serait pour notre
réseau un bien grand malheur si nous n'étions pas
certains qu'il a préparé l'avenir avec le soin qu'il
apportait à toute chose et que les collaborateurs formés
par lui, s'inspirant de ses exemples et de notre confiance
en son soutien, continueront son œuvre pour le plus grand
bien de notre réseau et de notre pays.

Messieurs, je vous propose, en signe collectif de
reconnaissance, de conférer à M. RIBOUD le titre de
Directeur honoraire des Chemins de fer de l'Est.



*M. MAXIME RENAUDIN, Président
honoraire de la Compagnie, s'est associé dans les
termes suivants aux paroles de M. le Président
MARLIO :*

ALLOCUTION...

ALLOCUTION
DE M. LE PRÉSIDENT RENAUDIN

Monsieur le Président,

Veillez me permettre à moi qui, il y a quelques
mois encore, avais l'honneur de présider le Conseil de
Compagnie de l'Est, de joindre mes éloges à ceux que
vous venez d'adresser si justement au Directeur qui
vous quitte. Pendant treize ans, aux bons comme aux
mauvais jours, M. RIBOUD a été mon collaborateur de
tous les instants ; je lui avais donné toute ma confiance
comme il m'avait donné la sienne et, mieux que qui-
conque, j'ai pu apprécier les qualités éminentes qui lui
ont fait acquérir ici même une légitime autorité et
par lesquelles il s'était d'autre part imposé à la haute
estime des Présidents et de ses collègues des autres
Compagnies, en particulier dans les années où il avait été
appelé à présider la conférence des Directeurs. Ces
qualités brillantes et diverses que j'ai eu à maintes

reprises l'occasion de louer, je ne les rappellerai pas
après vous et je me bornerai à regretter bien vivement
une détermination que depuis longtemps je savais irré-
vocable, mais qui, à une heure particulièrement grave
pour l'industrie des chemins de fer, prive notre com-
pagnie d'un homme qui toujours l'a servie avec toute
son intelligence, avec toute sa volonté, avec tout son
cœur.



*M. PAUL RIBOUD, Directeur de la
Compagnie, a répondu ainsi qu'il suit :*

ALLOCUTION...

ALLOCUTION DE M. LE DIRECTEUR

Il y a un an, lorsque je vous ai soumis la nomination de M. PELLARIN comme Sous-Directeur, je vous ai dit quelle préoccupation était la mienne et à quels exemples je désirais me conformer. Quelques mois plus tard, M. le Président RENAUDIN vous disait qu'à des questions nouvelles, il fallait des hommes nouveaux : je m'approprie ses paroles parce que j'ai la même pensée. M. PELLARIN qui connaît à fond tous les services et en a vécu deux par lui-même, sera, si vous le voulez bien, cet homme nouveau.

A des heures comme celle-ci, qui marquent la fin de quelque chose, il est inévitable qu'on soit tenté de jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru : vingt-sept ans passés au service de la Compagnie, dont quatorze à cette place, où la bienveillance de M. GÉRARDIN m'a fait appeler par le Conseil en des termes dont j'ai gardé la mémoire fidèle. Il est sans doute permis de parler de soi quand il s'agit de remercier : je puis donc dire que, dans cette

longue course qui s'achève, je n'ai jamais cessé d'être comblé, et comblé de toutes les manières par tous ceux qui ont eu tour à tour à décider de mon sort, et à qui je garde, vivants ou disparus, la reconnaissance du souvenir, car j'ai toujours reçu d'eux plus que ce que j'aurais désiré... si j'avais eu le temps de désirer quelque chose. Et, si l'ombre douloureuse d'une soirée tragique, sorte de sanglante bataille perdue, est passée sur cette carrière, j'ai, dans une circonstance aussi cruelle, trouvé auprès de M. le Président RENAUDIN, auprès de M. le Président MARLIO et auprès de tout le Conseil la haute indépendance d'un appui que je n'oublierai pas.

Parler de bienveillance n'est pas selon moi assez dire. M. RENAUDIN, M. MARLIO, M. FABRY ont, il y a quelques mois, parlé eux, pour eux-mêmes, de communion d'idées, d'unanimité de sentiments; c'est de cette communion d'idées, de cette unanimité de sentiments entre les membres du Conseil que j'ai pu pendant quatorze années recueillir, moi, tout le bénéfice : non que j'aie la présomption d'avoir toujours traduit et bien traduit votre pensée, mais lorsque, par hasard — j'espère que cela a été rare — je n'ai pas été tout à fait ce que vous souhaitiez que je fusse, votre courtoisie m'a empêché de le sentir.

Et pour achever ma confession publique, que M. le Président RENAUDIN me permette de rompre une fois

avec le protocole en m'adressant directement à lui : treize années de cette collaboration dont il a parlé il y a quelques mois en des termes qu'il sait m'être infiniment précieux m'y autorisent peut-être. La confiance qu'il m'a témoignée dans les moments difficiles comme au cours de notre vie quotidienne, m'a permis de goûter chaque jour pendant ce long espace de temps, avec la clarté sobre et sûre d'un jugement impeccable, toute la délicatesse de ces questions à peine nuancées de doute par lesquelles il savait marquer, lorsqu'il le fallait, l'utilité de quelque retouche : c'est pour cela, et pour beaucoup d'autres choses plus personnelles, que j'ai voulu lui redire devant vous à cette avant-dernière minute de ma vie administrative toute ma déférente affection.

Ayant reçu de vos mains et des mains de mon prédécesseur, qui l'avait dirigé pendant toute la guerre, un réseau mutilé mais plein d'espoir, je pouvais espérer le remettre prospère à mon successeur. Les événements ne l'ont pas permis. De ces événements, il ne me semble pas que nous soyons en rien responsables. Quand le besoin existait, nous avons créé l'organe, car nous n'avions pas le droit de nous dérober à l'obligation de faire face au besoin. Et ceux qui pourraient être tentés de nous accuser d'avoir quelquefois vu trop grand, en ne voyant pas, au delà de la prospérité, la gêne, sont

aussi ceux qui, alors, nous auraient jugés encore trop timides ou trop lents.

Aujourd'hui — et pour ne pas parler des mesures temporaires de salut public qui viennent d'être prises et auxquelles je souscris pour ma part entièrement — une évolution sans doute inévitable tend à restreindre notre liberté. L'Etat a cédé aussi parfois au désir de répondre à certaines suspensions, sinon de satisfaire certaines rancunes. Je souhaite qu'il n'aille pas plus loin dans cette voie, et l'esprit de collaboration affectueuse dont nous trouvons à chaque instant depuis dix-huit mois au ministère des Travaux Publics des preuves manifestes, autorise à penser qu'il a reconnu lui-même l'absence de fondement de critiques formulées au hasard. Je demeure en effet convaincu que si la situation des réseaux concédés est une situation complexe où doivent être sauvegardés à la fois les intérêts particuliers et les intérêts de l'Etat, ces contradictions apparentes restent parfaitement conciliables, comme elles se sont conciliées jusqu'ici.

Financièrement, notre réseau, après avoir connu des années prospères — dont il a remis tout le profit aux autres réseaux et à l'Etat sans songer un seul instant à en affecter la moindre part à des dépenses qui ne fussent indispensables — subit aujourd'hui la loi commune, certes pleine de périls ; je pense que, toutefois,

son armature technique et... morale est encore intacte et que mon successeur trouvera dans le dévouement de collaborateurs peu nombreux, mais excellents, les concours qui lui permettront de le maintenir toujours prêt. Le rajeunissement du matériel, le rajeunissement des voies doivent se poursuivre : des cadres jeunes ou rajeunis eux-mêmes y pourvoiront.

Messieurs, M. le Président MARLIO, parmi beaucoup d'autres marques de ses sentiments, — et j'en garde de très précieuses en mémoire — a eu la bonté de vous dire un jour qu'il avait en moi un ami : c'est donc, en me retirant, un ami que je quitte ; mais c'est en même temps, il l'a dit aussi ce jour-là, un ami que je lui laisse.









Madrid le 10 novembre 1942

Ma chère Mounette,

Les parents viennent de vouloir quitter; ils vont pendant quelques jours revoir ton frère et rentreront ici vers le 28 courant. Leur présence vous a beaucoup aidés à passer de douloureuses journées. Janine avait projeté quand je l'ai vue la semaine dernière de vouloir les rejoindre afin de leur présenter Veronique. Nous avons été tous d'accord de déconseiller ce voyage; dans les circonstances actuelles la mère de quatre enfants doit rester auprès d'eux. Elle va d'ailleurs bien et s'arrondit de bien-être.

Sauf un double échange de câbles nous n'avons aucune nouvelle des Jacques qui sont, comme tu le sais, installés à Noroton (Connecticut); la briève de cette adresse comparée à celle de Mount Washington est bonne mais elle suffit; l'expérience en a été faite. Nous espérons une lettre prochaine. Je ne suis pas sûr qu'elle vous parvienne. Nous voudrions pourtant bien savoir ce qu'ils vont pouvoir et devoir faire. La rupture des relations diplomatiques pose en effet une question; je ne crois pas qu'elle implique nécessairement le départ de tous les Français, puis que deux France existent pour les américains.

Dans tous les cas j'aurai soin d'arrêter Guenière qui avait soupé à occuper leur appartement de ne pas y faire une installation trop complète. D'ailleurs s'ils y trouvaient lors de leur retour ils auraient toujours le secours de s'installer provisoirement eux-mêmes soit ici soit à la campagne, (d'où tes parents sont partis hier) Grâce à

notre brave Georanni - qui, soit dit en passant a trouvé que
tes parents parlent très courtoisement l'espagnol - notre
campagne sera pourvue cet hiver de pommets de terre et de
mâts Les Jaques pourraient donc y vivre, après une
escale ici à Madrid, s'ils le désiraient. J'ai songé
évidemment à leur signaler l'appartement que
Monsieur Delaby a 55 Rue de la Servette à côté du
Docteur Fulpiès et qui est libre depuis plusieurs
années. Dans cette dernière s'entraînent leur ancienne
maison pourrait sans doute assez facilement, très facilement
même les rejoindre. Si elle encore plus possible ce qui j'ignore.

Il n'est de te dire que tout cela n'est que pour le cas où
ils devraient tous rentrer en Suisse. Nous en aurions
personnellement grande joie mais ne le demandons en
aucune manière, trop d'éléments nous font défaut pour
donner le moindre conseil à distance.

au lieu de leur écrire directement, j'appréhende l'écrire
à toi-même afin de te tenir au courant de nos faits et
gestes, sachant combien Jean et toi vous y intéressez.
aussi, pour m'éviter une autre lettre complète je t'envoie
pour envoyer aux Jaques tout simplement celle-ci. Le
plutôt sera, bien entendu, le meilleur.

Nous t'embrassons chère Mounette, et les petits
de tout cœur. Beaucoup d'amitié à Jean qui doit
être heureux d'avoir maintenant sa mère auprès de lui.

Riboud

Si les Jaques te répondent au lieu de me répondre à
moi-même tu n'auras qu'à nous répercuter ce qu'ils
auront écrit, d'intéressant pour nous.

Paris, le 12 octobre 1944.

Monsieur le Directeur,

Vous avez sans doute vu M. LAURENT qui vous a mis au courant du bouleversement qui a eu lieu à la SNCF.

Voici actuellement où on est :

M. LE BESNERAIS qui avait eu trois attaques dans l'Humanité (dont une le traitant de "fusilleur de cheminots" a été remplacé par M. GOURSAT. M. LEMAIRE est Directeur Général Adjoint, M. BERTHELOT ayant été arrêté.

M. FILIPPI, Secrétaire Général, a été remplacé par M. VAGOGNE.

M.M. les Directeurs EST, OUEST et SUD-OUEST ont été suspendus et remplacés par M.M. WISDORFF p.i., PONCET et CARDON. M. LEZER a été nommé Directeur au Sud-Est et M. HEBERT au Nord.

A l'Est, en particulier, ont été "visés" M.M. RIDET, DAUCHY, DOUDRICH. A l'Ouest M. MOTREUL. Au Sud-Ouest M. DUPIN.....

M. BARTH a été remplacé comme Directeur du Service Central du Personnel par M. CAMBOURNAC; il est actuellement en congé à Pouvrai pour quelque temps. Il semble s'agir d'une exclusive prononcée contre lui et M. LEFORT par les dirigeants syndicaux nouveaux. M. LEFORT a été nommé Chef du Service de l'Exploitation de l'EST.

Les motifs de tous ces changements sont assez divers mais le Journal des Syndicats Chrétiens écrivait hier "La Délégation Inter-

-153-

ale remarque et regretté dans l'en-
e que l'esprit de la SNCF n'ait pas
é et que, tant que l'on ne changera
es hommes, il ne changera pas. Le Mi-
ne nie pas le fait mais semble indi-
qu'un esprit vieux de plusieurs années
ut être changé radicalement en huit
En tout cas il va enjoindre à la
l'activer la mise en vigueur de la nou-
réglementation du travail ". 12/9/44.

revue du 27/9 : malgré les premières
es imposées par la Commission Ministé-
née dans la Résistance, il persiste
Direction Générale un regrettable esprit
compréhension qui s'est manifesté à dif-
es reprises depuis la libération et
ait disparaître dans l'intérêt de la
sociale ".

la durée du travail a été ramenée à
pour les services actifs et à 45 h.
es bureaux *des 5^{es} C. W. et R. J. aux.*
allons réintégrer
ous ~~avant~~ tous les révoqués
otifs politiques, les juifs et les
-maçons.

es salaires ont été augmentés de 30
: 30 % pour les éch. 1 à 5, 25 % pour
, 20 % 15-18, 15 % au-dessus. Il va
tre versé une prime de libération de
(les agents SNCF l'ont touché un peu
ard sur les fonctionnaires). Les au-
res toucheront également cette prime.
ront leurs salaires relevés de 40 %).

revue du 3/10 : " Le Ministre a pris
es doléances exprimées par la délégat-
Il a reconnu qu'une amélioration sen-
du "climat" était souhaitable et
qu'on lui fasse confiance pour la
er aussi rapidement que les circon-
le permettront. Il a rappelé qu'
ment 4 Régions sur 5 étaient sans di-
r et que cette situation posait de diffé-
problèmes qu'il lui fallait en tou-
r lieu régler. En fin de compte la

La délégation a tenu à faire toute
sives sur les conséquences du prolonge-
d'un état de choses préjudiciable
fois à la reprise de l'activité fe-
et au règlement rapide de la délic-
question de l'épuration. "

J'ai le regret de vous faire
du décès de M. VAYSSIER, Inspecteur
cipal (de l'Est) suite à un accide-
tomobile survenu à 15 Km de Troye

M. BAUER, ancien Directeur A
également décédé (obsèques le 14/

HORAIRES : amélioration lent
circule des autorails sur :
Le Mans (Rennes et Nantes)
Charleville par Reims-Laon-H
Bar-le-Duc
Bruxelles.

et des trains convenables quoique
chargés sur Toulouse (transbt
Limoges
Lyon Marseille
Lyon Grenoble La Roche
Nevers Clermont Ferrand
Dijon Lyon
La Roche Foron St-Ge

Voici déjà un moment que je
sais de vous écrire mais le temp
coup manqué et je vous demande d
bien m'en excuser.

Avec mes hommages pour Mada-
je vous prie d'agréer, Monsieur
teur, l'expression de mon respect
attachement.

Kidant



12 XII 49

Rene Lecourt

50^e anniversaire mariage

Paul Louis Riboud

Ma Chère L. M. C. P.

En qualité de Doyen, après vous, de
cette sympathique réunion de famille c'est
avec joie que pour respecter la tradition
j'aure la série des compliments d'anniversaire.

Je me vois obligé de remonter une partie
de notre existence commune, car vous avez
eu une influence prépondérante sur ma
destinée. Vous avez certainement présidé
à la Mémorie, M. C. P. les 5 années où
nous résumes à Guéret de une grande
intimité qui fut interrompue par le
changement de résidence de vos parents;
nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns
des autres pendant une dizaine d'années
quant à un certain Bal de l'X je fus
fréquemment stoppé, en faisant une ra-
vissante jeune femme que l'on l'histoire
connut, de connaître vous pourriez
donner un nom à ce charmant visage.
Un ami commun de Guéret Louis Joly
que je rencontrai et ^{sur lequel} que je ~~rencontrai~~ ^{rencontrai}
la rencontre que je venais de faire, m'ad-
ressa Ch. L. à vous i dentifier mon vers quel

difficilté, car nous avions quitté une fille
pas encore jeune fille et nous retrouvions
une jeune femme en plein épanouissement.
C'est à ce bal que je fis votre connaissance
Mme P. et quelques années plus tard une
finte que je vous fis à vos amis fut décisive
car quelques temps après j'épousai
votre belle-sœur. Si nous ne nous
étions pas rencontrés à ce bal, ma vie
eût été certainement toute différente
et je l'en suis très probablement regrette.

Vous avez été, d'ailleurs, de votre jeune
âge une seconde maman pour vos sœurs
et l'habitude était si ancrée, que main-
tenant encore, vous commencez vos lettres
à votre sœur par ma chère petite. Quant à
vous Paul, vos fêtes par votre mariage le
1^{er} homme de la famille et depuis une 1/2 siècle
votre ménage a toujours été dans cette période
la plus troublée de toute l'histoire de France
un effroi moral et matériel pour vos jeunes
sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez vu l'un et l'autre au cours de
ces années où simplement subites était

J'avais très dur, non seulement vous
maintenir, mais je disais même rap-
tir, car je vous voyais et c'était, O votre
parade de Chindricas, ^{ma chère} vous vous au-
milieu de vos légumes et de vos fruits
produits vous aucune aide et vous
non eh Paul, déployer une activité
juvénile et efficace, notamment quand
vous changez le pattern de votre posture
et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans
votre belle sœur Nini prétendait que vous
étiez incapable de planter un clou droit
et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en
cet anniversaire déjà impressionnant
du 1/2 siècle, de continuer à rejoindre au
milieu de cette pléiade de petits-enfants

si attachés et sympathiques pour
nous peignons, si nous sommes en
là, nous renouveler nos vœux à
vous de diamant.

Rene
Vernier
Léon
Suzanne

12 DECEMBRE 1949

(56^{em} anniversaire de mariage
de Paul Ribaut
et Louise Lani)

Allocution de
Tante Nini (Marguerite Lescour)

60 ans - PRIVAS - l'Ardèche - 1899 la fin du siècle.- Une date pour entreprendre l'avenir et l'avenir le voilà mon cher Paul et ma chère Louise.- Que désirer de plus que cette magnifique couronne d'enfants sains et bien portants qui garderont le souvenir de votre accueillante et souriante vieillesse - 60 ans - Je reviens à ce jour du 12 Décembre - toi mon cher Paul, faut-il le dire, beau comme un jeune Dieu et toi Louise une mariée ravissante, modeste et pleine de charme, enviée par la jeunesse dorée de Privas, convoitée par les mères de famille, même dont l'une, t'ayant aperçue au balcon un matin de printemps un plumet à la main, en avait conclu qu'en plus de tes qualités physiques, tu devais être une parfaite ménagère.- Tout un programme ce plumet à notre époque d'aspirateurs!

La veille de ce 12 Décembre, Monsieur le Maire, dans un discours de choix, félicitait l'heureux marié sur la façon dont il avait canalisé les égouts de la ville ! Il ne pouvait, après cela, arriver qu'un long bonheur que faisaient prévoir ces fiançailles ordonnées comme un roman.-ère rencontre de cette jeune fille dans l'escalier de ton ingénieur en chef.- Elle ne se retournait pas pour le regarder ! Tennis organisé, ou, malgré une fâcheuse entorse tu employais ton génie à accélérer les travaux pour la revoir souvent.

Mission à Privas, tous les amis édifiés sur ton assiduité à la suivre derrière un pilier de l'église "bien dans l'axe" pour mieux admirer son pur profil.

Et enfin l'aboutissement normal, les fiançailles et le mariage. Le matin, la messe à l'heure exacte, n'oublions pas que tu sortais de l'X.

Faut-il m'étendre sur les âmes souffertes par la tante Nini un coiffeur venu la veille m'ayant entortillé les cheveux de mille cadennettes qui, défaits au matin, donnaient un résultat si déplorable que, désespérée, je m'aspergeais d'eau pour atténuer le volume de cette perruque inattendue ! Vêtu d'une robe en satin rose semé de fleurettes d'argent, un satin magnifique et raide, tout droit venu de Lyon, je représentais assez bien Mademoiselle FENOILLARD dans le cortège, suivant tante Gelou dont les 18 ans rayonnaient de grâce et d'élégance.- Le dos et la poitrine des 3demoiselles Paris étaient recouverts des faits les plus divers, tous les journaux des jours précédents ayant servi à capotomer leur corsage.- Il ne faisait pas chaud à Privas ce 12 Décembre.- Bon-Papa magnifique et droit, très fier de conduire sa fille à l'autel.- Bonne-Maman, d'un œil à la fois tendre et inquiet contemplait ses trois filles.- Quant à moi je ne cessais de trembler de froid ? d'émotion ? pendant la messe, la quête au bras d'un cavalier ! j'étais surtout très émue à l'idée du vide qu'allait faire le départ de cette grande sœur dont la bonté n'avait cessé de s'occuper intelligemment de la maison de ses sœurs, si tendrement toujours !

Dirai-je l'affolement de la famille, la vieille bonne Maria ayant déclaré avec son accent inimitable, que "Monsieur l'ingénieur ne prenait jamais de viande à ses repas du soir" Comment allait donc vivre cette petite Il fallut que votre arrière grand-père tombât assez malade pour qu'un jeune docteur arrivant frais émoulé de Paris nous fit comprendre que la viande le soir, le petit verre de cognac, les toxines etc...enfin le tombeau à bré-
célai !

461

171

Et ce fût Soissons - Soissons qui fût pour ma jeunesse le rayon de soleil deux fois par an sortant de la monotonie des Andelys.- J'allais vivre entre vous deux dans la joie, la gaieté les chansons, les fous-rires et parfois les soirées pendant lesquelles Paul, tu nous lisais des vers d'une voix chaude.

Tout cela est bien loin, mais les chansons de l'X, les mots faciles, je n'ai rien oublié au grand bonheur de mes petits-fils

Et bientôt vous deveniez les entremetteurs si j'ose dire, de notre mariage.- Les premiers ou dans un pique nique aux environs de Soissons. Tante Angèle faisait la conquête de Marcel, et pour moi quelques mois après, un des beaux jours de ma vie, je recevais longuement écrite par toi, Paul, une lettre ou tu m'annonçais avec toute ta verve heureuse et pleine d'ironie, une demande en règle de René qui, après m'avoir bousculée à l'âge de cinq ans dans une partie de cache-cache, avait eu l'air de s'intéresser à moi en revenant du bal de l'X.

Et puis ce fût la naissance d'Yvonne, le couronnement de votre bonheur.- Je te vois encore accourant tout ému pour annoncer la joyeuse nouvelle dans le fond du jardin ou j'attendais l'événement en compagnie d'Hélène de Vaureix.

Je passerai sur la suite qui ne fût faite semble-t-il que d'heureux événements.- Enfants qui naissent sans histoire, vacances en Bretagne, nos trois ménages réunis, parties de bridge, bains froids, promenades, fous-rires, le pain qu'on s'envoyait à table "par la voie des airs" - Et vous héritiez de Chindrieux; les neveux ne sont pas là pour dire tout leurs souvenirs les meilleurs et les plus heureux de leur enfance entre tous les cousins.- Yvonne fait son "blanc" et joue au ménage Lecourt avec Loulou.- J'ai eu plaisir cette année à constater que Chindrieux restait toujours immuable et sympathique.

Et puis un certain soir à Troyes, Janvier 1910, je ne trouvais encore auprès de vous.- Tu tennais bourgeoisement mon cher Paul, sur tes deux bras tendus un écheveau de laine que nous dévidions ensemble.- On vint te prévenir que les ponts flanchaient sous une inondation jamais connue! A partir de ce moment là, tu devins l'homme sérieux nommé à Paris atteignant les hauteurs et le plus haut grade, celui qu'on aime citer dans la famille, comme quelqu'un d'arrivé.

Et je termine ici de peur de m'attendrir sur trois présences si chères que notre pensée rejoint sans cesse pour remercier malgré tout la providence devant cette belle jeunesse qui compte 43 petits-enfants.- La sève qui monte pour nourrir les bourgeons naissants.- Et ce sera le printemps qui revient....

Le 12 Décembre était, il y a cinquante ans, un mardi et non pas un jeudi comme nous avons cru l'un et l'autre nous le rappeler tout d'abord tant il est vrai que la mémoire est souvent bien infidèle. Le 12 Décembre aurait pu tomber aussi un mardi cette année, car nous avions assez bien choisi notre date, bien que ce ne fut pas un jour de vacance. Mais Louis qui connaît son histoire nous expliquera que c'est le pape Grégoire XIII qui ne l'a pas voulu. En signe de protestation nous nous réunissons un jour qui n'est ni le mardi, ni le 12. Quelques heures d'anticipation que nous franchirons, j'espère sans dommage, ne pourront pas nous empêcher de réveiller pendant un instant quelque chose de ce passé lointain et de donner un souvenir à ceux qui étaient là.

Nos parents d'abord, ceux que nous avons par droit de naissance et ceux qui nous étaient venus le matin même. Enfant unique depuis vingt ans par la mort d'un frère, je me réjouissais de ne plus l'être désormais, et je m'en réjouis toujours, vous pourrez dire cela demain à tous les neveux et à toutes les nièces, à leurs descendants qui étaient ce jour là en puissance, sans que nous y prenions garde.

A côté de nos parents tout le "gratin" des fonctionnaires d'une petite préfecture d'autrefois. Le Préfet en personne très radical, très franc-maçon sans doute, mais pas sectaire et brave homme au fond (nous avons ensuite dansé quelquefois chez lui sans contrainte) - le Directeur de l'enregistrement, mon voisin d'en face, très bienveillant mais aussi très pénétré de hiérarchie et qui entendait bien honorer son subordonné le Conservateur des hypothèques en assistant - sans plus - au mariage de sa fille. Je le revois, célibataire parfumé, galant avec les dames, rehaussant sa petite taille de toute la hauteur de ses hauts talons - L'Ingénieur en chef des ponts et chaussées que j'aurais dû nommer avant tous les autres, tant il était et est resté jusqu'à sa fin, cher à mon coeur - Le Directeur de la Banque de France, homme magnifique et sa femme, plus magnifique encore, notre cousine - par Marie Stuart - qui portait admirablement comme Notre grand'mère, un prénom d'impératrice, que votre grand'mère a laissé mutiler bien à tort - Le Juge d'instruction un peu effacé, beaucoup même, tandis que sa pétulante femme souriait, intérieurement, de la sollicitude malicieuse qu'elle avait montrée envers certain joueur débutant de tennis qui n'a pas fait beaucoup de progrès depuis - Mes deux témoins, mes camarades : mon conscript de Tournon, mon petit conscript d'Aubenas.

D'autres ombres encore se projettent pour nous sur cet écran du souvenir : la chère vieille dame qui habitait Cours du Temple, si compatissante pour tous les éprouvés, si affectueuse, si tendre même sous sa réserve de veuve qui l'empêchait d'assister à aucune réunion, - et les absents, absents par la distance de Paris, d'Algérie, de Bordeaux de la Haute Saône.

De tous ceux là auxquels vont nos pensées, il ne resterait plus aujourd'hui pour nous faire cortège que mes deux témoins - je leur ai fait signe ils se sont l'un et l'autre récusés - et la très très jeune fille dont vous verrez le portrait tout à l'heure : vous n'aurez aucune peine à la reconnaître et le cher oncle René non plus.

Tous les autres nous ont quittés, plusieurs il y a longtemps déjà - songez que je devrais attendre 3 ans encore pour atteindre l'âge qu'avait mon père ce jour là - et la plupart, après avoir rempli leur tâche : la chère tante Gelou, suivant de près l'oncle Marcel a, elle, devancé l'heure.

174

Les rétrospectives sont toujours un peu mélancoliques, mais la mélancolie se dissipe devant vos deux générations, vos présences nous font trouver moins lourd le fardeau que nous portons depuis sept ans, et, grâce à vous, par vous, cinquante années de vie familiale n'ont pas épuisé nos sources de joie.

Cinquante années ! Le montaigne que notre propédeutique m'a fait relire sommairement ces derniers jours se considérerait comme engagé à 40 ans, sur les avenues de la vieillesse (cette phrase un peu solennelle est de lui) que dirions-nous, nous qui, à nous deux totalisons, ce mois-ci un siècle et demi ! Le cher capitaine - que vous verrez demain, bien fatigué hélas, mais l'âme toujours aussi haute - le cher capitaine pourrait vous dire, avec des chiffres, quelle chance nous avons le 12 Décembre 1899, d'être ensemble ici ce soir; mais d'y être ensemble bien droits, assez vivants pour monter l'un après l'autre (Mireille dixit) à l'échelle, et surtout, y être ensemble entourés comme nous le sommes : c'est une chance tout autre que nulle statistique ne saurait prévoir. Que la Providence en soit donc remerciée, avec ferveur, et que soient remerciés par surcroît tous ces "hasards" que nous ont si bien servis : le hasard d'un mariage qui nous a donné celui que vous savez avec tous les siens devenus tous de suite aussi les nôtres & le hasard d'une traversée (sur le Lafayette il me semble?), qui nous a donné celle que nous avons le bonheur de pouvoir mêler à notre vie quotidienne - peut-être grâce à la RFFA - la géographie qui a placé la Bourgogne sur le chemin de la Savoie, - la philosophie qu'on ne peut déceimment apprendre qu'à Paris, et dans l'atmosphère nocturne du quartier latin.

Nous avons, il y a cinquante ans, pris ensemble le départ, du même pas, du même coeur, nous avons ensemble suivi la même route, toute simple, toute droite, celle que vous suivez vous aussi, celle que suivent tous ceux qui nous touchent de près, la seule qui mérite qu'on la suive; nous avons aimé les mêmes choses - sauf peut-être les mathématiques - nous avons goûté les mêmes joies dont les plus grandes, celles qui touchent à toutes nos fibres, sont nées d'une volonté tenace - nous avons éprouvé les mêmes angoisses à travers deux guerres qui nous ont laissés indemnes, - nous avons subi avec la même résignation, sans révolte, la plus cruelle des épreuves. Nous voici parvenus au terme de la plus longue étape : le sommet de la colline est depuis longtemps dépassé. Chargés de tous nos souvenirs nous sommes prêts, si Dieu le veut, à faire ensemble quelques pas de plus sur la pente au ralenti, comme il sied à ceux de notre âge, afin d'entendre encore ces cris joyeux d'enfants, qui loin de nous effarent, nous ravissent - pourvu qu'il ne s'y mêle pas trop de bruits de vaisselle cassée, - afin de pouvoir compter, les ayant abrités tout à tour, quelques philosophes de plus, afin d'entrevoir même dans un lointain que nous ne prétendons pas atteindre, quelque vocation scientifique - afin que passent devant nos yeux avant qu'ils se ferment, quelques robes de satin blanc, quelques habits noirs (s'il s'en porte encore) et - pourquoi pas ? - quelques douillettes de baptême.

Ma Chère Louise, mon Cher Paul,

En qualité de doyen, après vous, de cette sympathique réunion de famille, c'est avec joie que pour respecter la tradition j'ouvre la série des compliments d'anniversaire.

Je me vois obligé de remonter un peu loin dans notre existence commune, car vous avez eu une influence prépondérante sur ma destinée. Vous avez certainement présent à la mémoire, ma Chère Louise, les 5 années où nous vécûmes à Guéret dans une grande intimité qui fut interrompue par le changement de résidence de vos parents; nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns des autres pendant une dizaine d'années quant à un certain bal de l'X je fus brusquement stoppé, en croisant une ravissante jeune femme que j'eus l'intime conviction de connaître sans pouvoir donner un nom à ce charmant visage. Un ami commun de Guéret Louis Joly que je rencontraï et que je mis au courant de la rencontre que je venais de faire, m'aïda, ma Chère Louise à vous identifier non sans quelques difficultés, car nous avions quitté une fillette pas encore jeune fille et nous retrouvions une jeune femme en plein épanouissement. C'est à ce bal que je fis votre connaissance mon Cher Paul et quelques années plus tard une visite que je vous fis à Soissons fut décisive car quelques temps après j'épousai votre belle-sœur. Si nous ne nous étions pas rencontrés à ce bal, ma vie eut été certainement toute différente et je l'eus très probablement regretté.

Vous avez été, Louise, dès votre jeune âge une seconde maman pour vos sœurs et l'habitude étant si ancrée que maintenant encore, vous commencez vos lettres à votre sœur par ma Chère petite. Quant à vous Paul, vous fûtes par votre mariage le premier homme de la famille et depuis un demi siècle votre ménage a toujours été dans cette période la plus troublée de toute l'histoire de France un appui moral et matériel pour vos jeunes sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez su l'un et l'autre au cours de ces années où simplement subsister était souvent très dur, non seulement vous maintenir, mais je dirais même rajeunir, car je vous voyais cet été, dans votre paradis de Chindrieux ma Chère Louise au milieu de vos légumes et de vos fruits produits sans aucune aide et vous mon cher Paul, déployer une activité juvénile et efficace, notamment quand vous changiez les poutres de votre ponton et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans votre belle-sœur prétendait que vous étiez incapable de planter un clou droit et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en cet anniversaire déjà impressionnant du 1/2 siècle, de continuer à rajeunir au milieu de cette pléiade de petits enfants si attachants et sympathiques pour que nous puissions, si nous sommes encore là, vous renouveler nos vœux à vos noces de diamant.

17

Eleven Twenty Lake Shore Drive
Chicago, Illinois

December 5, 1949

Dear M. and Mme. Riboud,

I write you on the occasion of your 50th Wedding Anniversary. It must be wonderful, indeed, to look back on so many such busy and happy years. Such a full period cannot be entirely free from many heartaches and hours of sadness. Some of these times, both of joy and of sorrow, we have had the privilege of sharing with you.

The marriage of Nancy and Jacques first brought us together. In their mutual love and understanding both of our families became very close, in spite of the distance which separates us. The visit of Nico here was a memory of delight to us all. How vivacious she was and how beautiful, and how we enjoyed having her here with us !

The years of the war we spent with you as well as we could--in hours of worry and sadness. Now, in a happier time, it all fits together in a pattern of lights and shadows and makes a picture of your own wonderful contribution to your family and to France. The children and grandchildren--Latours and Ribouds--carry on with the help of your wisdom and advice.

We hope that the coming years will bring you both comfort and good health and many satisfactions and pleasures.

Mr. Bowe joins me in all these good wishes and so do our boys, Richard and Willy. May it be a most happy Anniversary and Christmas Season for you and for all the Ribouds.

Affectionately,

